

COLLECTION

Révélations d'un Goy-averti

**ARNOLD
LEESE**

**Hors des sentiers battus, les
deux vies d'un vétérinaire
anti-juif.**

**Traduit par
Valérie Devon**

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif

Révélations d'un Goy-averti

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif

par

Arnold S. Leese, M.R.C.V.S

1951

Traduit par

Valérie Devon

©2017 par Valérie Devon

Imprimé et Publié par Valérie Devon

ISBN 978-0-244-34232-6

Tous les droits sont réservés. Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit ou utilisé de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur, à l'exception de l'utilisation de courtes citations dans une revue de livres ou un journal scientifique.

Contact information : didi3486@gmail.com



Arnold Spencer Leese (1878 - 1956)

Arnold Leese était la parfaite mouche du coche sur le dos de l'establishment britannique. En raison de son insistance pour que la Grande-Bretagne ne s'engage pas dans une guerre avec l'Allemagne et ainsi sauver des millions de vies et par la même occasion l'Empire britannique, allant donc contre la volonté des juifs, il fut emprisonné sans inculpation ni procès en vertu du Règlement. 18b. L'un des grands faits cachés concernant la Deuxième Guerre mondiale est que les pouvoirs "démocratiques" ("Alliés") ont, de façon similaire à celle des puissances de l' "Axe", emprisonné les opposants politiques. Alors, quelle est la différence ? "*Cui bono, cui Bono...*"

REMERCIEMENTS

Je remercie l'éditeur de *Country Life* d'avoir utilisé trois de mes articles dans ce magazine, à savoir : Chameaux : fiction et faits ; Les sens de la mule ; et Toréador à Teesdale.

Je remercie le rédacteur en chef de *Wide World Magazine* d'avoir utilisé mon article Bill du désert ; et d'avoir bien voulu fournir le bloc de la photographie reproduite sur la plaque III (1).

L'auteur

Table des matières

PRÉFACE.....	1
LISTE DES ILLUSTRATIONS.....	2
Chapitre 1	
Les racines du problème	5
Chapitre 2	
Un lent démarrage.....	7
Chapitre 3	
Un monde dur et froid	13
Chapitre 4	
Bill du désert	19
Chapitre 5	
Six ans d'Inde.....	25
Chapitre 6	
En Équateur.....	34
Chapitre 7	
Le premier grand abattage	42
Chapitre 8	
Chameaux : fiction et faits	51
Chapitre 9	
Les sens de la mule.....	56

Chapitre 10	
Cabinet privé	61
Chapitre 11	
Éveil politique	69
Chapitre 12	
La guerre juive.	85
Chapitre 13	
Guerre froide après la chaude.....	97

PRÉFACE

C E travail autobiographique se présente en deux parties : la première traite de mes expériences jusqu'à ce que je me retire de la profession de vétérinaire en 1928 ; la seconde traite des événements survenus lorsque je me suis lancé en politique après cette année-là en m'opposant au pouvoir secret juif. Ce n'est qu'en 1946 que j'ai pensé sérieusement à la publier. En lisant l'un des nombreux articles "diffamatoires" à mon sujet dans les colonnes politiques des journaux, j'ai trouvé que ma carrière, "dans son intégralité, se lirait comme un thriller d'Oppenheim", et il me sembla qu'il n'était pas certain que ce soit si mauvais que ça et que, peut-être, certains de ces événements assez inhabituels pourraient intéresser la faible proportion du public qui lit.

Pour des raisons politiques, je n'ai pas mentionné dans ce livre les noms de la plupart de mes amis ; et j'espère que mes lecteurs n'attribueront pas, par conséquent, le fait que le mot "je" apparaisse trop souvent dans le texte à un quelconque manque de modestie de ma part ; un homme qui a été en prison, avec ou sans procès, pendant plus de quatre ans ne risque pas de surévaluer sa propre importance ! Je pense qu'il y aura beaucoup d'amoureux des animaux, de chirurgiens vétérinaires parmi eux, qui y trouveront quelque chose de nouveau, en particulier dans les dix premiers chapitres ; tandis que toute personne concernée par le réalisme politique pourra tirer quelque leçon des expériences relatées dans la deuxième partie du livre, car ces expériences sont plutôt uniques. Ceci, cependant, n'est ni un manuel vétérinaire ni un traité de politique ; c'est simplement un compte rendu de certaines choses qui sont arrivées à Votre Humble Serviteur,

Arnold Leese

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Photographie de l'auteur	3
Plaque photographique II	
L'Express de West Ham à Chingford.....	17
Plaque photographique III	
(1) Bill.....	18
(2) Ata Mahommed, Bill, et ami.....	19
Plaque photographique IV	
(1) Vautours après une autopsie.....	24
(2) Sur le dos du vaisseau du désert.....	26
Plaque photographique V	
Une des premières guérisons du Surra du chameau.....	31
Plaque photographique VI	
L'auteur s' enrôle dans la Première Guerre mondiale.....	38
Plaque photographique VII	
(1) Barry ("Knob"), notre magnifique ami.....	65
(2) Avec Nandy II.....	66
Plaque photographique VIII	
Feu H. H. Beamish.....	94

NOTE

Un certain nombre de photographies originales qui ont été tirées des plaques ont pâli.

Révélations d'un Goy-averti



L'auteur

Né en 1978 – Mort en 1956

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

Chapitre 1

Les racines du problème

CERTES, tous ceux qui tentent d'écrire une autobiographie devraient donner à leurs lecteurs, afin qu'ils puissent juger, de convenables antécédents ancestraux.

L'hérédité, plutôt que le simple environnement, m'a toujours semblé être un facteur beaucoup plus important dans le développement du caractère de base de l'individu ; ce sont les ancêtres qui transmettent l'instinct, et qu'est-ce que l'instinct si ce n'est la mémoire héréditaire née des expériences fondamentales des générations passées ?

J'ai pu, grâce à la collaboration de nombreuses relations éloignées, tracer mon ascendance à travers de nombreuses générations. Mais, de la famille Leese elle-même, je n'ai aucune connaissance au-delà d'un arrière grand-père, Joseph Leese, de Richmond Hill, Bowdon, qui est né en 1783 et est mort en 1861 : il épousa la fille d'un John Harrison, de Burton, et eut une famille considérable dont mon grand-père, Joseph, était le plus jeune et le seul fils. J'ai connu mon grand-père lorsque j'étais jeune garçon et je l'admirais énormément car il était la gentillesse même : les entrevues plutôt formelles que j'avais avec lui se terminaient rarement sans qu'une pièce d'argent ne passe de lui à l'une de mes poches et sans aucun doute ma réaction timide l'amusait beaucoup. Il était brillant et a développé de nombreuses améliorations pour les machines des moulins à coton dont il fut le propriétaire à Preston. C'était un libéral en politique, mais un libéral d'un calibre très différent de celui que je vois quand je regarde autour de moi maintenant. Il a épousé la fille de "Honest John Scurr", un marchand brésilien, et bien, je me souviens de cette douce vieille femme qui semblait ne jamais pouvoir en faire assez pour ses petits-enfants. Mon père, Spencer Leese, était le fils aîné de cette famille nombreuse.

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

On retrouve dans la famille Leese un type qui a évidemment une forte prépondérance : les deux sexes sont généralement grands, blonds, aux yeux bleus, avec des têtes plus larges que la moyenne nordique typique : il semble que bientôt toute trace d'un mélange méditerranéen par mariage sera effacée ; de manière générale la famille est dotée d'une bonne intelligence avec une forte aptitude sportive.

La famille Scurr descend d'un des Chevaliers de Guillaume le Conquérant qui reçut le château de Beeston, près de Morley, Leeds ; c'est la seule prétention que j'ai sur l'aristocratie ! Mais ce dont je suis peut-être excessivement fier c'est d'avoir une connexion lointaine avec Richard Oastler (1789-1861), le "Factory King", [le roi de la manufacture] un homme de terrain et avant-gardiste qui a su mettre un terme aux conditions de travail atroces des enfants qui étaient alors employés dans les usines du Nord, une cause qui était défendue au parlement par le comte de Shaftesbury ; les ennemis politiques d'Oastler le réduisirent au silence pendant un certain temps, ses biens saisis pour cause de dettes, et il fut emprisonné à la prison de la Fleet durant plus de trois ans ; puis ses amis rachetèrent ses dettes, et il rentra à Bradford à la tête d'une procession de plus d'un kilomètre de long. Après sa mort, une statue en bronze fut érigée dans cette ville, avec pour simple inscription "Oastler", statue où il est représenté avec deux enfants en haillons à ses pieds. Oastler était le petit-fils du frère de mon arrière, arrière grand-père, Robert Scurr. J'espère que je serai excusé de me vanter d'un si petit lien avec un si grand homme. M. Cecil Driver a écrit une minutieuse biographie d'Oastler, intitulée *Tory Radical* (Oxford University Press, New York, 1946).

Ma mère était la fille de Charles Hudson, le coroner de Stockport, et d'une réserve solide d'unitariens de Lancashire et Cheshire. J'ai toujours trouvé dans la communauté unitarienne, un sens aigu de la citoyenneté et du devoir public.

Mon oncle, Joseph Francis Leese, reçut le titre de baronnet, a été Juge à Manchester et membre du Parlement (Libéral) pour Accrington ; lui et son frère, Ernest, jouaient en tant qu'amateurs dans l'équipe de cricket du comté de Lancashire et deux de ses fils étaient des capitaines de l'équipe de cricket de Winchester School. Son petit fils était Sir Oliver Leese, vétéran des deux guerres mondiales.

Chapitre 2

Un lent démarrage

MON père était un artiste, mais il avait un modeste revenu indépendant avec lequel il élevait une grande famille. Jeune homme, il avait une immense force musculaire et je possède encore des copies de photographies de lui "au naturel", dont la plus frappante est une vue de dos montrant un corps avec de larges épaules inclinées et une taille étroite qui me fait penser à une section du Pont Cantilever¹ à l'angle de la Firth of Forth. Il pouvait soulever, d'une main, un haltère qui pesait 72,5 kg et le lever à bout de bras au-dessus de sa tête. Je me souviens, lorsque la famille a redéménagé de Southport après sa mort, ma mère a donné cette relique à un cirque local. Je n'ai jamais pu ne serait-ce que décoller la chose du sol d'une main ; cela forçait mes doigts à s'écarter quand j'essayais. Mon père avait accepté, à plusieurs reprises, des défis d'haltérophiles professionnels, et les avait battus, pour le plus grand plaisir des hôpitaux locaux. Mais avec toute cette force, dont j'ai rarement eu à ressentir le poids, il était de la plus douce disposition et un bon père de famille. Au début de sa vie de jeune marié, il s'intéressait beaucoup aux chevaux et il passa sa lune de miel dans le Lakeland² où il conduisait son superbe attelage à 4 chevaux. Plus tard, il devint propriétaire du célèbre cheval d'attelage Rattler qui remporta de nombreux prix lors de défilés dans tout le pays. Mais cette époque avec les chevaux était bien avant mon temps, car je suis arrivé tard dans une très grande famille.

¹ Pont du Forth, de type cantilever à 14 km de la ville d'Édimbourg (Royaume-Uni).

² "The Lakes", région montagneuse dans le Nord-ouest de l'Angleterre.

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

Ma mère était une femme très belle, un fait que je dois habituellement garder pour moi-même, sinon les gens ont tendance à faire cette vieille plaisanterie, se penchant en avant, regardant avec intérêt mon visage puis dire : "Alors c'était votre père qui n'était pas beau ?" Sa vie était entièrement consacrée à la famille et elle nous a appris à tous à être civilisés. Ses yeux étaient bleus et ses cheveux étaient noirs. Ce n'est qu'à sa mort que nous avons pris conscience de ce que nous lui devions. Mes parents ont vécu à plusieurs endroits au Nord, et avant ma naissance, il y avait déjà un fils et cinq filles. Mon frère aîné, Joe n'avait pas le type Leese ; c'était un étrange mélange de scientifique et de musicien et, comme il avait 13 ans de plus que moi, nous n'étions jamais très utiles l'un pour l'autre. Plus tard dans la vie, je l'ai trouvé si différent de moi dans le tempérament et l'attitude, que j'ai décidé que la meilleure politique pour éviter une querelle était de l'éviter, ce que j'ai fait ; et Dieu merci, nous ne nous sommes jamais querellés. Après lui, tous les ans ou tous les deux ans, une sœur arrivait, jusqu'à ce que cinq apparaissent dans le tableau. De sorte qu'étant si rapprochées, elles avaient tendance à ne pas chercher de la compagnie à l'extérieur de la famille et je crois qu'elles étaient très heureuses ensemble. Ensuite, il y eut un trou de quatre ans et, en 1878, je suis né, à Lytham, au Lancashire. Quatre ans plus tard, nous avons déménagé à Southport, où j'ai passé ma jeunesse. J'étais, peut-être, un enfant solitaire et ce n'est pas une condition idéale pour un petit garçon d'avoir un grand nombre de sœurs aînées et que quatre ans vous séparent des plus jeunes. J'ai grandi dans une atmosphère très protégée, plutôt gâté, égoïste et avec quelques qualités attrayantes que je peux voir maintenant ! Je n'ai jamais particulièrement affectionné les enfants depuis le souvenir de ce que j'étais moi-même enfant ! Je suppose que je devais avoir des qualités pour compenser sinon tous les autres n'auraient pas toujours été si gentils avec moi ; mais la seule chose que je puis concevoir avec le recul était un profond et bienveillant amour des animaux qui ont fait mon bonheur tout au long de la vie. Mon premier amour canin fut Gyp, un grand terrier blanc et nous avons grandi ensemble. Il n'était pas vraiment mon chien, mais celui de mon frère : ce que Gyp ne connaissait pas de la vie en général n'était pas vraiment utile à savoir ; un chien sage, avec le tempérament d'un ange, et quand son temps est venu (une patte cassée), ce fut une tragédie. Et il en fut toujours ainsi lorsque mes chiens sont morts.

Je fus d'abord envoyé dans une école privée, où j'ai donné un coup de pied dans la cheville d'une fille ce qui me valut une punition d'une heure, durant laquelle je n'ai fait que hurler ; plus tard, une école de jour pour garçon qui m'ennuyait ferme. Enfin, je fus envoyé à Giggleswick School, Settle, Yorkshire, où j'ai reçu pendant cinq ans un semblant d'éducation, mais je perdais au moins certains des pires effets d'une vie trop protégée à la maison. Mon père est mort juste avant mon dernier semestre, et la fortune de la famille a diminué d'un coup. Je me souviens très bien comment, même aux premiers jours, je pensais que je gaspillais vraiment mon temps dans cette école et que je grandissais dans une atmosphère éloignée des réalités d'une existence ordinaire. Je sentais au plus haut point ce désir d'expériences, mais je n'avais pas encore à l'époque l'initiative de prendre les choses en main.

Ma mère a dû faire de son mieux ; j'étais, moi-même, très lent à mûrir. Il était inhabituel pour un jeune homme de ne pas connaître les faits de la vie à l'âge de quinze ans ; j'étais un garçon très innocent. Pensant faire pour le mieux, elle m'a demandé de faire un stage chez un comptable agréé où j'ai passé presque trois années plutôt misérables dans la ville. Puis, je me suis réveillé, j'ai décidé que le calcul des bénéfices des autres n'était pas pour moi et, avec l'aide de mon cher vieux grand-père, j'ai surmonté les doutes de ma mère et je suis entré au Royal Veterinary College de Camden Town pour vivre ma vie avec mes animaux bien-aimés. J'ai obtenu des bourses d'études pour trois des quatre années, j'ai gagné treize premières médailles et passé mes vacances avec des praticiens chirurgiens vétérinaires d'abord comme élève, puis comme "apprenti" et, après cela, comme assistant. J'avais trouvé ma vocation, mais j'avais perdu trois ans. Eh bien, peut-être n'était-ce pas totalement une perte ; au moins, j'ai acquis une bonne formation en deux choses : premièrement, quitter un travail monotone ; deuxièmement, faire des calculs rapides et précis. Les deux, surtout la première, m'ont été très utiles dans ma vie d'après. Et dire que j'avais passé l'examen intermédiaire pour les comptables agréés avec mention honorable !

Pendant que j'étais au bureau des comptables (MM. Craggs, Turketine & Co.), ma mère et le reste de la famille n'avaient pas de domicile fixe et je suis allé loger chez l'habitant avec M. W. H. King, à Hampstead ; c'était un ingénieur retraité des travaux publics d'Inde et à l'époque, ce fut un

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

homme bon pour moi. Là, j'ai rencontré mon ultime destin chez sa plus jeune fille, May Winifred, mais elle n'avait que 12 ans à l'époque ! Je pense que la seule expérience excitante que j'ai eue dans la ville, c'est lorsque je suis entré dans le cordon de la police lors du grand feu au mur de Londres ; mais les grands feux à Londres sont depuis devenus des lieux communs.

À propos de cette époque, j'ai pris conscience du fait que j'étais astigmate (à courte vue) depuis de nombreuses années. Il est impossible maintenant de faire une estimation de l'étendue de ce handicap ; cela signifiait que j'étais passé à côté d'un certain nombre de choses sans les voir ; choses qui se trouvaient à portée de vue normale, mais au-delà de la mienne. Cependant, je remercie beaucoup mes parents pour tout ce qu'ils m'ont apporté notamment un corps sain et un cerveau actif. J'avais grandi bien nourri et je n'avais jamais connu de vraies difficultés, et pendant mes vacances j'avais couvert de grandes régions d'Angleterre et du Pays de Galles ; mais j'avais toujours l'impression que j'avais été trop protégé et que je connaissais mon pays beaucoup mieux que je ne connaissais mes compatriotes. Cependant, à partir du moment où j'ai commencé à sortir pour des consultations durant mes vacances au Collège vétérinaire, j'ai compensé le temps perdu à cet égard, car la pratique vétérinaire implique le traitement des propriétaires aussi bien que de leurs animaux ! J'ai toujours choisi des praticiens de la campagne avec qui servir, afin d'obtenir le plus d'exposition possible avec la pratique à la ferme et j'ai eu de nombreuses expériences difficiles dont une commotion cérébrale suite à une chute de cheval, avec une oblitération totale de mémoire d'environ quatre jours de ma vie. J'ai également fait l'expérience intéressante du travail vétérinaire avec des poneys qui étaient utilisés dans les mines de charbon lorsque je fus "locum tenens" [médecin suppléant] pour un chirurgien vétérinaire à Seaham Harbour ; je descendais dans les puits de Seaham et de Silksworth tous les jours ; chaque fosse contenait 400 poneys. Ils étaient, bien sûr, ferrés à froid, et il y avait plus de blessures que de maladie.

J'ai eu un frère cadet, John Scurr Leese, né dix ans plus tard que moi, sans aucun autre enfant entre temps. Durant 25 ans, mes parents ont participé à l'accroissement de la population ! Lui, bien sûr, était encore plus isolé des autres que je ne l'avais été ; il est devenu un Leese typique, a

battu le record de saut en hauteur à son école et a disparu pour toujours à Krithia, Gallipoli, où il servait pendant la Première Guerre mondiale en tant que simple soldat dans le 6ème bataillon du régiment de Manchester. Rétrospectivement, je me rends compte que je le connaissais à peine : les circonstances et la différence d'âge l'ont empêché.

Quand j'étais un petit garçon, j'ai fait le pari avec ma sœur, Nora que je ne boirais ni ne fumerais tant que je n'en aurais pas l'âge : à mon 21ème anniversaire, j'ai réclamé la somme et j'ai été dûment payé. J'ai conservé cette pratique de la sobriété tout au long de ma vie ; au cours de l'adolescence, je ne risquai pas de voir se volatiliser mon maigre argent de poche d'une part et j'ai grandi avec un cœur et des poumons solides, et je n'ai jamais manqué un seul match de "football australien" au Collège vétérinaire, jouant avec toujours autant de force dans les dernières cinq minutes que je l'avais fait dans les premières. Au début, je n'avais absolument pas conscience d'avoir manqué quelque chose en m'abstenant ; je me suis abstenu parce que je ne voyais pas pourquoi je devais me droguer uniquement parce que d'autres personnes le faisaient, et je n'en ai pas fait une vertu ; si j'avais, à n'importe quel moment de ma vie, vu un avantage quelconque dans les doux plaisirs à la fois du tabac ou du "rafraîchissement" alcoolique, j'aurais recouru à ces choses ; mais à ce jour, je n'ai jamais été en mesure de découvrir que quelqu'un fut un brin plus heureux ou mieux grâce à ça et, pour le dire sans ménagement, je pense que les deux habitudes sont simplement "de damnées bêtises" notamment pour l'homme et la femme moyens en bonne santé. Je ne pense pas que j'aurais jamais pu réellement me les offrir, car j'ai dû me débrouiller tout seul à partir du moment où j'ai pu écrire les lettres M.R.C.V.S.³ à la suite de mon nom. Ce que j'ai souvent ressenti, ce sont des allusions gratuites de la part de drogués selon lesquels je ne devais pas me considérer moralement supérieur à eux parce que je n'étais pas fumeur et un abstinent, parce que ce ne fut pas le cas, du moins à cet égard ! Je n'étais pas moralement supérieur, du tout ; je n'étais simplement pas drogué. Je représentais la norme ; ils représentaient l'anormalité, et à qui était-ce la faute ? Sûrement, pas la mienne ? Voilà comment cela m'a paru. Pour eux, j'étais anormal et ils étaient normaux !

³ Member of the Royal College of Veterinary Surgeons.

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

Je pense que l'histoire prouve que l'Angleterre était à son summum quand elle ne savait rien du tabac... et n'avait pas de juifs. Tant que je suis sur ce sujet, je terminerai là : si je devais recommencer, je laisserais encore une fois ces deux drogues tranquilles. Le seul inconvénient quand on fait cela est que l'on doit parfois faire face à des remarques impudentes de la part d'étrangers qui soupçonnent que si vous ne buvez pas et ne fumez pas c'est que vous devez avoir un horrible vice caché. C'est difficile à supporter, et j'ai constaté que la meilleure façon de traiter avec les casse-pieds, c'était en n'essayant pas de cacher mon ressentiment. En Inde, on m'a dit que si je ne buvais pas, je serais mort dans trois mois : quelle foutaise ! Mes six années passées dans ce pays furent davantage remplies de réelles souffrances physiques, je pense, que ce que tout autre Européen a dû supporter, et je suis reparti en meilleure santé que lorsque je suis arrivé !

Je ne fais partie d'aucune sorte de société de réforme sur la question de la boisson ou du tabagisme : laissons à chacun décider lui-même de ce qu'il pense être le mieux sur ces questions, mais je pense que la complaisance de bovin avec laquelle John Bull⁴ s'est laissé réduire à un pouvoir de seconde classe en s'engageant dans une guerre totalement inutile en 1939 s'explique en partie par ces dépendances, qui je pense sont terriblement stupides.

⁴ John Bull est l'homologue de l'Oncle Sam ou de Marianne.

Chapitre 3

Un monde dur et froid

BIEN que j'aie eu, au cours de ma carrière universitaire, un grand nombre de périodes temporaires d'"indépendance" lorsque j'ai travaillé avec des vétérinaires pendant les vacances, l'été 1903 m'a apporté mon diplôme et mon statut professionnel complet, et la première chose que j'ai faite fut de devenir assistant du cabinet de médecins vétérinaires, MM. Batt & Sons, d'Oxford Street, à Londres. À l'époque, il y avait peu de voitures, et le trafic de Londres - bus, taxi, commercial et privé - était mû par des chevaux. Il y avait quatre chirurgiens vétérinaires qualifiés dans le cabinet, deux étant les partenaires à qui il appartenait ; l'autre assistant à l'époque était le chirurgien vétérinaire très connu par la suite, M. Guy Sutton. Nous étions occupés toute la journée, circulant partout à l'Ouest de Londres vers nos patients équins. On nous appelait souvent suite à des accidents dans les rues et, dans de telles occasions, je devais me frayer un chemin à travers la foule de spectateurs, chacun d'entre eux, j'en déduisais, savait quoi faire beaucoup mieux que moi. Je suis devenu très expert dans la manipulation de corps lourds et partiellement inertes, plaçant, encordant, étendant ou pliant les membres afin que la pauvre bête se lève en utilisant ses propres forces. C'est un art délicat qui n'est pas enseigné dans les livres et qui nécessite une grande force, en particulier lorsqu'un cheval s'est couché dans une stalle étroite. Dans la rue, il y a davantage de place ; souvent quand nous constatons que l'animal ne pouvait pas se lever du côté où il était couché, on le faisait basculer sur le dos pour le placer sur son autre côté, où, avec de l'aide, il pouvait généralement se remettre sur ses pattes. Un jour, Sutton a reçu un coup de parapluie sur la tête d'une vieille femme en colère qui pensait que ses efforts bien intentionnés pour aider son patient étaient superflus.

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

Les deux assistants avaient accepté de travailler une nuit sur deux et là aussi les accidents étaient nombreux. Ils s'agissaient des journées où les gens se rendaient au théâtre dans des coupés et, pendant les nuits froides, les chevaux attrapaient un rhume en attendant que leurs propriétaires émergent des lieux de divertissement. J'avais un téléphone juste au-dessus de mon lit, et il était rare qu'il ne sonne pas au moins une fois durant mes nuits de service. Mais je gardais prêtes une lampe à alcool et une bouilloire, et je pouvais toujours faire du thé tout en me préparant pour me rendre sur les lieux. Lorsque les nuits de repos arrivaient, je pouvais quitter le travail à 17 heures ce qui me permettait, étant donné que je vivais juste à côté de Berkeley Square, de voir tout ce qu'il fallait voir à Londres.

Je me demande souvent comment l'étudiant vétérinaire moderne peut devenir un bon clinicien pour chevaux en l'absence de cette énorme population d'équidés qui nous donne l'expérience de l'ancienne école. Un bon praticien équestre était plutôt comme un Sherlock Holmes spécialisé, qui pouvait se livrer à toutes sortes d'observations tout en ayant à peine conscience de l'avoir fait, et parvenir rapidement à un diagnostic ou à un pronostic correct. Davantage que le côté scientifique, c'était toujours le travail clinique qui m'intéressait ; j'ai aimé être avec les animaux et les étudier afin qu'aucun détail ne m'échappe : les patients des vétérinaires disent rarement des mensonges, mais il faut une formation proche de celle du détective pour apprécier pleinement et rapidement la signification de leurs différents signaux de détresse. Je crois que j'étais un bon clinicien pour chevaux ; j'étais également doué dans ce que j'ai appelé la "chirurgie acrobatique", qui consistait à effectuer une légère opération chirurgicale et de bondir hors de portée avant que l'animal n'ait eu le temps de se rendre compte que quoi que ce soit lui avait été fait. De toute ma vie, je ne me suis fait prendre que deux fois : une fois, quand un cheval m'a donné un coup de pied juste au-dessus du genou et une fois, quand une vache m'a presque déchiré l'oreille avec un coup de patte arrière. J'ai toujours aimé travailler avec les chiens et les chats, principalement parce que j'aimais ces animaux. De nos jours, une pratique comme l'était alors celle de Batt est tout simplement inconnue partout ailleurs : les temps ont tellement changés !

Pratiquement un an après, on m'a offert un meilleur travail à l'Est de Londres, gérant d'un cabinet pour les exécuteurs d'un chirurgien vétérinaire décédé à West Ham, avec une succursale à Chingford, dans l'Essex. Je faisais ce trajet avec deux chevaux et le long voyage de onze kilomètres entre les deux cabinets n'était pas payé par les clients. J'ai travaillé là pendant trois ans : le travail de nuit était conséquent, car je faisais les gardes de nuit pour beaucoup de chevaux de Tillings que les compagnies pétrolières faisaient travailler dans les docks de l'East India. Je me souviens, j'avais l'habitude de traverser Plaistow marsh dans ma carriole la nuit avec un twitch⁵ à portée de main, car les policiers patrouillaient en binômes dans ces quartiers. Un de mes poneys avait été importé comme poney pour jouer au polo, mais il ne jouerait pas ; c'était une jument grise et sa particularité était une cabrade qui risquait d'avoir lieu si elle était arrêtée net pour une raison quelconque, comme à l'arrière de la circulation en attente à un carrefour. En ces occasions, le poney perdait tout contrôle, reculant sur plusieurs mètres, puis se cabrant et même reculant, ce qui, bien sûr, finissait toujours par casser un brancard. Après une ou deux de ces aventures à faire dresser les cheveux sur la tête, j'ai développé un tel doigté à m'arrêter tranquillement à l'arrière de la circulation qu'elle ne m'a jamais plus posé de problème ; mais à chaque fois que je partais en vacances, à mon retour je trouvais que le "locum" avait eu une de ces mauvaises expériences malgré mes avertissements. L'autre chose qui contrariait ce poney et lui faisait démarrer une démonstration de cabrage, c'était lorsque j'engageais une conversation avec le propriétaire d'un patient à côté de la carriole juste avant de sauter à l'intérieur pour repartir, donc j'ai développé un système qui a mis un frein à tout ça. Bien que cette cabrade fût un "vice" dans le sens chevalin du terme, je suis convaincu que c'était nerveux, une habitude probablement formée à la suite d'une peur ou d'un mauvais traitement lors du débouillage. En tout cas, la délicatesse a fait disparaître cela. Finalement, le poney était autrement plus précieux qu'un nouveau brancard : vous ne pouviez la fatiguer, même avec cinquante-six

⁵ Instrument de contention formé d'une cordelette ou d'une lanière de cuir en boucle fixée à l'extrémité d'un bâton, avec lequel on serre le nez des équidés pour les immobiliser. S'il est bien conçu et bien utilisé, il permet de libérer au niveau du cerveau des endorphines et des enképhalines qui ont une propriété analgésique.

kilomètres, et à Walthamstow et Leyton, en revenant de Chingford, nous avons souvent pris de vitesse et dépassé les tramways électriques du jour, et nous devions être un spectacle remarquable "allant à fond", avec la carriole remplie de patients canins pour notre infirmerie de West Ham.

Dans l'East End de Londres, l'évènement principal de la vie chez certaines classes d'habitants semblait être les enterrements. De grands chevaux noirs flamands étaient importés pour être utilisés à cette fin : ils arrivaient à l'âge de trois ans et étaient directement mis au travail à cet âge-là ; ils pouvaient le supporter, car, bien sûr, ils n'accomplissaient réellement jamais un dur travail. Parfois, je devais examiner ces nouveaux achats question robustesse et la seule façon de tester leur souffle était de les atteler à un corbillard et de les conduire en haut d'une longue colline ! Ces animaux sont très sensibles à la maladie ; la même remarque s'applique au cheval populaire, le Percheron ; ces chevaux continentaux ont certainement un autre type de courage par rapport à nos races indigènes. En tant que clinicien équin, je trouvais cela intéressant ; je ne comprends pas pourquoi, mais je sais que lorsque j'ai à faire à un cheval flamand ou à un Percheron, je peux écarter certains signaux de détresse qui seraient des symptômes inquiétants chez le Shire⁶. Par exemple, après une poussée de colique, les chevaux étrangers anticiperont une autre crise en trahissant certains symptômes de douleur même en l'absence de celle-ci et sans qu'aucune autre crise ne soit à venir. Le praticien équin peut toujours reconnaître ces cas par un bref examen du poulx. Le cheval anglais retourne à l'auge peu de temps après que la douleur le quitte, frottant son museau à la recherche de nourriture.

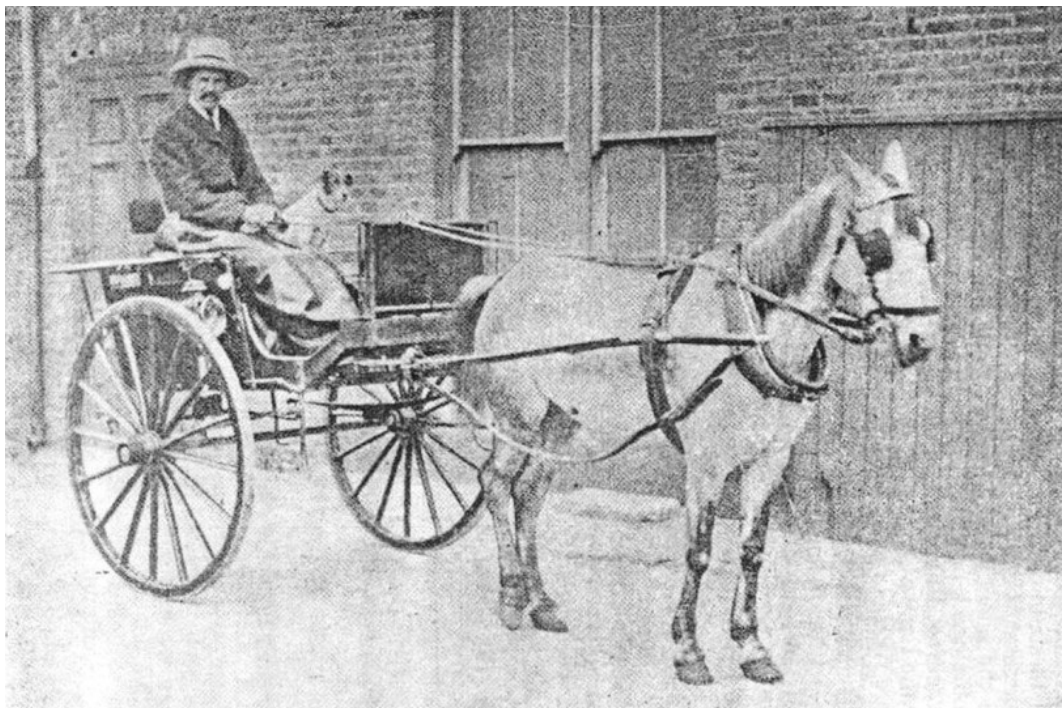
À l'époque, il y avait d'épouvantables brumes jaunes et denses sur Londres en hiver. Je me souviens, à l'occasion d'une de celles-ci, m'être retrouvé roulant sur les marches de la bibliothèque publique de West Ham. Une autre fois, j'ai été appelé dans un brouillard particulièrement dense afin d'aller aider un cheval qui était tombé, le chariot et tout le reste, dans une écluse dans le West Ham Gas Works : sa tête était juste au-dessus de l'eau et le reflux allait commencer. Rapidement, nous avons allumé des torches sur les rives de la digue, afin que nous puissions voir ;

⁶ Race de cheval de trait britannique

Révélation d'un Goy-averti

l'animal dans l'eau glacée fut débarrassé de son harnais ; une corde fut passée dans une boucle fixe par-dessus la tête de sorte que le nœud soit sous la mâchoire ; deux chevaux calmes furent utilisés pour le tirer hors de l'eau et notre patient s'est retrouvé sur la berge, toujours sur le côté et avec ses pattes tendues et rigides comme si elles étaient gelées. Un massage rapide, une bonne dose de rhum, et la manipulation habituelle du corps dans de tels cas, ont mis l'animal sur ses pattes et il rentra lentement à la maison avec trois hommes de chaque côté pour le garder sur ses pattes. Il a rapidement récupéré... mais probablement ne l'aurait-il pas fait si sa valeur n'avait dépassé les dix livres !

J'ai ensuite déterminé que la voiture-automobile évincerait le cheval au cours de ma vie professionnelle et que les perspectives dans l'activité équine n'étaient pas assez bonnes pour un homme qui devait développer ses compétences. J'avais économisé environ 400 livres sterling et j'ai décidé de suivre un cours de troisième cycle au Veterinary College pour me mettre à jour sur le plan scientifique du travail. Cela a pris deux mois



L'Express de West Ham à Chingford

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

et j'ai ensuite obtenu un poste dans le département vétérinaire civil indien. Avant de prendre la mer, j'avais environ six semaines de stage à effectuer, ce que j'ai fait en tant que directeur du Brown Animal Institute, où les animaux malades des pauvres étaient traités gratuitement et qui était situé juste au sud de la Tamise, près de Vauxhall.

J'avais amené loin de West Ham un chien bull-terrier nommé Bill ; durant plusieurs extraordinaires années, il allait être mon compagnon le plus proche et il mérite son propre chapitre.

Chapitre 4

Bill du désert

Bill du désert
Réimprimé avec l'aimable autorisation de
The Wide Wide World, février 1949.

BILL n'aurait pas remporté de prix dans une importante exposition canine. N'empêche, on n'aurait jamais pu le confondre avec autre chose qu'un bull-terrier. Sa mère était le spécimen de la race le plus féroce que j'ai rencontré et était gardée (habituellement en chaîne) par un gérant de pub de West Ham à qui Bill avait été acheté à deux ans pour une livre sterling.

C'est devenu un chien redoutable, mais doux, actif et fort, avec une bonne ossature, bien fourni en muscle. Comme il vécut, dès le début, avec moi jour et nuit, il est devenu – eh bien, juste ce qu'un chien de ce genre devient naturellement pour un homme qui n'avait pas encore d'autre amour.



Plaque III (1) Bill

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

La première année de sa vie fut sans histoire, sauf que lorsque nous avons déménagé de West Ham à Vauxhall, il s'est enfui le lendemain matin et a disparu. Il revint le soir ; mais nous avons découvert qu'il avait effectivement été jusqu'à Waterloo Bridge, à travers toute une partie animée de Londres qui lui était totalement inconnue, alors il fut clair que ce n'était pas un chien qui se perdrait facilement !

Après deux mois au Vauxhall, je suis allé à l'Est pour enquêter sur les maladies des chameaux pour le gouvernement indien et, bien sûr, Bill est venu aussi. Nous sommes partis par temps chaud, une saison inhabituelle



Plaque III (2) Ata Mahommed, Bill et ami

pour envoyer de nouveaux arrivants en Inde et notre navire était presque vide de passagers. Bill a voyagé dans une cage spéciale sur la poupe, et le capitaine m'a permis de le laisser se dégourdir sur le gaillard d'avant. Bill était vivement intéressé par la côte nord-africaine et ne fut jamais malade, même lorsque la mousson, dans l'océan Indien, envoyait un jet d'eau et même parfois une vague sur sa cage.

Sur la mer Rouge, nous avons fait l'expérience marine rare d'un vol de sauterelles sur le navire, et leurs corps roses sur le pont procuraient beaucoup de plaisir à Bill, qui en a tué et mangé un grand nombre.

S'ensuivit un voyage en train éprouvant de Bombay à Lahore en juin, puis je fus envoyé directement dans les collines pour une étude préliminaire. À mon arrivée dans l'Himalaya, et ne connaissant rien des habitudes des autochtones, j'ai trouvé un balayeur afin de laver Bill après les jours étouffants d'un voyage salissant par voie ferrée et routier à travers l'enfer des plaines indiennes du milieu de l'été. L'homme a bien fait ça, mais l'a laissé au soleil et au vent froid afin qu'il sèche, ce qui provoqua une fièvre rhumatismale chez Bill. Un ami camarade vétérinaire et moi avons travaillé nuit et jour pendant dix jours sur ce patient qui ne

pouvait pas se déplacer sans cri d'agonie et qui ne pouvait rien faire par lui-même. Tant bien que mal, il s'est remis, mais c'est un bull-terrier très faible qui est descendu dans les plaines avec moi, puis de nouveau dans les collines où se trouvent les Laboratoires de recherche vétérinaire, à 7.500 pieds dans l'Himalaya.

Ici, je fus calmement informé que les chiens n'étaient pas autorisés à résider dans nos locaux d'habitation ce à quoi j'ai répondu, avec un peu d'animosité, que je n'avais pas quitté la civilisation pour l'Asie centrale pour être séparé de mon chien, et la question en resta là.

Peu de temps après, je reçus carte blanche pour poursuivre mon travail, alors nous sommes redescendus dans les plaines, que nous avons, à partir de là, rarement quittées. Mon travail consistait à faire des recherches sur le terrain dans les régions les plus désertes du Nord-ouest de l'Inde et je fus particulièrement occupé à la pire saison de l'année, quand des hommes plus chanceux pouvaient aller dans les collines. Nous étions presque constamment en déplacement, mes montures étant le cheval ou le chameau selon la nature de la jungle ou du désert à traverser. Bill, maintenant en pleine santé, voyageait sur ses membres robustes, accompagnant les chameaux à bagages qui se déplacent à 4 kilomètres par heure. Dans la mesure du possible, pour éviter la chaleur, nous nous déplaçons la nuit et en début de matinée. C'était une vie difficile avec de courtes pauses au confort tout relatif lorsque nous atteignions un gîte.

Bill souffrait tout autant que moi de la chaleur sèche, mais c'est lui qui se précipitait dans la première averse de la mousson courant et clapotant à travers les flaques d'eau poussant des cris de joie en ressentant enfin de la fraîcheur.

La vie de voyageur de Bill fut pleine d'incidents. Parmi les désagréments, il fit l'expérience des habitudes des chiens parias. Ces bâtards sans propriétaire, de toutes tailles, font des rondes régulières tels des policiers dans les villages qu'ils infestent. Aucun chien étranger ne peut empiéter sur le secteur d'un autre paria, qui fournit habituellement des abats, juste de quoi vivre pour un seul chien. Si un chien étranger est aperçu, les parias d'un village s'unissent pour le liquider. Ainsi, lorsque Bill, évoluant à côté des chameaux à bagages, la langue pendante, s'approchait d'un village, on pouvait voir converger vers lui un certain

nombre de filets de poussières, indiquant l'avènement rapide et l'assaut des parias du lieu. Bill ne commençait presque jamais un combat, mais il était doué pour le conclure. Les tactiques du paria et du loup n'étaient pas pour Bill – morsures et mouvements rapides ! Repérant l'adversaire le plus redoutable, il tenait sa position et restait là où il était, utilisant son poids comme sa mère le lui avait peut-être appris.

Sa tactique lui permettait de mater des chiens de deux fois sa taille, comme le Pathan, grand chien de berger de la frontière nord-ouest. C'était à la patte de son adversaire qu'il se fixait aussitôt qu'il le pouvait. Puis, il prenait garde et battait en retraite avec son poids compact afin que son antagoniste ne puisse jamais se rapprocher de lui. C'était dingue de voir ça, comment avait-il appris cette astuce était un véritable mystère ; l'avait-il découverte par hasard, ou y-avait-il réfléchi ? Quelque fois, quand il avait à faire à un certain nombre d'adversaires, il était grièvement blessé, et j'étais toujours à l'affut des premiers signes de la rage qui ne sont heureusement jamais arrivés.

Parfois, quand nous traversions des rivières, je prenais Bill sur la selle avec moi, mais le plus souvent, il les traversait à la nage lui-même ou retournait dedans après avoir traversé.

Bill était un garde sans peur, mais discret. La présence de Bill dans ma tente m'a permis de dormir profondément dans des endroits isolés le long de la frontière du Nord-ouest, que lui et moi avons parcourue de Shabkadar à Dera Ghazi Khan.

Une fois, il s'est perdu dans le désert. J'étais allé de l'avant à dos de chameau et je suis arrivé à un puits (notre destination) plusieurs heures avant les chameaux à bagages avec lesquels se trouvaient mes serviteurs chargés de Bill. Mon porteur, très agité, a rapporté que Bill avait disparu à seize kilomètres là où il y avait d'épaisses broussailles dans le désert : "chassant un cochon", a-t-il dit. Cela n'augurait rien de bon pour Bill. Heureusement, j'avais une bonne carte ; après avoir examiné la position, j'ai constaté qu'il y avait deux autres puits à moins de trente-deux kilomètres de l'endroit approximatif où Bill était parti. Avec le cœur lourd, mais comptant tant bien que mal, sur l'intelligence et l'instinct du chien de trouver l'eau, j'ai envoyé un chamelier à chacun de ces puits avec comme instruction d'attendre toute la nuit et de revenir à 9 heures pour

faire leur rapport. Dans ces régions, un chien perdu depuis 24 heures est un chien perdu à jamais. Mais non, le lendemain, l'un des hommes revenait menant son chameau d'une main, et un Bill fatigué et affamé de l'autre. D'une certaine manière, il avait trouvé le chemin de l'eau. Nos retrouvailles furent enthousiastes.

Les relations de Bill avec les chameaux étaient toujours amicales, même si elles manquaient parfois de délicatesse. En de rares occasions, à l'extrémité orientale de notre immense "ronde", il a rencontré des éléphants ; le manque de familiarité avec ces monstres le rendait agressif et bruyant, et comme il était tout à fait sans peur, il fut décidé, par mesure de précaution, de le soustraire le plus tôt possible à leur voisinage.

Mon porteur avait un singe ; un compagnon pittoresque qui sautait de n'importe quelle hauteur raisonnable, disons, depuis le haut d'un bungalow dans mes bras où il aimait s'asseoir, regardant dans l'expectative, de temps en temps, dans mes narines. Quelquefois, après que je me sois rafraîchi dans la baignoire, le singe prenait ma place, nageant en rond sous l'eau et sortant de temps en temps pour respirer. Quand il sortait, le pelage plaqué sur le crâne, il me rappelait de façon irréfutable une certaine vieille connaissance qui s'appelait... bon, peu importe ! Après la première prise de contact délicate, Bill a accepté le singe comme "l'un des nôtres" ; il le traitait comme il l'aurait fait avec un enfant humain, ce qu'il a probablement cru. Il aimait sentir les doigts fouillant dans son pelage, et ne protestait légèrement que lorsqu'ils appuyaient sur ses paupières les faisant s'ouvrir quand il voulait dormir.

Dans cette vie semi-sauvage, même le dîner de Bill n'était pas toujours en sécurité. Une fois, alors qu'il mâchait un os devant de la tente, il n'avait pas remarqué la présence de deux corbeaux dans un arbre à proximité. L'un d'eux se posa à un mètre devant le nez de Bill, invitant à une attaque inévitable, ce que Bill fit aussitôt en faisant un bond en avant, laissant tomber son os. En un clin d'œil, le corbeau n° 2 a fondu sur l'os, et les deux bandits rusés sont partis le partager ensemble. On ne pouvait s'empêcher de les admirer pour leur coopération sportive, si magnifiquement planifiée.

La religion des Mahométans leur enseigne que les chiens sont des animaux impurs. Cependant, mon chef adjoint vétérinaire, Ata

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

Mahommed, un Musulman dévoué et un amoureux bienveillant et respectueux des animaux, a vu quelque chose dans Bill qui n'était pas écrit dans le Coran. Il l'aimait et s'accroupissait parfois sur la véranda avec son bras autour de lui, lui parlant.

Après environ deux ans de ce genre de vie, je me suis réveillé une nuit en sursaut, sentant que quelque chose n'allait pas. C'était le cas. Bill n'était pas sur le lit. J'ai allumé la lanterne et l'ai trouvé sous le lit, à peine conscient ; il mourut cinq minutes plus tard. Je suppose que c'était un problème valvulaire, un héritage de la fièvre rhumatismale. Il a emmené un peu de moi avec lui, je pense. C'est Ata Mahommed qui a arrangé son enterrement, et l'a même photographié pour moi pour voir plus tard ; c'est Ata Mahommed qui a creusé une tombe qui était conçue de façon si ingénieuse avec des pierres que le chacal le plus intelligent ne pourrait jamais la pénétrer. Là, nous avons laissé Bill du désert avec une pierre pour marquer l'endroit - "l'Angleterre à jamais", où ses os reposent certainement encore.

Et j'ai continué, seul.

Chapitre 5

Six ans d'Inde

J'AVAIS pour tâche d'étudier les maladies des chameaux ; il était inhabituel d'envoyer des hommes en Inde au beau milieu de la saison la plus chaude, et dès que je suis arrivé à Lahore au Pendjab, on m'a demandé de monter dans les "collines" (l'Himalaya) pendant deux mois et j'ai occupé mon temps à apprendre l'Hindustani et à lire tout ce qui était connu sur les chameaux et leur principale peste, le Surra ou

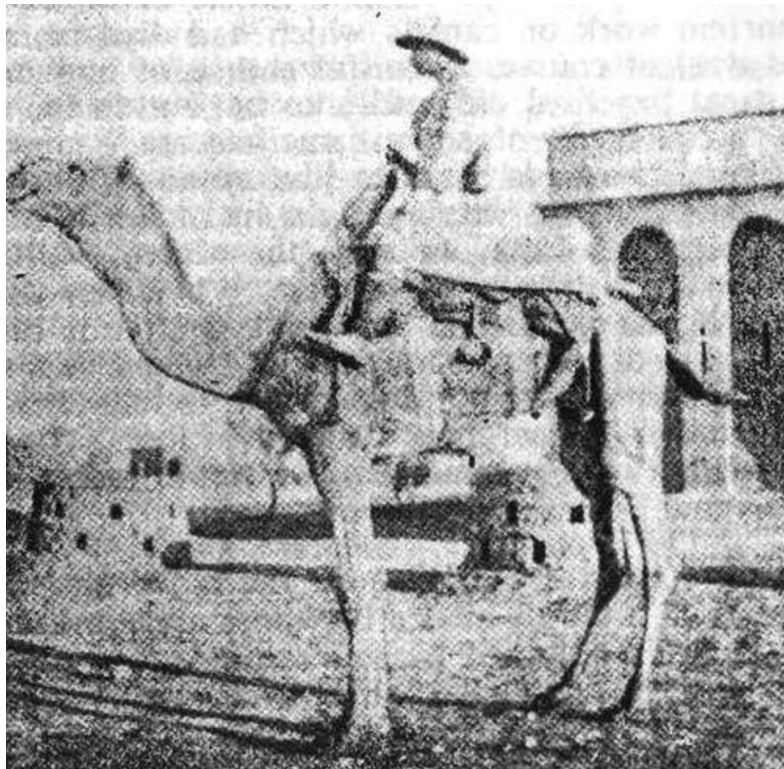


Plaque IV (1) Vantours après une autopsie

Trypanosomiasis. C'est ce que j'ai fait et j'ai réussi mon examen linguistique de premier niveau au terme de cette période. J'étais appelé à travailler loin des lieux fréquentés par les hommes blancs, et il aurait été inutile d'aller dans les zones sauvages avec quelque chose de moins que cette qualification minimale.

Ensuite, je fus envoyé à Kathgodam, au pied des collines au-dessous de Naini Tal, pour étudier le Surra qui affectait le service tonga (transport rapide de chevaux) entre les deux endroits nommés. C'était au début d'octobre et je ne tardai pas à faire ma première découverte d'importance. On savait que les grandes mouches des chevaux appelées Tabanus étaient capables de transmettre la maladie d'un animal à l'autre, et une partie de mon travail consistait à faire une enquête sur les mouches de la route. Les instructions qui m'ont été données étaient que la maladie n'était propagée qu'à une saison de l'année, d'octobre à décembre. Cependant, je découvrais bientôt que tous les poneys infectés par le Surra à ce moment-là étaient malades depuis des semaines et même des mois et qu'aucun nouveau cas n'apparaissait maintenant ; j'ai également constaté que la Tabanus était remarquable par son absence, tandis que l'autre mouche piqueuse commune, le Stomoxys, qui était également suspectée, était encore très répandue. Ma conclusion fut que je commençais à travailler trop tard dans la saison et j'ai signalé à mes aînés que je pensais que c'était en juillet, août et septembre que la maladie était propagée et que cette enquête montrerait probablement que cette saison, pas la dernière, coïnciderait avec la présence d'un grand nombre de mouches Tabanus. Ce fut plus tard démontré comme étant le cas et, bien sûr, cela a révolutionné l'ensemble des mesures préventives de routine. J'ai également montré que, malgré sa prévalence, la mouche piqueuse, Stomoxys, n'avait apparemment pas pu maintenir la peste au-delà de la saison des Tabanus, qui était beaucoup plus courte.

Après un bref séjour dans le Laboratoire impérial de Muktesar, magnifiquement situé à 7.500 pieds au-dessus du niveau de la mer juste en face du premier grand mur formé par la masse des montagnes de l'Himalaya, je suis parti pour les plaines du Panjab pour travailler d'abord avec les huit Corps de chameaux Silledar qui étaient répartis dans toute la province. Pendant que je travaillais dans la jungle, j'ai eu ma première attaque de paludisme. Mon expérience avec cette affection fut courte et



Plaque IV (2) Sur le dos du vaisseau du désert

rapide : j'ai immédiatement pris 30 granules de Quinine et j'ai continué jusqu'à ce que je sois assommé par la drogue ; alors je me suis arrêté. C'est un fait que, dès ce jour-là, je n'ai jamais eu une autre attaque de fièvre paludéenne, malgré une exposition inévitable et fréquente au moustique Anophèle au cours des huit années qui suivirent. Je ne sais pas si le facteur de paludisme est particulièrement vulnérable à la quinine dès son premier déclenchement, mais cela semble certainement être le cas.

J'ai passé la saison froide à acquérir toute l'expérience que j'ai pu avec mes étranges nouveaux patients et j'ai déterminé que mes journées les plus actives devaient être entre les mois de juin et d'octobre, juste quand les plaines étaient les plus insupportables ; la raison en était que le Surra se propage uniquement pendant cette saison dans la plupart des régions du pays des chameaux indiens, bien que les animaux malades portent la maladie d'une saison à l'autre, agissant ainsi comme des réservoirs pour la Tabanus au début de sa saison. Ce n'était pas tout à fait une perspective agréable, et c'était aggravé par le fait que la plupart des chameaux

s'enfoncent profondément dans le désert à cette saison et sont d'autant plus difficiles à atteindre. Mais j'étais mordu de ce travail, et immensément intéressé.

Le travail post-mortem sur les chameaux dont la cause du décès était méconnue était, bien sûr, une source d'information fructueuse, mais il y avait de grandes difficultés pratiques à surmonter, et parfois quand une épidémie de maladie de chameau avait lieu, je voyageais même sur des centaines de kilomètres (par chemin de fer et en selle) pour arriver sur les lieux avant que le soleil ardent n'ait rendu les conditions impossibles. Souvent, après avoir terminé une autopsie, on regardait à la ronde pour découvrir, selon toute apparence, l'entière population des vautours de l'Inde du Nord-ouest dans un cercle dont nous étions le centre, attendant sur le sol que nous leur laissions la carcasse. Quand ils se mettaient au travail, on ne pouvait pas distinguer la carcasse des vautours et souvent au milieu d'eux, déchirant la viande pour survivre, il y avait un certain nombre de chiens parias ; ni les vautours ni les chiens ne semblaient avoir d'animosité les uns envers les autres. Parfois, plutôt que de perdre une chance de découvrir quelque chose lors d'une autopsie, nous abordions cela loin d'un approvisionnement en eau et c'était un travail horrible.

Il était souvent nécessaire d'examiner le sang d'une centaine de chameaux lors d'une séance dans les conditions les plus épouvantables ; le sang était facilement obtenu en pratiquant une entaille très légère dans l'oreille de l'animal et en pressant afin d'en tirer une goutte sur une lame. Le microscope devait parfois être sur le sol et je suis surpris que ce travail éprouvant sous l'éclat aveuglant d'un soleil indien n'ait occasionné aucune grande lésion à ma vue.

Je ne tardai pas à détester les conventions sociales qui régissent la vie sédentaire en Inde, mais comme tout mon travail s'effectuait dans la jungle et le désert, je suis rarement resté plus de quelques nuits dans une ville, restant assez longtemps pour faire le plein dans les magasins avant un autre long voyage dans le "out back" [l'arrière-pays]. Voyager se faisait à cheval ou à dos de chameau, et j'ai bientôt réduit mes bagages à un minimum qui a surpris certains des autres officiers que j'ai rencontrés en tournée. J'avais deux assistants, diplômés du Collège vétérinaire de Lahore : l'un d'eux était un Mahométan, Ata Mahommed, l'autre un Sikh, Kahan Singh ; c'étaient des travailleurs splendides, avec le cœur à

l'ouvrage. Ata Mahommed, en particulier, était un personnage très déterminé qui refusait résolument de laisser nos difficultés nous abattre. J'ai également eu de la chance avec mon serviteur, un Mahométhan qui m'est resté fidèle durant mes six années dans le pays ; et il en a certainement vu beaucoup durant cette période. J'étais très heureux dans mes relations avec mon officier supérieur, l'inspecteur général du Département vétérinaire civil, et j'ai eu l'avantage d'être un fonctionnaire impérial et non provincial. Le colonel Pease (car c'était son nom) n'a jamais dit, "Non" dès qu'il était convaincu que je parlais projet : j'avais l'habitude de lui proposer ce que devrait être la prochaine étape et il se contentait de dire "Continuez". Ce fut une chance, car j'ai toujours été récalcitrant à la discipline. On dit souvent que, si vous ne supportez pas la discipline vous-même, vous ne pouvez pas discipliner les autres ; je n'en crois pas un mot ! Je ne parle pas du service de l'armée et de la marine, bien sûr, mais je suis sûr que ce n'est pas vrai dans la dure vie du pionnier.

J'ai convenu que la prochaine saison de Surra devrait être effectuée dans une zone connue de la maladie et que le principal travail devrait être effectué en utilisant des poneys ; finalement, la route de Saharanpur à Dehra Dun fut choisie et j'ai sécurisé l'utilisation d'un bungalow forestier à Mohand, juste là où l'autoroute entrait dans les collines de Siwalik. Cet endroit était connu pour causer la mort certaine des "tongs-poneys" à cette saison. Je suis arrivé quelques temps avant que la mousson ne fasse sortir les mouches, en partie pour que je puisse comparer correctement les conditions de la mouche en période de chaleur sèche ou d'humidité, mais en partie pour pouvoir acheter des poneys, construire une écurie et préparer des moustiquaires à grande échelle pour protéger certains des poneys. Nous avons pris plusieurs chameaux avec nous, qui souffraient d'un Surra chronique ; afin de nous assurer qu'une source d'infection serait présente ; et nous avons pris un certain nombre de rats blancs et de souris blanches sur lesquelles nous voulions étudier les différents types de transmission des mouches piqueuses. Comme l'endroit était très favorable à la malaria, étant entouré d'une jungle épaisse pleine de toutes sortes de bêtes sauvages, y compris l'éléphant et le tigre, je m'étais bâti une cabine de bambou qui, lorsqu'elle était couverte de moustiquaires, me permettait de passer mes repas et mes soirées en paix. Je ne tirais pas : je n'aime pas tuer des animaux sinon pour se nourrir et j'étais là pour travailler. Je me

tenais en forme grâce à de longues promenades avec mon compagnon bull-terrier.

Pour faire court, nous avons prouvé que les poneys protégés durant toute la saison de Surra par la moustiquaire, mais en contact étroit avec les animaux infectés par le Surra, n'ont pas contractés la maladie, alors que tous les poneys non protégés l'ont contractée. Nous avons également obtenu beaucoup d'informations sur la capacité relative des différents genres de mouches piqueuses à transmettre le Surra d'un animal à l'autre.

Armé de cette connaissance indéniable, je suis retourné au Pendjab pour consacrer entièrement les cinq années suivantes aux problèmes des chameaux. C'était une vie difficile, mais j'avais les mains libres, je voyageais partout dans le Nord-ouest de l'Inde, car c'est la faiblesse relative des pluies de la mousson dans cette région qui permet à un animal comme le chameau d'y exister en tant que serviteur de l'homme. Je parcourus la frontière du Nord-ouest, le Sind, le Balûchistân, le Bahâwalpur, le Bikanir et tout le Panjab, et j'avais des ententes amicales avec tous les commandants du Corps de chameaux qui m'avertissaient par télégramme de tout ce qui se passait dont ils avaient connaissance et qu'ils considéraient comme pouvant donner des informations si on investiguait.

Tout ce qui concernait la bonne gestion du chameau, son élevage et son alimentation, jusqu'à l'identité et la valeur saisonnière des buissons qu'il broutait, était mon affaire. Dans les premières saisons de Surra, je voyageais léger à travers la mousson dans les plaines humides lorsque des hommes qui se considéraient plus chanceux se rétablissaient dans les collines. Je devais couvrir autant de terrain que possible afin de détecter les différentes zones qui étaient raisonnablement préservées de la *Tabanus* afin que les hommes du Corps de chameaux puissent les utiliser pour faire paître leurs animaux dans la saison du Surra. Ce travail m'a amené très loin et il y a peu de régions désertiques dans le Nord de l'Inde que je ne connaisse pas. Mais tout en faisant ce travail et tout ce qui survenait, j'ai remarqué que les zones les plus infestées par cette mouche étaient caractérisées par la présence ou la prédominance de certaines espèces de végétation, dont le développement semblait nécessiter les mêmes conditions de chaleur et d'humidité que la mouche. Cela m'a permis d'utiliser les mois d'hiver pour détecter les pires zones de Surra :

cela fut effectué en vérifiant les buissons, les arbres et les plantes qui subsistaient dans la région de la Tabanus ; on pourrait ainsi détecter en hiver une zone qui, durant les pluies, serait une zone de Surra. Pendant ce temps, la praticabilité d'un traitement curatif spécifique des chameaux porteurs du trypanosomiasis devait faire l'objet d'une enquête et ce travail nécessitait une sorte de quartier général. J'établis le centre d'abord à Sohawa, juste au Nord de Salt Range, dans le Panjab ; ce n'était pas une zone de Surra ; c'était sur le chemin de fer et la route Grand Trunk et c'était donc pratique pour les communications et il y avait suffisamment de pâturage pour les chameaux. Mais pendant plusieurs années, nous n'avons pas pu amener le gouvernement à construire des quartiers appropriés pour ce centre et j'ai dû vivre dans des tentes jusqu'à ce qu'il finisse par le faire. On savait à ce moment-là que certaines drogues arsenicales étaient capables de bannir les trypanosomes du sang des animaux, bien que, après quelques jours d'absence, ils réapparaissent : chez certaines espèces d'animaux, il y eut des remèdes occasionnels. Avec les médicaments qui étaient alors disponibles, ce n'était quasiment plus qu'une question de découvrir combien et par quelle méthode le trypanosome pourrait être finalement tué sans endommager le patient animal. Ce travail monotone, cependant, fut entrepris et, en 1910, par un traitement assez long, nous avions 50 % de guérison grâce à certains traitements ; des résultats similaires ont été obtenus en Égypte. Ces traitements ont été progressivement améliorés jusqu'à ce que, par certaines méthodes, des remèdes guérissant la quasi-totalité des cas puissent être obtenus et, après avoir quitté l'Inde, les méthodes furent développées jusqu'à ce que l'on puisse compter sur 90 % de guérison. Pendant ce temps, dans les laboratoires d'Europe, des composés organiques faisaient l'objet d'une enquête et, finalement, on en a trouvé un, appelé "Naganol" [appelé ensuite Suramin/Germanin/bayer205], qui, en dose appropriée, donnera 100 % de guérison dans les cas non compliqués chez le chameau. Tout le problème de Surra chez le chameau a été révolutionné grâce à ce remède simple et sûr. Dans les premiers jours de mon travail à Sohawa, il n'y avait pas de délai reconnu après le traitement auquel un animal pouvait être déclaré assurément guéri, alors nous devions examiner le sang de nos chameaux tous les jours pendant des périodes allant jusqu'à un an avant que nous ne puissions adéquatement annoncer nos premiers succès.

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese



Une des premières cures du Surra du Chameau

Inutile de dire que lorsque j'ai eu droit à un congé, j'étais plus que prêt pour cela. À cette époque, j'avais décidé que je ne resterais pas pensionnaire en Inde ; l'indianisation des services de toute évidence arrivait, et je n'avais pas le temps pour cela. N'ayant aucune attache particulière dans mon pays, cela semblait une bonne occasion de découvrir l'Australie, j'ai donc passé ces trois mois de congé dans les endroits raffinés de Victoria et de Nouvelle-Galles du Sud. Durant ce voyage, je ne me suis pas rendu dans l'"out back" car j'avais déjà vu tout ça en Inde et j'avais besoin de changement ; j'ai donné deux conférences sur le chameau au Melbourne Veterinary College ; à part ça, je me suis simplement amusé. J'ai pris mon deuxième congé juste avant de donner mon préavis au Gouvernement indien l'informant que j'avais décidé de quitter son service. J'ai également passé ces vacances en Australasie et au cours de cette période, j'ai voyagé au cœur de l'Australie occidentale et, aussi loin que Port Augusta, dans l'Australie méridionale, afin de voir les conditions dans lesquelles les chameaux vivaient et travaillaient là-bas. J'avais songé à acquérir des terres dans l'"out back" et y élever des chameaux lorsque j'en ai eu fini avec l'Inde ; mais j'étais sûr que l'avenir de l'extraction de l'or était trop précaire pour une telle entreprise à long

terme. Lors de ce voyage, j'ai également visité la Nouvelle-Zélande, surtout pour les excursions panoramiques, et j'ai passé un grand moment dans ce pays passionnant ; je traçais ma route depuis Auckland à travers les quartiers volcaniques jusqu'à la rivière Wanganui et Wellington : puis, dans l'île du Sud, je suis allé à Christchurch et j'ai contacté les chirurgiens vétérinaires du gouvernement là-bas grâce à mon grand avantage professionnel ; j'ai quitté la Nouvelle-Zélande à Invergordon, regrettant de ne pas avoir eu assez de temps pour passer en revue les cols à Milford Sound. De là, je suis allé en Tasmanie, et à partir de cette île, retour à Melbourne, puis en Inde. Peu après l'arrivée à Sohawa, j'ai donné un préavis de trois mois et, le moment venu, en février 1912, je suis rentré à la maison, d'où je m'étais absenté depuis six ans.

Le gouvernement indien était prêt à m'employer pour enquêter sur les éléphants, un travail que j'aurais pu trouver attrayant si je venais tout juste de quitter un climat tempéré. Mais je sentais qu'il serait difficile de devenir un expert sur un tel sujet, à moins que je ne puisse y travailler pendant au moins trois cents ans, et comme cela était peu probable, et que je n'avais aucun désir de quitter un emploi, dans lequel j'étais vraiment un expert, pour un autre, pour lequel je ne pouvais pas concevoir comment une vie toute entière saurait fournir suffisamment d'expérience afin de sortir quelqu'un du statut d'amateur, j'ai décidé que je resterais fidèle aux chameaux. J'anticipais un vif intérêt à comparer les conditions des chameaux dans d'autres pays avec ceux de l'Inde. Sur le chemin du retour, j'ai séjourné deux semaines en Égypte, voyageant et cherchant un emploi ; deux étaient disponibles, mais ils ne correspondaient pas à ce que je recherchais, et je suis rentré à la maison pour voir à nouveau la famille.

Chapitre 6

En Équateur

EN Inde, j'avais épargné la plus grande partie de mes salaires, et maintenant, j'avais assez de revenus pour vivre simplement, ce qui me donnait un sentiment d'indépendance qui était un élément non négligeable dans ce que je considérais être une existence heureuse. J'avais pris l'habitude d'envoyer mon argent chez moi, de temps en temps, pour que mon oncle Ernest, qui était courtier, l'investisse pour moi, ce qu'il a fait avec finesse. Je lui ai dit que ce que je voulais, c'était un petit revenu régulier et sécurisé, de sorte que, le cas échéant, je ne sois pas embarrassé. J'étais en excellente santé et, bien sûr, maître de mon métier. Après avoir examiné les environs pendant à peu près deux mois, j'ai rejoint le département vétérinaire du gouvernement de l'Afrique de l'Est (maintenant appelé Kenya) dans une fonction spécialisée en tant que préposé aux chameaux. J'avais l'intention d'établir mes quartiers dans un endroit appelé Marsabit, un volcan éteint au coin de l'une des grandes réserves animalières, à environ 600 mètres d'altitude et à 320 kilomètres de toute habitation. Là, je devais établir, en plus de mon travail avec les chameaux, une station afin de tester des poneys abyssiniens importés atteints de la morve.

Avant d'appareiller, j'ai visité la famille King qui était alors à Southsea, et je me suis fiancé avec mon ancienne amie, May Winifred King ; et il était prévu que dès que je serais installé en Afrique, elle me rejoindrait.

Cependant, Dieu dispose et les choses tournèrent différemment. Quand je suis arrivé à Nairobi, la capitale, j'ai appris que des braconniers d'ivoire d'Abyssinie avaient assassiné un commissaire de district non loin de Marsabit et que le gouvernement ne considérerait dorénavant plus que cet endroit soit aussi sûr pour moi et mes recherches. Je fus détourné vers

Jubaland, qui se trouve dans le désert à l'Ouest du fleuve Jubba, qui descend de l'Abyssinie et s'écoule dans l'océan Indien à 16 kilomètres au Nord de Kismayu. Pour y arriver, j'ai dû descendre de Nairobi à Mombasa et prendre un petit navire de cabotage.

Jubaland est vraiment un trou paumé, et l'équateur lui-même le traverse près de l'embouchure du fleuve. Il fait chaud à toutes les saisons et c'est à basse altitude ; le paludisme est partout où normalement les régions désertiques en sont exemptes. Une bonne partie de cette région est désertique, mais la voie vers le Nord n'est jamais loin du fleuve. Ce n'était pas une place pour une femme blanche. La vie à la campagne devait être vécue dans des cabanes en bois délabrées, et le seul produit du désert était le bétail. D'autre part, il y avait du gibier en abondance et, en tournée, on pouvait chasser sa propre réserve de viande. Le menu pouvait être du dik-dik (une petite antilope à peu près de la taille d'un whippet), de la pintade, de la poule, de l'outarde, de la perdrix, du canard (où il y avait des lacs suite au débordement du fleuve à la saison des pluies) et de la grouse des sables, qui pouvait être obtenue à 6 heures du matin en attendant près de n'importe quel trou d'eau à ce moment-là. En raison de la prévalence de l'acacia connue sous le nom d'épine "wait-a-bit"[attendez un peu], à travers laquelle il était impossible de se frayer un passage sans avoir ses quelques vêtements arrachés, ce n'était pas le pays pour résider et ce n'est que rarement que les plus grands gibiers, comme le gérénu, dans une moindre mesure, le kudu et l'oryx pouvaient être attrapés. Le lion abondait et, la nuit, on entendait souvent grogner autour de la protection d'épines du camp (sariba). Il fallait bien tout prévoir dans les magasins, car rien de ce qu'on y trouvait ne pouvait être obtenu dans l'arrière-pays. La population somalienne établie loin du fleuve était nomade et les seuls villages souvent habités par les descendants d'esclaves qui avaient fui se trouvaient sur les berges du fleuve. Le courrier était lent et rare, et c'est un coureur natif (si l'on vivait à Serenli) qui le livrait à 320 kilomètres à vol d'oiseau.

La frontière était patrouillée et gardée par le King's African Rifles⁷, et il y avait une unité montée sur environ 100 robustes chameaux, les hommes étant principalement soudanais, recrutés chez l'ennemi vaincu à Omdurman (et donc qui commençaient à prendre de la bouteille) et les chameaux importés d'Arabie, car Jubaland ne produit pas de chameaux à monter. Tous les travaux de transport lourd étaient effectués par des chameaux à bagages natifs, qui étaient de petite taille ; la charge était d'environ 110 kg et comme les chameaux sont principalement conservés pour la nourriture, il n'y avait pas grand nombre de transporteurs qualifiés et beaucoup d'animaux utilisés par les militaires, par manque de pratique, étaient plutôt sauvages.

La rive était infestée de mouches tse-tse sur un tronçon d'environ 480 kilomètres entre Yonte et Selagli et toute la caravane devait se hâter d'arriver dans cette partie de la route vers le Nord, parcourant souvent 48 kilomètres la nuit entre 6 heures du soir et 6 heures du matin, période durant laquelle la tse-tse est considérablement moins active que le matin après l'aube ou le soir avant l'obscurité. Le soleil se lève à 6 heures et se couche à 18 heures presque toute l'année. En douze heures, les chameaux chargés peuvent juste effectuer ces 48 kilomètres à leur rythme normal. Quand ils arrivent au camp, ce dernier doit être situé à un endroit assez éloigné du fleuve pour être hors de portée de la tse-tse et de la Tabanus.

Les dix-huit mois que j'ai passés dans ce pays ne furent pas très heureux ; cela n'avait pas "collé" avec mon supérieur hiérarchique, à Nairobi, l'officier en chef vétérinaire ; je pense que nous avons une profonde aversion l'un pour l'autre. Bien sûr, j'étais tout à fait indépendant de lui à Jubaland, mais à l'époque, les conditions dans ce pays étaient vraiment impossibles pour toute sorte de recherche. Mon travail consistait principalement à étudier les mouches sur les chemins empruntés par les chameaux afin que les officiers commandants puissent être avisés du comment, du où et du quand y faire passer leurs animaux. Le chameau devait prendre la tête du convoi, et la nécessaire marche

⁷ Le King's African Rifles (KAR) est un régiment colonial britannique composé de plusieurs bataillons levés à partir des diverses possessions anglaises d'Afrique de l'Est de 1902 jusqu'à l'indépendance dans les années 1960.

nocturne était très dure pour l'élément humain. J'ai tellement inversé la nuit avec le jour que même lorsque fin 1914, j'ai quitté Jubaland, tout au long de la Première Guerre mondiale j'ai très mal dormi la nuit. Ce travail était préventif et n'avait pas grand intérêt, mais j'ai tiré beaucoup d'informations professionnelles à partir des nombreuses occasions que j'ai eues de comparer les conditions que j'avais observées en Inde et que j'avais laissées derrière moi.

Une fois, alors que je voyageais sur la rive droite du fleuve Jubba, je me suis perdu dans la brousse. C'était juste après le lever du soleil, tandis que je marchais à environ un quart de mille en avant du convoi des chameaux à bagages. J'avais tiré quelques pièces de gibier pour la nourriture de la journée, laissant les victimes au milieu de la piste pour que le premier chamelier les prenne et les charge sur son animal. Comment diable avais-je pu sortir de la piste, je ne sais pas, ce n'était que la largeur d'un pied de chameau, mais soudain, le soleil s'est trouvé sur mon avant-gauche au lieu de là où il devait être, définitivement sur ma droite. J'avais dû faire presque un tour complet. J'ai ressenti la panique qui semble affecter tous les hommes perdus dans la brousse, mais au lieu de céder à l'affolement et courir de partout, je me suis dit : "Assois-toi, idiot !" et c'est ce que j'ai fait, sur une pierre, jusqu'à ce que la panique passe. Ensuite, il ne s'agissait plus que de calculs simples à suivre pour arriver au fleuve. Il était 6 h 15 et nous étions pratiquement sur l'équateur et je savais que j'étais sur la rive droite du Jubba. Le Jubba coule à peu près du Nord au Sud, bien qu'il y ait de nombreux virages. Il était clair que tout ce que je devais faire était de marcher directement dans le soleil. Je me souviens avoir sérieusement discuté avec moi-même afin de savoir si le soleil se levait vraiment à l'Est ! Vous voyez, peut-être que ma vie ne tenait qu'à un fil, celui de ne pas me tromper ! Puis je me suis levé et j'ai tracé à travers la brousse, le visage face au soleil ; très vite, j'ai détecté au devant une pente descendante dans le désert, et j'atteignis bientôt le fleuve. J'ai trouvé les traces des chèvres de rationnement menées derrière le convoi et après avoir étanché ma soif dans le fleuve, avec les précautions d'usage contre les crocodiles, je me suis précipité le long de la piste et suis entré au camp juste avant qu'une équipe de recherche ne se lance sur mes traces.

J'ai passé plusieurs mois dans un endroit abandonné appelé Serenli, à 645 kilomètres de la côte lorsqu'on voyage sur le fleuve, et j'ai rejoint l'expédition du général de brigade Hoskins lorsqu'il se rendit dans le pays de Marehan, pour parler aux indigènes de la nécessité d'une expédition militaire afin qu'ils se tiennent tranquilles. Tandis que Hoskins parlait, j'observais tranquillement les routes en vu d'une future expédition si celle-ci se révélait être inévitable. Ainsi, elle pourrait avoir lieu avec une perte minimale de chameaux pour cause de Surra.

Cependant, Hoskins n'a pas fait une grande impression sur le Marehan, et l'expédition fut décidée. Je fus envoyé directement sur la côte, à Kismayu, où je devais arranger le débarquement sur une plage ouverte de 350 chameaux d'un corps de chameaux indiens qui allait participer. Le commandant, les officiers autochtones et beaucoup d'hommes dans ce Corps de chameaux m'avaient bien connu en Inde et ont été étonnés de me voir apparaître près du navire dans le port de Kismayu. Nous devions faire transborder les chameaux de la cale du navire dans des bateaux à vapeur à fond plat qui, une fois pleins d'animaux, étaient emmenés vers la côte, puis les chameaux étaient jetés dans la mer et devaient nager sur le dernier tronçon. Le port de Kismayu, bien que quasiment sur l'équateur, est entièrement exempt de requins en raison de son étroite embouchure à travers un espace dans le récif de corail qui le ferme ; et c'était assez amusant de piquer des têtes dans la mer tiède depuis le pont de ces bateaux pour tenter d'y trouver un peu de répit face à la chaleur intense. Une fois arrivés, les chameaux devaient être acclimatés aux nouvelles plantes de pâturage étranges du pays, mais il n'y avait seulement que trois semaines de disponibles pour cela et, lorsque l'expédition déménagea dans l'arrière-pays, certains animaux se rétablissaient tout juste de la diarrhée et de l'indigestion dues à la modification de leur alimentation.

Après avoir reçu des ordres péremptoires de mon chef pour rejoindre l'expédition en tant qu'officier vétérinaire, j'ai eu une querelle avec le gouvernement à ce moment là.

Étant civil, sans aucune disposition prise si je devais être blessé, ni de définition de mon rang dans une expédition militaire, ni aucune certitude quant à mon statut disciplinaire, j'ai refusé cet ordre, à moins qu'il ne fut entendu par tous les partis que j'étais civil et rien qu'un civil et que

personne ne s'occuperait de mon travail, mais seulement de mes mouvements. Il y eut beaucoup de remous à ce sujet, mais je suis arrivé à mes fins ; j'étais toujours désireux d'accompagner l'expédition en raison de la participation de mes amis de l'Inde, mais je n'avais aucune intention d'être ordonné dans des fonctions qui appartenaient à juste titre au Corps Vétérinaire de l'Armée de terre, et cela sans une sérieuse concertation adéquate. J'ai accompagné le long convoi dans la région de la tse-tse, et tous les camps, les marches et les arrangements pour abreuver les chameaux dans des endroits infestés par des mouches étaient effectués selon mes conseils. À l'arrivée à Serenli, je fus remercié par l'officier commandant pour avoir "jouer le jeu", mais je me suis souvent demandé quel autre jeu il pensait que j'aurais pu jouer ! Quelques semaines plus tard, je suis retourné à la côte, la moitié du voyage étant effectué sur le fleuve, dans un canot indigène ; j'étais accompagné d'un officier britannique qui "était devenu zinzin" et le long voyage ne fut pas facile à cet égard. Après quelques jours, je revenais avec un grand convoi de chameaux avec des provisions pour les troupes dans l'arrière-pays. Mais les longues marches m'avaient affecté ; d'avoir trop marché avant de quitter Serenli pour la dernière fois avait provoqué une très mauvaise sciastique et j'avais également souffert d'une inflammation du conduit extérieur des oreilles pour avoir utilisé, à des fins hygiéniques, la seule eau disponible dans un camp, celle d'un bassin dans lequel s'était trouvée une autruche morte. Dans un climat tel que celui de Jubaland, ces choses avaient affecté mes forces, et durant la marche, à environ 160 kilomètres de la côte, je devins très fébrile et j'ai dû être laissé à l'arrière ; mon visage



*L'auteur s'enrôle dans la
Première Guerre mondiale*

était tellement enflé que mes yeux étaient presque fermés ; je ne sais pas quel était mon état : j'ai dû être transporté vers la côte sur une civière par des indigènes où, sous la supervision d'un médecin indien, j'ai récupéré lentement mais complètement. C'était à un endroit appelé Gobwen sur les rives sablonneuses du Jubba près de son embouchure, avec le mât sans fil de Jumbo, au Somaliland italien, juste en vue de la rive opposée. Ensuite, nous avons appris que la guerre avait éclaté avec l'Allemagne. C'était particulièrement inquiétant pour les quelques hommes blancs de Gobwen, parce que, bien sûr, l'Italie était alors nominalement l'une des Puissances de la Triple Alliance. En Somaliland italienne, des soldats abyssins étaient souvent enrôlés, et leur réputation n'était pas des plus clémentes. Cependant, des officiers italiens ont traversé le fleuve et nous ont assuré qu'ils ne se battraient pas du côté de l'Allemagne. J'ai utilisé leur réseau sans fil pour offrir mes services, en Europe, au Bureau de guerre, mais j'ai demandé au commissaire de la province de Jubaland de conduire les chameaux du Corps du chameau au Sud à Mombasa en l'absence de leur commandant. Nous avons chargé les chameaux dans les bateaux à l'aide d'une grue branlante sur une jetée bancale, puis des bateaux, sur un navire à vapeur. Le voyage était non accompagné et dura trois jours et deux nuits et, comme on savait que le croiseur allemand, *Konigsberg*, circulait dans l'océan Indien, nous nous levions très tôt le matin pour balayer l'horizon. Nous avons débarqué les chameaux à Mombasa où, bien sûr, ils étaient autant une curiosité qu'ils l'auraient été à Londres et les avons amenés jusqu'à Voi en train ; là nous avons rencontré leur commandant et tous se sont élancés en direction du Sud vers les Allemands, qui avaient envahi le pays depuis le Tanganyika et étaient à Taveta.

Après avoir débarqué à Mombasa, j'ai accepté une commission en tant que capitaine du Corps vétérinaire de l'Afrique de l'Est, étant entendu que j'étais autorisé à démissionner si les chameaux ne devaient plus être utilisés. Je soupçonnais que nous allions tout droit dans la région de la tse-tse, où ils pourraient difficilement servir longtemps et je n'avais pas l'intention de me placer longtemps sous la discipline militaire pour servir sous les ordres d'un homme que je détestais. Le seul uniforme militaire que j'avais était une bande rouge coupée à la hâte autour de mon casque colonial solaire, un badge E.A.V.C. et les étoiles d'un capitaine ; le reste de mes vêtements était kaki civil. Partout où nous allions, j'ai trouvé la

tse-tse et les chameaux trouvaient à peine de quoi se sustenter en patrouillant dans une région de buissons épais où ils étaient des cibles si visibles pour un mitrailleur. Ils ont commencé à tomber malades à cause de Ngana, la forme de trypanosomiasse portée par la tse-tse et j'ai fait de mon mieux pour les traiter avec les méthodes maladroites alors connues. Nous en avons perdu très peu, mais j'ai informé le commandant qu'il perdrait définitivement le lot s'il n'était retiré de la région à tse-tse, où ils n'avaient vraiment rien à faire. Après deux mois de service dans le "désert" de Serengetti (pas vraiment le désert que nous, chameliers, connaissions), j'ai reçu des instructions pour ramener les chameaux à Jubaland. Ce que j'ai fait, en revenant sur le même navire et en exigeant ma libération conformément à l'accord conclu. Après quelques "hummm" et tergiversations, je reçus mon congé, et je pris le premier navire disponible, un français, pour Marseille. Sur le chemin, j'ai envoyé un message au gouvernement égyptien offrant de débarquer en Égypte pour y effectuer mon service de guerre, mais je n'ai pas reçu de réponse.

Mais le War Office⁸, en Angleterre, avait accepté mon offre précédente ; j'ai traversé la France en train et j'étais à peu près le seul passager civil dans le bateau qui nous a amenés à travers la Manche du Havre à Southampton.

⁸ Le Bureau de la Guerre est un ministère disparu du gouvernement du Royaume-Uni, chargé de l'administration de l'armée de terre britannique du XVII^e siècle à 1964, date à laquelle ses responsabilités sont transférées au ministère de la Défense britannique. Le terme *War Office* est souvent donné à l'immeuble qui l'abritait, le *Old War Office Building* dans le quartier de Whitehall à Londres.

Chapitre 7

Le premier grand abattage

J'ÉTAIS heureux d'échapper au soleil tropical ; je sentais que cela avait fini par affecter mon énergie et mon assurance. Je suis allé voir ma future femme et ma mère ; et j'ai joint directement le Corps vétérinaire de l'Armée royale ; j'étais plutôt déçu de me voir offrir une simple commission de lieutenant, mais je pensais que ce n'était guère le moment de discuter des conditions ! De toute façon, je fus nommé capitaine après neuf mois de service. Je suis resté en Angleterre pendant deux mois avant d'effectuer ma traversée vers la France, en tant qu'agent vétérinaire dans les unités du Corps de service de l'armée. C'était merveilleux de revenir à nouveau vers les chevaux. Ensuite, je fus affecté à la 7th Siege Brigade et c'est avec cette unité que je suis allé en guerre. Il s'agissait de batteries d'obusiers de 6 pouces qui, à ce moment-là, pourraient être décrits comme l'argument final sur le terrain. Ces canons étaient tirés par huit chevaux lourds et chaque chariot à munitions était tiré par une équipe de quatre. Nous fûmes positionnés juste derrière Neuve Chapelle et je me suis retrouvé, pour la première fois, la toute première nuit, sous un pilonnage d'artillerie. C'était avant la bataille du même nom et nous fûmes avertis que nous devions être à Lille dans une semaine environ ; mais Dieu dispose, et les seuls Britanniques qui sont arrivés là-bas au cours des années suivantes furent des prisonniers. Les chevaux furent renvoyés à 13 kilomètres de là afin de les retirer du front et comme j'étais responsable d'eux, je les ai accompagnés ; j'eus également d'autres unités à visiter et j'étais assez occupé. Puis, nous avons été à nouveau rapprochés du front, juste avant l'église Laventie, où nous avons été sévèrement bombardés, et un ou deux chevaux furent touchés, mais je parvins à leur enlever les éclats avant de les envoyer à la base. Je

trouve qu'il y a deux considérations importantes lorsque les chevaux sont frappés par l'ennemi ; tout d'abord, si vous pouvez enlever l'éclat sur place, faites-le, car les animaux sont souvent très retardés sur le chemin de retour du front ; ensuite, si l'éclat est trop profond pour être retiré par une chirurgie acrobatique, faire partir sans délai le cheval pour qu'il puisse arriver, avant qu'il ne se raidisse, dans un endroit où il pourra être soigné.

Après quelques semaines, une nuit nous sommes partis dans le quartier de Béthune, et le lendemain, nous avons appris que notre dernière position avait été rasée par un tir d'artillerie. Nous sommes longtemps restés là ; les batteries étaient, bien sûr, en haut plus près de la ligne ; les munitions se faisaient très rares à ce moment-là et nos chevaux lourds furent parfois appelés, par deux, à prendre quatre rondes à un trot rapide, ce qui ne leur fit rien de bon. À cet endroit, je me souviens avoir vu le (alors) prince de Galles marchant avec son régiment ; et les Canadiens descendaient de la ligne de combat en amenant leur traditionnel prisonnier au visage livide pour leur montrer où ils étaient. J'avais beaucoup d'unités à examiner à ce moment-là, et mes rondes professionnelles me faisaient couvrir beaucoup de terrain. J'ai passé la veille de Noël dans les tranchées avec les officiers de l'une de nos batteries à Annequin et c'est à partir d'un poste d'observateur que j'ai vu pour la première fois les Allemands avec qui nous étions en guerre.

Le travail vétérinaire au front en temps de guerre n'est pas très satisfaisant pour le clinicien, car la prévention est son travail, et il doit envoyer tous les cas problématiques à l'arrière pour y être traités par d'autres. La tâche principale est la détection des troubles à un stade précoce, mais je m'occupais moi-même de certains cas si je pensais que le retard dans leur renvoi nuirait à leur rétablissement.

Notre agent médical à l'époque était un spécialiste de Harley Street et je n'ai pu que sympathiser avec lui lorsqu'il m'a dit comment il avait dû, en tant que lieutenant, attendre et ne rien dire alors qu'un homme jeune inexpérimenté qui était d'un grade supérieur bâclait un travail ou commettait une erreur. Nous les "veinards temporaires" avons eu nos difficultés !

Après un an de service, j'ai eu une permission et je suis rentré chez moi pour me marier. À mon retour en France, j'ai appris que j'étais

affecté à l'hôpital vétérinaire d'Abbeville sous les ordres du Major Hobday, qui était, dans la vie civile, chef du Camden Town Veterinary College et que je connaissais bien. J'étais le commandant en chef. Nous avons passé là neuf mois et je suis devenu chirurgien opérationnel pour les opérations majeures qui étaient effectuées sous chloroforme et bien que ce travail ne soit pas vraiment mon préféré, j'ai été formé par le Major, spécialiste de ces opérations majeures, jusqu'à ce que je réussisse à les faire seul. Très peu de chirurgiens vétérinaires ont eu une telle opportunité : le travail général était d'éliminer les testicules de cryptorchides⁹ ou de "rig" dans les cas anormaux où un testicule était retenu dans l'abdomen ; stériliser des juments rebelles ; l'opération "bruyante" de l'élimination du cartilage latéral du sabot dans les cas de "javart"¹⁰ ; enlever les éclats d'obus ou les éclats de balles ; et l'opération radicale pour la maladie de la "taupe". Il y avait aussi beaucoup de pratique générale, c'était ce que j'aimais, comme le diagnostic de la claudication (qui est un art délicat), cependant que nous devions souvent utiliser le test de la malléine pour la morve dans le travail préventif ; ce test était effectué en injectant la malléine dans la paupière du cheval, et avec une organisation adéquate on pouvait en faire 100 par heure.

Pendant mon long séjour dans cet hôpital, je fus assez habile pour échapper à chaque parade de l'église ; il y avait toujours un cheval malade à surveiller, juste au bon moment ! J'ai toujours senti que la foi chrétienne de l'Église était plutôt incroyable ; je suis le fils d'une mère unitarienne¹¹ et je crois que les races différentes exigent des religions différentes.

Une fois, le Major Hobday, qui était un franc-maçon de haut grade, a annoncé qu'une réunion maçonnique allait avoir lieu dans l'unité et je me suis rendu compte que j'étais le seul officier qui n'était pas un franc-maçon. Alors, bien que je ne fusse pas un simple soldat de l'armée, j'avais été assez longtemps en contact avec les simples soldats en Inde et en Afrique pour savoir que c'était une loi non écrite qui, dans un mess, stipule qu'il ne doit pas y avoir de coteries. Je me suis donc adressé à mon

⁹ On parle de cryptorchidie dans le cas d'un cheval dont l'un des testicules n'est pas descendu dans le scrotum (ou les deux).

¹⁰ Inflammation du cartilage du sabot.

¹¹ Église unitarienne.

commandant et le lui ai fait remarquer, soutenant ma déclaration en indiquant que je devrais demander un transfert si la réunion proposée était tenue. En conséquence, elle fut annulée.

Pendant ce temps, l'attaque britannique contre la Palestine avait échoué, et l'armée a constaté qu'il fallait une grande quantité de nouveaux chameaux-bagages. On m'a ordonné d'aller à Port Saïd avec la responsabilité d'en acquérir. J'ai demandé l'autorisation d'aller tout d'abord en Angleterre pour quelques jours pour prendre ma trousse tropicale, car je n'avais pas mon matériel avec moi. Cependant, cela m'a été refusé et je suis allé à Marseille où j'ai passé ces quelques jours, qui auraient pu être mieux utilisés, dans l'attente d'un bateau. À l'arrivée à Port Saïd, l'agent des transports m'a ordonné de retourner à mon navire et de débarquer à Aden pour être transféré à Somaliland. Comme le premier arrêt du navire était Bombay, j'ai souligné que tout cela pourrait prendre beaucoup de temps et je fus alors dirigé vers un navire qui *allait* s'arrêter à Aden. J'ai passé trois jours dans ce port, puis j'ai traversé le golfe d'Aden dans un petit bateau à vapeur, débarquant à Berbera pour me signaler. Le noyau de la Remount Commission était ici représenté par le major Herring-Cooper, un officier du département Remount ; il n'avait aucune expérience des chameaux et n'était pas vétérinaire, mais nous nous sommes très bien entendus et je lui ai donné toutes les informations nécessaires concernant l'achat de chameaux. Deux chirurgiens vétérinaires arrivèrent avec la même obligation, aucun d'eux n'avait d'expérience avec les chameaux. Je me suis tout d'abord rendu à un endroit sur le plateau où pâturaient des chameaux déjà achetés par le gouvernement mais j'ai constaté que les chameaux avaient été sélectionnés par une personne non qualifiée et je trouvais cela quelque peu choquant, et je n'en admis qu'un tiers environ pour l'expédition, en prenant la norme la plus basse possible à cet égard. Quant aux autres, je me suis arrangé pour les échanger avec les indigènes contre de bons chameaux, généralement deux vieux clous contre un, mais vers la fin, j'en donnais trois, quatre ou cinq contre un. Les indigènes, qui n'ont jamais beaucoup besoin d'argent, leur richesse étant les animaux, avaient fait une super bonne affaire avec les amateurs ignorants qui les avaient achetés.

Ensuite, je fus chargé de me rendre à Hargeisa, non loin de la frontière abyssinienne pour y acheter des chameaux. J'avais avec moi un

interprète arabe dont j'eus raison de douter de la loyauté. À Hargeisa, j'ai constaté qu'aucun chameau ne venait à la vente, alors j'ai convoqué une réunion d'akhils ou de chefs. Assis sur une chaise, j'ai demandé à ces personnes de se rassembler dans un demi-cercle pour entendre le message du roi. J'ai expliqué le besoin de chameaux dans la guerre contre les Turcs en Palestine et avec un bâton, j'ai dessiné une carte approximative dans le sable que, bien sûr, ils ne comprenaient qu'à moitié, montrant comment les différents pays à chameaux avaient contribué avec des chameaux pour la campagne. Sur cette carte, j'ai tracé le Somaliland comme un pays très insignifiant. Je leur ai dit que le roi m'avait fait appeler et m'avait demandé où est-ce qu'il pouvait obtenir plus de chameaux, ce à quoi j'avais répondu, "En Somaliland". "Où est-ce ?" avait demandé le roi. Je le lui ai dit et lui ai demandé ce qu'il fallait faire si les Somaliens ne vendaient pas ? Sa réponse (telle que je l'ai inventée) fut, "Dites-leur que je forme de nombreux jeunes soldats dans mon pays et que je veux les accoutumer à la vue du sang".

Cela a mis fin au "cercle". À partir de ce moment, j'ai pu acheter une moyenne de 30 bons chameaux par jour pendant plus de trois mois ; de temps en temps, une faible tentative était faite pour former un nouveau "cercle" pour faire monter le prix, mais je le cassais en disant que j'étais bien payé pour mon travail et plus ils me retardaient dans la vente de leurs chameaux, plus je serais longtemps éloigné du carnage en Europe. À l'Est, il est prudent de faire appel aux bas instincts de l'homme. J'ai acheté 3.500 animaux à Hargeisa et Mandera, alors que les trois autres officiers en avaient collecté 1.500 répartis entre eux. Vers la fin de cette période, le major Herring-Cooper est retourné en Égypte et j'eus la charge du commandement, même si l'un des autres vétérinaires était simple soldat et mon supérieur de service. À quelques kilomètres de Berbera, je mis Hayward, un officier australien extrêmement utile qui nous avait été envoyé, en charge du camp de concentration des chameaux.

Au moment où le dernier transport est arrivé pour nous emmener sur la mer Rouge, nous avons pratiquement nettoyé le Somaliland de tous les chameaux qu'il pouvait donner. En chargeant les chameaux à Berbera, j'ai pris un coup de soleil et je fus en mauvais état pendant le voyage ; quand je suis arrivé à Suez, je fus envoyé directement à l'hôpital où mon sang fut fréquemment examiné pour le paludisme bien que rien n'ait jamais été

trouvé. De là, je fus transféré à Alexandrie, où je me suis rétabli dans un hôpital pour officiers et je fus complètement oublié par les autorités et j'ose dire que j'aurais pu rester là pendant toute la guerre si j'avais vraiment voulu ! Le seul incident qui vaut la peine d'être relaté ici est l'arrivée d'un homme souffrant d'épuisement et de mauvaises conditions, suite à un torpillage en mer Égée. Sa description de ses expériences est toujours restée dans mon esprit ; quand la torpille frappa le navire, il était dans sa cabine ; il eut juste le temps de courir vers le pont et de sauter par-dessus bord comme il lui avait été ordonné. Mais le navire transportait des mulets et, alors qu'il coulait, certains s'étaient libérés et étaient dans l'eau. Rappelez-vous que c'était la nuit. L'instinct de survie chez les mules est très fort : lorsqu'elles sont soudainement jetées dans des eaux profondes, elles tenteront de grimper sur tout ce qui est à flot. Il n'y avait pas beaucoup de choses à flot, sauf les hommes, alors les mules ont essayé de grimper sur eux ! Mon narrateur dit : "La nuit était sombre et pourtant l'eau semblait n'être qu'oreilles et dents". Une vive description ! Avec des larmes dans les yeux il a cependant poursuivi : "Quand un destroyer m'a finalement récupéré, un homme qui se trouvait sur le dos d'un mulet en train de nager est monté sur l'échelle et, lorsque nous sommes partis, plusieurs mules ont tenté de nous rattraper".

La guerre est une chose absurde pour les animaux aussi bien que pour les hommes.

Quand j'ai senti que c'était le moment, j'ai signalé ma présence jusqu'alors oubliée, et je fus invité à rejoindre un transport pour Marseille, ce que j'ai fait, la seule aventure au cours du voyage fut l'apparition d'un sous-marin, sur quoi nos deux destroyers d'escorte nous ont rapidement encerclés d'un écran de fumée à l'abri duquel nous avons changé notre parcours et avons trouvé un refuge temporaire dans la baie où saint Paul aurait été massacré à Malte.

En revenant à Abbeville, j'ai demandé un congé, mais je n'étais pas l'un des "garçons aux cheveux gris" du général et je fus affecté à une tâche spéciale à Brest, où mon travail consistait à empêcher l'Armée portugaise, qui débarquait là-bas, d'apporter des animaux inutiles ou des maladies équine contagieuses, en particulier la morve. Pour une raison quelconque, je n'ai pas été autorisé à les tester avec la malléine et je ne pouvais que stopper les cas "déclarés". Mes expériences de Londres

m'avaient familiarisé avec la morve dans ses nombreux aspects, ce qui était peut-être une chance pour beaucoup de gens, car la maladie avait été éliminée de la Grande-Bretagne ces dernières années et les nouveaux diplômés vétérinaires n'y étaient pas habitués. En raison du fait qu'un seul navire était utilisé dans le transport de chevaux depuis Lisbonne, c'était un travail de tout repos pour moi et j'appris que les officiers avaient la permission de faire venir leurs femmes s'ils le souhaitaient ; je *le* souhaitais et j'ai retrouvé la mienne à St. Malo et nous avons passé à Brest, six ou sept mois très heureux. La ville de Brest était alors remplie de soldats américains, portugais et même russes, mais je n'ai jamais pu comprendre pourquoi les Portugais étaient utilisés.

Un incident survenu là pourrait intéresser les hommes chevronnés. Mes inspections des chevaux, lorsqu'ils débarquaient, étaient effectuées dans l'ancien fossé autour des vieux remparts de Brest. Souvent, les chevaux et les mules se libéraient de leurs convois à cause de licous pourris ou de l'absence totale de quelque chose pour les contrôler ; certains avaient des fils de fer de balle de foin autour du cou, et les hommes devaient s'accrocher à cela. Eh bien, un cheval s'est détaché, il est sorti de la douve et a galopé le long de la paroi du faubourg extérieur, puis il s'est finalement arrêté et a regardé ses camarades en-dessous. J'ai compris ce qu'il voulait faire et que rien ne pouvait l'en empêcher. Je criais aux hommes qui le suivaient de ne pas l'effrayer ou le bousculer, et je me rapprochais de l'endroit où il allait atterrir, car il regardait vers le bas, hennissant et s'ébrouant dans sa quête d'un appui. La hauteur était d'environ 8 mètres, mais l'endroit était herbeux et favorable. Puis il a sauté, et ce qui m'a intéressé fut de voir très clairement que, bien qu'un cheval effectuant un saut ordinaire atterrisse sur ses pattes antérieures, ce brave, sautant d'une grande hauteur, a incliné sa croupe vers le bas dans les airs pour atterrir sur ses pattes postérieures, amortissant ainsi le choc. Il était tout à fait indemne.

Lorsque cette mission fut accomplie, j'obtins une permission et ma femme et moi sommes rentrés ensemble.

À mon retour en France, je fus nommé agent vétérinaire au dépôt avancé de transport de chevaux qui était situé juste à l'extérieur d'Abbeville. Ici, il y avait environ 3.000 à 7.000 chevaux et mulets et mon temps était bien rempli. Je fus engagé dans cette unité jusqu'à ce que la fin

de la guerre me relève de mes fonctions. Une nuit, le dépôt subit un bombardement intense, 320 chevaux furent touchés, dont 180 environ furent tués sur le coup ou qui ont dû être abattus. Pendant 48 heures, je fus en service continu ; dans certaines sections, les chevaux morts étaient empilés les uns sur les autres jusqu'à hauteur d'épaules ; il y en avait peut-être parmi ceux qui gisaient dans le bas du tas qui respiraient encore, certains avaient les pattes arrachées. Je devais les atteindre comme je pouvais, et mon revolver était presque trop chaud à tenir. Je me souviens qu'un pauvre bougre avait eu les deux pattes postérieures arrachées au jarret et il se tenait debout sur ses moignons, ressemblant à un cheval à bascule déconcerté ; je ne pouvais pas lui faire baisser la tête pour l'abattre d'une balle dans le cerveau comme c'est l'usage, et je l'ai abattu juste devant l'oreille, sautant rapidement de côté alors qu'il tombait mort, presque sur moi. Toute cette première nuit, je la passais à faire ce travail effrayant, tirant sur les cas sans espoir et dégageant les autres. Toute la journée suivante fut consacrée aux premiers soins aux blessés, envoyant les cas les moins graves marcher le kilomètre et demi jusqu'à l'hôpital avant qu'ils n'aient eu le temps de se raidir et qu'ils ne puissent plus se mouvoir par eux-mêmes et chargeant les pires cas dans les ambulances. Dans le milieu de la deuxième nuit, j'étais toujours en train d'extraire des éclats des chevaux blessés où les rockets n'avaient pas pénétré assez profondément pour exiger des installations spéciales pour leur enlèvement. Cette nuit-là, j'ai compris l'absurdité de la guerre.

Les officiers de l'Unité étaient les hommes du Royal Army Service Corps, tous choisis pour ce travail en raison de leur familiarité avec les chevaux, et pour un chirurgien vétérinaire, c'étaient des personnes très agréables avec qui travailler. Les rares après-midi de relâche, nous organisions une chasse au renard sur les abords d'Abbeville, avec un renard imaginaire et des chiens imaginaires. Le but de l'unité était de remplacer les pertes du front, nos chevaux étant conditionnés, formés et jumelés comme requis, prêts à l'approvisionnement.

Un jour, un brillant nouveau au chapeau rouge du personnel vétérinaire est venu inspecter mon travail. Il m'a demandé si je m'étais assuré que de l'avoine écrasée était utilisée pour que les chevaux puissent tirer le meilleur profit de leur maïs. J'ai dit : "Non, monsieur" et il a parlé avec éloquence de ma négligence. Quand il a terminé sa tirade, j'ai dit :

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

"Excusez-moi, monsieur, mais aucun cheval ne quitte ce dépôt, à moins qu'il ne porte dans sa bouche le plus efficace armement d'écrasement du maïs, des hommes entraînés inspectent les broyeurs de tous les animaux et s'il y a quelque chose qui ne va pas, on corrige immédiatement cela, de plus, si vous voulez bien m'excusez, monsieur, ces animaux ne recevront pas d'avoine écrasée au front et s'ils se sont habitués à la manger ici, ils disparaîtront rapidement quand ils seront placés sur le front où leur travail est dur et le maïs entier." Après cela, on m'a laissé tranquillement faire mon travail sans ingérence.

Il y a eu un moment tendu où l'énorme unité, qui était depuis des années à Abbeville, reçut l'ordre de se préparer à se déplacer vers la côte avec deux heures de préavis. Les Allemands étaient à Rouen ! Cependant, l'ordre fut annulé et nous sommes restés là, jusqu'à la fin de la guerre.

Chapitre 8

Chameaux : fiction et faits

Ré-imprimé à partir du "Country Life", du 13 avril 1945,
avec l'aimable autorisation des propriétaires.

PRESQUE toutes les traditions populaires sur les chameaux sont sans fondement factuel et combien de fables se rapportent à l'étrange animal spécialisé rencontré dans ce pays, rien que dans les zoos et les ménageries ! Sans notre boue locale, il aurait pu être un travailleur domestique familier ici, pourvu qu'il ait bénéficié d'une étable en hiver et d'une protection raisonnable contre les mouches en été, mais même certaines histoires incroyables auraient pu survivre, car il y a des gens qui croient encore que les yeux des chevaux magnifient ce qu'ils voient, et c'est la raison pour laquelle ils se soumettent à l'homme ! Le cheval est protégé des mouches par un muscle spécial attaché à la peau elle-même qui les fait partir d'une secousse et par sa queue naturellement longue. Le chameau n'a pas de telles défenses et s'épuise vite par l'effort musculaire nécessaire pour repousser les essaims de mouches. C'est une des raisons pour lesquelles le chameau vit dans des climats secs.

L'intérêt principal de l'homme pour le chameau est dans le travail qu'il peut accomplir. La structure du pied du chameau est spécialisée pour le sable ; il a une sous-surface cornée et élastique, mais n'offre aucune adhérence sur un milieu glissant comme la boue. Si un chameau chargé est amené sans précaution sur une parcelle de terrain boueux, il y a de fortes chances que ses jambes glissent de chaque côté, et qu'il fasse "le grand écart" ; il peut, s'il est chanceux, s'en tirer avec une mauvaise entorse ; s'il a moins de chance, il se disloquera une articulation. Donc, il

est inutile dans un pays comme le nôtre, bien qu'il supporte assez bien le froid.

Des notions exagérées existent quant à la capacité du chameau à résister à la soif ; c'est génial, mais le chameau, même s'il n'en a pas l'air, est, après tout, fait de chair et de sang. Il existe certaines antilopes qui survivent tout au long de l'année sans accès à l'eau de source ou de rivière, mais elles n'ont pas à travailler dans ces conditions. Le chameau qui travaille se porte toujours mieux quand il peut boire aussi souvent qu'il le souhaite, mais s'il y a nécessité, il peut continuer et rester en forme entre chaque période d'abreuvement de deux à cinq jours selon la race du chameau. Il peut supporter et survivre à la privation d'eau pendant une période beaucoup plus longue, mais il souffrira et il lui faudra beaucoup de temps pour récupérer.

L'histoire, sans doute la plus exagérée, de voyageurs à propos du chameau est celle qui allègue que, lorsqu'il est perdu dans le désert et en danger de mort, un homme peut trouver un soulagement en tuant son chameau et en trouvant le sac d'eau qu'il porte prétendument dans son estomac. Il serait préférable de consacrer le temps et l'énergie à essayer de trouver de l'eau ailleurs. Il n'y a pas une telle réserve maintenue dans son estomac ; il y a un excès de mucus dans certaines parties du premier estomac, mais pour en aspirer une partie, cela agirait comme un agent émétique et vous perdriez plus d'eau que vous n'en auriez gagné. L'appareil spécialisé contre la soif du chameau consiste en un excès de surface sécrétrice de mucus dans la gorge et dans le premier estomac, ce qui lui permet d'humecter sa nourriture en mâchant l'herbe ruminée, même s'il n'a pas bu depuis une semaine.

La bosse du chameau est une réserve de graisse superflue qui est utilisée lorsque la nourriture est rare ; elle est relativement plus grande et plus efficace que la bosse du bœuf Zébu ou la "bedaine" d'un homme d'âge mûr qui peut être une disposition similaire de la nature afin qu'il puisse parcourir les intervalles de plus en plus longs entre ses prises de chasse à mesure que son activité diminue ; une pensée agréable, même si cela peut ne pas être exact ! Les moutons dans certains pays stockent de manière similaire des matières grasses dans leurs queues et j'ai vu un mouton de Doomba, en Inde, porter sa queue lourde dans une sorte de chariot grossier à deux roues derrière lui pour le soulager du poids. (Ceci

est positivement la seule histoire sur les moutons que je connaisse, mais c'est strictement vrai.) La colonne vertébrale du chameau ne pénètre pas dans sa bosse. Quand il est affamé, la bosse disparaît avec le temps.

Quant à l'expression hautaine du chameau, les Arabes disent qu'elle s'explique par le fait que, bien qu'ils connaissent seulement 99 noms de Dieu, le chameau connaît le centième !

On dit parfois que l'homme peut contracter la syphilis suite à une morsure de chameau mais ce n'est pas vrai. La seule maladie qui peut être transmise de cette manière est la rage ; un gardien de Formosa subit une hydrophobie suite à la morsure d'un chameau qui avait été mordu par un chien enragé. Les chameaux lors de l'expédition de la Commission des frontières du Séistan furent perdus à cause de la rage après avoir été mordus par des loups et des chacals fous, et je l'ai échappé belle lors d'un examen à l'intérieur de la bouche d'un bébé chameau qui s'est avéré plus tard être porteur de la rage ; la salive contient le virus ! Mais le chameau n'est pas plus responsable de la rage qu'un buffle, un bœuf ou tout autre animal qui peut être attaqué par un chien enragé.

L'armure dentaire d'un chameau mâle est formidable, car ses quatre canines sont aussi développées que celles d'un lion, et il est reconnu pour avoir arraché le sommet de la tête d'un homme d'un coup sec. La morsure est toujours sérieuse, et généralement septique.

On dit que les chameaux se recroquevillent et meurent par pur entêtement. De cela, ils ne sont jamais coupables ; ils sont pleins d'une sorte de courage passif. Cette croyance prend sa source dans l'existence non reconnue d'une maladie répandue due à un trypanosome qui provoque un déclin très lent avec une fièvre rémittente, maladie que de nombreux chameliers étaient incapables de diagnostiquer ou de comprendre. Le chameau "s'est recroquevillé et en est mort" à cause de son refus de succomber avant d'avoir épuisé ses dernières forces. Il est plaisant de noter qu'aujourd'hui cette maladie peut être guérie à 100 % par une seule injection dans la veine jugulaire, pour un coût d'environ 3 shillings et 6 sous (avant la guerre).

Un autre conte prétend qu'un chameau ne peut pas nager. Il peut, et le fait, bien qu'il soit lent dans l'eau. J'ai débarqué des centaines de chameaux sur une plage ouverte en les faisant descendre dans l'eau à

l'aide d'une courroie et d'une grue, libérant la courroie et faisant nager les chameaux vers la rive. Les chameaux sont beaucoup plus lourds à l'avant qu'à l'arrière, et leurs postérieurs montent près de la surface de l'eau. Par conséquent, lorsqu'ils approchent d'une plage inclinée et remettent à nouveau leurs pattes avant sur la terre ferme, ils montent et descendent de la manière la plus drôle qui soit sur plusieurs mètres avant de pouvoir reprendre leur marche normale et digne, car ils ne peuvent pas mettre leurs pattes postérieures sur le sol tout de suite.

Dans le pays du delta de l'Indus, il y a des chameaux qui paissent dans les mangroves et vivent une existence amphibie n'ayant rien à voir avec celle des chameaux, nageant d'une partie de leur terre de pâturage gorgée d'eau à l'autre ; de l'eau douce doit leur être apportée depuis l'amont par bateaux !

Ensuite, on dit que monter à dos de chameaux donne le mal de mer. Au rythme de la marche, c'est possible, mais on n'utilise pas les chameaux de monture au pas. Avec les chevaux, les meilleurs voyages sont effectués en alternant le pas et le galop, sauf lorsqu'ils sont des "meneurs" ou des "randonneurs" ; mais les chameaux de monture sont utilisés au trot ou à l'amble, et jamais au pas sauf sur des pentes abruptes ou sur de la boue glissante. Avec les chameaux de monture, vous vous laissez aller tout le temps, avec des arrêts à intervalles réguliers. À une cadence normale, le merveilleux agencement des ligaments élastiques du chameau retire beaucoup de la tension des muscles.

C'est une pensée plutôt déprimante que, bien que le chameau soit maintenant mieux compris qu'il ne l'était, et sa valeur économique potentielle s'en trouvant donc grandement augmentée, l'avantage fut annulé par le moteur à combustion interne pratiquement aussitôt après que les connaissances furent acquises et répandues. Quoi qu'il advienne du transport par chameaux, il existe un avenir pour les éleveurs de chameaux dans le commerce de la viande, bien que rares sont ceux qui l'aient déjà constaté. La viande de chameau provenant d'animaux élevés pour la nourriture est excellente. Une pénurie mondiale de viande doit favoriser la production d'un animal qui peut engraisser dans un pays si aride où d'autres animaux périraient.

Révélation d'un Goy-averti

Peut-être le chameau pourra-t-il, un jour, échanger sa vie ardue actuelle pour une facilité pastorale. Combien cette vie de facilité serait méritée !

Chapitre 9

Les sens de la mule

Publié dans "Country Life", le 24 novembre 1944,
et ré-imprimé ici avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

CERTAINES personnes ne s'entendent pas avec les mules, mais moi je les aime. Je n'ai jamais trouvé juste que l'on s'attende à ce qu'une mule se comporte comme un cheval. Souvent, vous entendez dire "Je n'aime pas les chats", mais derrière cette antipathie, vous trouverez que l'on s'attend généralement à ce que les chats se comportent comme des chiens et parce que, en tant que chats, ils ne le peuvent pas, ils sont souvent considérés comme des animaux décevants qu'il ne vaut pas la peine d'apprendre à connaître.

Le fait est que les mules ont beaucoup en commun avec les chats, beaucoup plus qu'elles ne l'ont avec les chevaux, et infiniment plus que les chats avec les chiens.

La mule a hérité des méninges et du tempérament de son père, qui est un âne seulement au sens zoologique, étant tout sauf stupide. Ce n'est pas la bêtise qui fait que l'âne de la famille a besoin de tant d'incitation et d'encouragement lorsqu'il emmène les enfants en promenade à l'extérieur ; pas plus que ce n'est la bêtise qui rend presque impossible d'entraîner un mulet à sauter un obstacle lorsqu'il est monté. Dans les deux cas, l'action qui est imposée à l'animal en est une qui, selon lui, ne lui profite pas du tout. Dans le premier cas, l'âne sait très bien que le bâton ne sera jamais appliqué avec assez de vigueur pour le blesser, dans le deuxième cas, la folie de sauter un obstacle lorsque vous pouvez le contourner, semble, du point de vue de la mule, si stupéfiante qu'il vaut la

peine de se battre plutôt que de s'y soumettre. L'attitude peut être, dans les deux cas, un peu trouble-fête, mais ce n'est certainement pas motivé par la bêtise.

Les mules, comme les chats, ont un cerveau de bonne taille, mais elles n'utilisent généralement pas leurs talents dans des objectifs altruistes. Par nature, elles sont égocentriques et prudentes, tout sauf "sportives" ; et si vous voulez voir le meilleur côté de la mule ou du chat, vous devez y travailler ; la confiance de ces animaux peut être gagnée, en particulier si l'on essaie quand ils sont ânon ou chaton. Une fois votre présence assimilée par votre mule ou votre chat à une sécurité totale, tout le reste est facile et vous trouverez qu'il a de l'affection à revendre. C'est souvent à des maîtres indignes qu'un chien donne généreusement son affection et un cheval ses services, mais une mule jamais. Elle doit être sûre qu'elle est en bonnes mains et ne peut en être persuadée que par l'expérience ; une fois qu'elle est satisfaite de cela, vous pouvez faire n'importe quoi avec elle, dans la limite du raisonnable, mais rien qui lui paraisse stupide, comme les sauts d'obstacles.

Personnellement, je trouve attrayant de gagner l'affection et la confiance d'un animal naturellement méfiant et prudent.

Le génie d'une mule ou d'un chat, si on peut appeler ça du génie, est utilisé sur les affaires sérieuses de la préservation de soi et le bien-être du "numéro un". Mais si le chat a neuf vies, la mule doit en avoir au moins dix.

Comparez le comportement d'une mule fatiguée avec celui d'un cheval épuisé quand un retour à l'étable est effectué après un dur voyage. Dès que le harnais est retiré, la mule se couche, parfois même avant qu'elle ait eu le temps d'avoir un bon lit de paille sous elle ; le cheval va frétiller et attendra jusqu'à ce que tous les hommes soient partis et l'écurie silencieuse avant que lui, à son tour, ne se couche et qu'il ne se repose.

Et les mules pensent. Une mule m'a déjà joué un tour auquel, de toute mon expérience avec des animaux, je n'ai jamais vu un cheval avoir recours. Un médicament liquide devait être administré et la procédure habituelle fut adoptée qui consistait à lancer une corde par-dessus la poutre, en faisant une boucle fixe à la fin de la corde, en la passant sous la muserolle du licou et ensuite dans la bouche, puis en tirant sur la corde

jusqu'à ce que la bouche soit relevée un peu au-dessus du niveau de "déglutition". Le médicament était ensuite soigneusement versé sur le côté de la bouche à partir d'une bouteille. Les seuls chevaux qui ne peuvent pas être "trempés"¹² de cette manière sont ceux qui se débattent vraiment. Mais cette mule a utilisé ses méninges et ne s'est pas emballée. Elle a trouvé que le médicament n'était pas tout à fait agréable au palais et donc, comme une mule, s'en méfiait vigoureusement tout autant que tous ceux qui y étaient connectés. Elle ne pouvait pas baisser la tête pour pouvoir laisser échapper le médicament de sa bouche. Alors, elle se tenait délibérément sur ses pattes arrière comme un cheval de cirque chaque fois qu'elle recevait une gorgée, position qui, bien sûr, lui permettait d'avoir la gorge à un niveau plus élevé que sa bouche, de sorte que la chose s'écoulait sur le... sol. À la fin, elle nous a vaincus jusqu'à ce que nous contre-attaquions en lui donnant une "balle" (pilule) à la place.

La différence de tempérament et de perspectives entre le cheval et la mule est bien illustrée par leur comportement relatif lorsqu'on les soumet à l'action du chloroforme pour une opération. Le chloroforme est administré sur une éponge à l'intérieur d'une muselière spéciale en forme de cylindre qui recouvre le nez et la bouche, l'animal ayant été jeté à terre avec ses jambes attachées. Les chevaux réagissent toujours de la même manière ; les mules réagissent aussi de la même manière, mais pas comme les chevaux. Le cheval, dès qu'il sent le chloroforme, perd son sang-froid et commence à lutter violemment ; cette lutte augmente également le taux de respiration et donc, bien sûr, le taux auquel il absorbe les vapeurs ; avec la dose appropriée, il s'évanouit en dix minutes, maintenant inconscient pour n'importe quelle opération chirurgicale.

Il n'en va pas vraiment ainsi pour notre mule. Elle ne s'agite pas du tout. Elle semble se dire : "Bonne avoine ! Quelle est cette drôle d'odeur ? Je ne l'aime pas et je trouve ça mauvais. Manquerait plus que ça que je la respire." Alors elle arrête de respirer aussi longtemps qu'elle peut retenir son souffle. Quand elle ne peut plus le supporter, elle prend une grande inspiration et s'arrête de nouveau et ainsi de suite. Il en résulte qu'il faut beaucoup plus de temps pour faire s'"évanouir" une mule que pour un

¹² Administrer une grande dose orale de médicament liquide à (un animal).

cheval, et vous devez utiliser une dose plus importante par-dessus le marché.

Au cours de la dernière partie de la dernière guerre, j'étais agent vétérinaire d'un grand dépôt R.A.S.C. dont le travail consistait à remplacer les chevaux-victimes dans les unités de transport au front. Ce travail consistait à tester des chevaux inconnus afin qu'ils puissent être correctement appariés pour faire face à certaines situations. Bien sûr, il n'était pas rare que les animaux s'enfuient lors des essais. Lorsque cela se produisait, j'étais informé et je me rendais sur les lieux pour appliquer les premiers soins sur tous les animaux blessés. Avec les chevaux, il était normal de trouver les animaux blessés plus ou moins sévèrement. Mais avec les mules en fuite, c'était tout autre chose. Le chariot pouvait être en mille morceaux ; le conducteur pouvait être gravement blessé ou même tué, mais invariablement les mules seraient trouvées paissant paisiblement sur le côté de la route sans marque sur elles. Après un certain nombre de déplacements infructueux après des mules en fuite, où je n'avais rien à faire, j'ai cessé d'aller chercher les mules. J'ai conclu que lorsque les mules s'enfuient, ce n'est pas parce qu'elles ont peur, mais parce qu'elles pensent que c'est amusant.

Dans l'armée, dans la dernière guerre, nous avons eu un certain nombre de chevaux et de mules totalement aveugles pour lesquels il y avait du travail à faire dans les bases. Les chevaux aveugles, avec une confiance absolue dans leurs conducteurs, s'épanouissaient tellement bien que vous pouviez les reconnaître à distance en raison de leur embonpoint. Mais c'était trop demander à la nature de la mule de s'attendre à ce que les mules aveugles soient une réussite. Elles ne l'étaient pas, parce qu'elles ne faisaient pas confiance aux conducteurs étrangers ou, en fait, en rien du tout à part voir par elles-mêmes ; et comme elles ne pouvaient pas voir, elles ne travaillaient pas.

Il se trouve que la plupart des reproductions de mules (d'un âne et d'une jument) se déroulent dans les pays "Dago" où le traitement des animaux, en particulier dans le processus de débouillage, est, pour le moins, impitoyable. Cela suffit pour détruire toute chance de voir une mule méfiante faire confiance à l'homme. Alors elles grandissent en pensant qu'elles savent beaucoup mieux que leurs maîtres et c'est pourquoi il y en a tant qui mordent et ruent parmi elles. Quand un soldat

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

britannique doit en prendre la charge, il a donc toutes les raisons d'être inquiet ; un mulet qui se trouve dans une stalle a un grand avantage sur un homme qui l'approche par derrière et une mule peut "ruer comme une vache" avec une longue portée vers l'avant et vers le bas aussi bien que vers l'arrière. Cette grande nervosité de la part du soldat rend de plus en plus difficile pour le mulet, qui le sent, à apprendre à compter sur son jugement. Il reste un rebelle, un rueur et un mordeur. Il n'y a seulement que par un long service avec un homme vraiment sensible aux animaux et sympathique, que la nature des mulets peut être surmontée.

Au cours de ma propre vie, les chats de ce pays furent de plus en plus considérés comme de vrais animaux de compagnie au lieu d'être considérés comme de simples attrapeurs de souris, des possessions indignes d'être remarquées, surtout par les hommes. Déjà, en conséquence, ils ont une peur des étrangers considérablement diminuée ; ils se sont émancipés et sont mieux compris ; leur vision suspecte et méfiante de la vie se modifie.

Si l'Armée britannique reproduisait et élevait toutes ses propres mules, ces animaux perdraient bientôt la mauvaise réputation qui leur a été faite par des hommes qui ne les ont pas compris ; à la fois le mulet ou le chat qui, de toute sa vie n'a jamais connu de mauvais traitements, croyant en l'homme, utilisant son sens de mule ou de chat sur la base que L'HOMME est sûr et DIGNE DE CONFIANCE.

Chapitre 10

Cabinet privé

ÉTANT démobilisé et ayant l'intention d'avoir mon propre cabinet privé, j'avais consulté mes collègues du dépôt Advanced Horse Transport, qui, naturellement, n'avaient pas perdu contact avec la vie anglaise comme je l'avais fait alors, et j'appris qu'il y avait plusieurs districts où il semblait y avoir de bonnes chances de réussir dans une pratique générale. D'abord, je suis allé me renseigner à Ulverston, dans la presqu'île de Barrow du Lancashire, mais j'ai tourné le dos au district car tout le monde était d'accord pour dire que l'agriculture y reculait ; mais j'ai rencontré un chirurgien vétérinaire qui allait se retirer, et qui m'a vendu à moindre coût beaucoup d'instruments utiles, je n'avais donc pas perdu mon temps. Ensuite, je suis allé à Kendal, mais il y avait à mon goût, trop de moutons et trop de praticiens implantés de longue date, je me suis donc rendu à l'endroit suivant sur ma liste, Pontefract. Un coup d'œil suffit ; et je suis donc allé à Doncaster. Là encore, bien que le district se développe rapidement, il y avait plusieurs bons praticiens qui étaient là depuis des années, et j'ai estimé qu'il n'y avait pas grand besoin même d'un génie tel que moi, j'ai poussé plus au Sud à Stamford, à l'extrémité sud au bout de Lincolnshire. J'ai passé plusieurs jours à enquêter et j'ai écrit à ma femme que nous avions trouvé notre territoire. Au début, nous avons dû prendre des appartements et j'ai dû faire contre mauvaise fortune bon cœur face à cet inconvénient. Les gens prudents de Stamford et du District avaient vu un chirurgien vétérinaire aller et venir après un bref séjour et avaient trouvé désagréable de devoir retourner voir l'ancien praticien (qui était là depuis des années) après l'avoir quitté pour un autre homme. Beaucoup de gens ont attendu avant de venir me consulter afin de voir si j'allais m'en retourner également sous peu. Le fait d'habiter dans

un appartement était donc un inconvénient, en dehors du fait que l'espace pour une infirmerie était inexistant, et qu'un jour, j'ai même dû coudre la paupière déchirée d'un cheval dans la rue devant une foule admirative. J'avais trouvé une maison avec une bonne écurie presque prête pour ce dont j'avais besoin, mais en raison de la lenteur mortelle du War Office qui avait utilisé la maison pour les troupes, couplé à la paralysie naturelle (probablement franc-maçonne) que j'ai rencontrée dans l'agent pour le noble propriétaire, des mois se sont écoulés avant que je puisse obtenir la maison.

Entre temps, j'avais visité Londres avec l'intention d'acheter l'ancienne monture que j'avais eue à Abbeville, mais je fus affligé de constater que la petite jument grise avait développé le harper¹³ depuis que je l'avais vue la dernière fois et j'ai dû retourner à Stamford les mains vides. Dans ces temps d'après-guerre, je ne pouvais même pas acheter un vélo d'homme ; et mes premiers voyages en tant que praticien vétérinaire à Stamford furent effectués sur une bicyclette de dame ou parfois sur le vélo d'un homme aimablement prêté par un commerçant compatissant. L'équipement vétérinaire nécessaire pour les chevaux et les bovins peut être volumineux et j'ai dû, au cours de certains de ces déplacements, avoir l'air, aux yeux des spectateurs, d'un arbre de Noël ou d'un homme-orchestre, en particulier lorsque je me rendais à un vêlage. Toutefois, mes ennuis furent considérablement atténués par le fait que trois semaines à peine après mon arrivée dans la ville, le plus grand propriétaire de chevaux, un important marchand de bois, avait décidé que je serais son vétérinaire.

Quand, enfin, j'ai pu avoir ma maison au 20, St. George's Square, "je n'ai jamais regardé en arrière" et j'ai très vite développé une pratique solide et j'ai décroché la plupart du travail dans le district dans un rayon d'environ 13 kilomètres. La maison était vieille et trop grande pour nous ; il y avait un joli jardin avec des arbres fruitiers et (le plus important du point de vue professionnel) une bonne écurie et une remise, comprenant quatre boxes et deux stalles, dans une desquelles un cheval pouvait être suspendu si nécessaire.

¹³ Hyperflexion du jarret chez le cheval.

Dès que j'ai vu le cheval que je voulais, je l'ai acheté ; une jument rouanne que nous avons appelée Methel d'après les prénoms de nos deux amis Maud et Ethel : je m'occupais d'elle moi-même, et je n'étais jamais si bien disposé qu'au moment de sa nécessaire et régulière toilette du matin. Elle m'aimait beaucoup et avait son propre petit langage gouailleur pour me le faire comprendre. Quand je sortais avec elle, on aurait dit deux copains de sortie dans le monde. J'ai acheté une voiture de gouvernante à un prix presque prohibitif, et avec cela, nous avons donné un coup de fouet au cabinet. Elle n'était jamais malade ou abattue, et j'avais un système de gestion de l'écurie qui correspondait aux heures irrégulières qui étaient les nôtres.

En général, nous avions au moins un box de libre, et un autre lui servait de "chambre". La première chose que je faisais le matin était de la sortir de sa chambre et la faire passer dans son "salon" où sa nourriture l'attendait. Il n'y avait pas de literie dans le salon, et je la toilettais là-bas, remettant à plus tard le nettoyage de la chambre à coucher qui pouvait être fait à ma convenance n'importe quel jour. Cela réduisait au minimum la routine inévitable d'avant-petit-déjeuner. J'ai développé un important cabinet canin et félin en plus du travail ordinaire avec les chevaux ou animaux de ferme et parfois j'avais jusqu'à vingt chiens et j'étais à la fois vétérinaire et préposé au chenil et je faisais tout le travail moi-même. Il y avait trois enclos distincts où les chiens pouvaient se dépenser et quand il y en avait beaucoup, il fallait manœuvrer pour réduire le temps occupé dans ce processus en laissant ceux de même compatibilité se dépenser ensemble. Les chiens semblaient apprécier mon hôpital, en règle générale, et souvent, lorsque nous ouvrons notre porte d'entrée, nous trouvons un ex-patient, récemment renvoyé chez lui, assis sur le pas de la porte. Un vieux terrier de quinze ans a parcouru les 20 kilomètres depuis sa maison de campagne à plusieurs reprises, un témoignage que nous accueillions avec un sentiment mitigé, car d'une façon ou d'une autre, il devait être ramené à nouveau chez lui. Je me souviens d'un fox-terrier à poils ras qui était notre chouchou, qui surgissait à travers un rideau de fenêtre. Il est toujours le chouchou ! Notre grande maison nous fournissait suffisamment de pièces d'appoint pour les patients félins ; ces chambres étaient fermées à tout trafic, et les cheminées devaient être bourrées de sacs de paille, parce que les chats dans un endroit inconnu sont prêts à tout pour s'enfuir s'ils le peuvent. Je considérais honteux pour un

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

chirurgien vétérinaire de laisser filer à la française n'importe lequel des animaux placés sous sa responsabilité ; cela ne s'est produit qu'une fois de tout le temps que nous étions à Stamford, et nous avons retrouvé le chat avant que le propriétaire ne le sache ! Nous n'étions à Stamford que depuis deux ans et il nous semblait connaître tout le monde dans la ville, du marquis d'Exeter jusqu'aux gitans locaux. Au cours des années antérieures à 1926, j'étais tellement occupé qu'il semblait que c'était seulement aux repas que je voyais ma femme. Les frais étaient habituellement assez modestes dans le district de Stamford et, en travaillant dur toute la journée on gagnait à peine plus de quoi survivre ; mais, rétrospectivement, je sais combien j'ai apprécié la vie, même si cela signifiait sept jours de travail par semaine y compris des nuits aussi par ci par là. Travaillant d'arrache-pied, je n'appréciais surtout pas l'augmentation de l'impôt sur le revenu ; il semblait difficile de sortir au milieu de la nuit, de faire onze kilomètres, torse nu dans une étable et travailler comme dix nègres sur un vêlage, attendre son argent, disons, six mois, puis payer une partie de cela au gouvernement comme une sorte d'amende pour avoir eu l'énergie de le gagner ! Cependant, j'ai entraîné mes clients à ne pas me réveiller la nuit, sauf si cela était inévitable ; en d'autres termes, je les ai habitués à m'envoyer chercher avant le coucher quand des problèmes semblaient se préparer dans une écurie ou à l'étable.

Après avoir passé une année avec ma jument Methel, je l'ai vendue à un ami agriculteur qui, je le savais, l'utiliserait bien et j'ai acheté une voiture Morris Cowley. Mais quel prix j'ai dû payer, peu de temps après la guerre ! Mais, une fois que je me fus habitué à la voiture, j'ai trouvé cela pleinement justifié par rapport au temps gagné et les problèmes épargnés ; on arrivait sur une affaire plus vite, ce qui est toujours un avantage, et le travail de nuit perdait la plupart de ses peurs.

Durant les années qui suivirent, quand ma jument attendait près du trottoir, elle était capable de détecter mes pas, même si je marchais dans une rue bondée, tournait la tête et hennissait en signe de bienvenue. Finalement, elle fut vendue à nouveau, cette fois-ci à un laitier et elle tirait encore sa charrette de lait à l'âge de trente-trois ans, toujours en bonne santé !

Puis vint la déflation de 1926 et la grande grève ; c'est l'industrie agricole qui a été frappée le plus gravement par la chute des prix et ma

pratique a souffert d'un coup et elle ne s'en est jamais remise. Les fermiers redoublaient de prudence et conservaient moins de stocks et ce qui avait le moins de valeur. Les gens ont commencé à avoir moins d'argent et la tendance était de laisser les animaux malades s'éreinter jusqu'à ce qu'ils soient trop mal en point pour qu'un traitement réussisse. Bien sûr, en plus de cela, les chevaux ont été rapidement remplacés par les tractions mécaniques ; pour faire court : j'ai commencé à avoir du temps libre dans ma pratique.

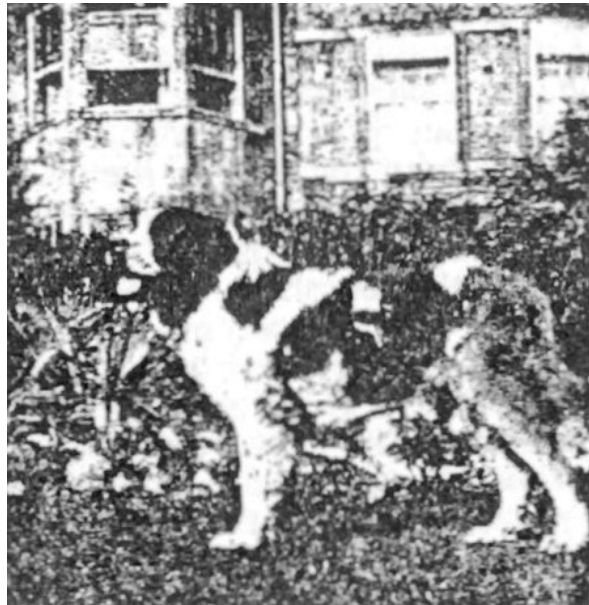
Une chose que j'ai faite avec ce temps libre fut d'écrire un manuel sur la santé et la maladie du chameau ; je voulais le faire depuis longtemps, en effet, je considérais que les possibilités que j'avais eues dans le passé et le salaire et les indemnités que j'avais tirés de mon travail avec les chameaux en faisaient une obligation. Lorsque ce travail intéressant fut fait, j'ai pris du temps pour aller voir un imprimeur londonien de travaux vétérinaires ; mais il avait les idées arrêtées et il n'y eut pas moyen de les lui faire changer ; il voulait produire un volume imposant d'environ 10 cm d'épaisseur qui coûterait à un acheteur £26. Bien, je n'avais pas été un chamelier pour rien, et je savais que chaque once de poids qui pourrait être sauvée dans mon traité signifierait encore quelques sardines dans la boîte pour quelqu'un ! J'ai dit que je ne voulais pas que mon travail se présente sous la forme d'un grand tome, mais d'un livre compact dans une impression assez petite. Il ne pouvait tout simplement pas le voir. Donc, je suis retourné à Stamford et là je me suis arrangé avec l'imprimeur de l'un des journaux locaux pour imprimer mon livre, et j'ai pris mes propres dispositions concernant les illustrations ; enfin, un relieur de livres de comptabilité, à Kettering, a pu faire la couverture simple du livre, et il s'est trouvé que l'article que je visais coûterait £16 à l'acheteur. Je m'attendais à perdre £100 sur ce projet, mais en fait, en temps voulu, j'ai gagné à peu près ce montant ! Le livre est le manuel agréé sur les chameaux, et j'ai écrit deux suppléments à celui-ci contenant des informations qui mettent le livre à jour. Les gouvernements de l'Inde et de Somaliland m'ont beaucoup aidé en commandant un grand nombre de mes livres avant leur publication. J'ai vendu ma dernière copie en 1951.

En 1928, je me suis retiré de la pratique, après avoir travaillé neuf ans sans vacances ; je l'ai remise à un ex-soldat qui avait connu des moments difficiles. Je suis content de m'être retiré quand je l'ai fait ; et je ne

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

souhaitais pas vivre la vie qu'un chirurgien vétérinaire moderne mène dans le pays, avec tant d'attention placée sur un travail préventif assez peu intéressant avec le bétail, impliquant des examens rectaux fréquents et avec cette chère créature, le cheval, qui n'occupait plus qu'un montant insignifiant de son attention.

Avant de quitter Stamford, je vais raconter quelques anecdotes sur nos propres animaux de compagnie que nous avions là. Nous avions trois chats, dont l'un était une femelle écaille de tortue, qui avait eu une portée de chatons dans notre armoire de salle à manger. Le matin même, j'avais été appelé auprès d'un terrier femelle qui ne pouvait pas mettre bas ; après avoir délivrer un chiot mort et plusieurs petits vivants, la chienne fut jugée trop faible pour élever toute la portée, et pourtant le propriétaire voulait sauver les chiots. Je pensais à Binkle, la chatte précitée. J'ai donc dit : "Laissez-moi tenter quelque chose et voir si notre chatte peut aider". J'ai amené les chiots superflus à la maison, j'ai mis Binkle hors de portée d'oreille, enlevé la portée de chatons et les ai détruits, et j'ai mis les chiots à la place des chatons. Ensuite, nous avons ramené Binkle et nous sommes restés prêts à l'action, car normalement, elle détestait les chiens. Elle entra dans le placard, se figea comme si elle venait de voir un fantôme, et sa queue doubla de volume. Pendant une intense demi-minute, elle est restée ainsi, puis a fait une escalade parmi les chiots et il n'y eut plus de problème ; mais elle ne les a jamais léchés et, dans un premier temps, les bruits qu'ils faisaient la laissèrent franchement perplexe. Elle les a élevés, petite comme elle l'était, bien qu'on lui en ait enlevé un à la quatrième semaine car il était clairement au-delà de ses forces de continuer à allaiter ; ce chiot a été ramené à sa mère légitime, qui, après avoir été empêchée de le tuer, l'a allaité jusqu'au moment du sevrage.



Barry (« Knob ») notre magnifique ami

Deux de nos chats maîtrisaient l'art d'ouvrir les portes fermées ; pour cette raison, nous devions utiliser un crochet et une agrafe pour éviter que la porte du garde-manger ne soit à leur service. Ils bondissaient et s'accrochaient à la poignée de la porte avec une patte et tiraient le loquet avec l'autre ; et s'ils étaient deux à travailler ensemble, l'autre chat poussait la porte au bon moment. Comment ont-ils appris un tel truc, je ne saurais dire. Cela peut sembler incroyable, mais une fois, j'ai vu Nandy, notre chat roux, assis sur le tapis de la porte arrière avec sa mère et cette dernière se leva et évidemment voulut entrer dans la maison, la porte arrière étant fermée, Nandy s'est levé, ouvrit la porte à sa mère de la manière que j'ai décrite, puis est revenu et s'est couché à nouveau sur le tapis. J'enregistre cela, non pas comme un cas de chevalerie ou de sens filial chez les chats, mais comme un remarquable effort de coopération.

Je me dis toujours que des animaux comme ça ne sont pas si éloignés de nous. J'ai toujours considéré le christianisme comme une religion étrangère aux instincts des hommes blancs, car il ne mentionne pas les meilleurs amis de l'homme qui partagent son foyer. C'est à l'Est que les chiens sont des parias. Je pense qu'il est dommage que le christianisme n'ait pas été mieux adapté aux besoins spirituels des hommes nordiques, qui n'ont pas besoin d'être informés de ne pas tuer et voler ; la religion d'un homme blanc commencerait dans un plan supérieur et lui enseignerait à être droit, à aimer les animaux, à être courageux, loyal et chevaleresque.



Avec Nandy II

Un de mes patients avait été un chien Saint-bernard, né en Suisse, appartenant à une dame titrée. Je l'ai eu sous traitement à deux reprises et

j'ai été appelé à nouveau pour un troisième. La propriétaire a dit : "Monsieur Leese, vous semblez pouvoir garder ce chien en forme et bien, pourtant, avec moi, il est toujours malade, voulez-vous l'avoir ?" Comme ce grand chien pesait 21 kg et était aussi haut qu'une table, je me sentais obligé de consulter la maîtresse de ma maison avant de prendre une décision ; mais elle connaissait le chien et dit "Oui" tout de suite. Donc, Barry est venu avec nous, bien que nous l'ayons toujours appelé Knob [bosse], parce qu'il en avait une sur la tête (les anatomistes l'appellent la "tubérosité occipitale"). C'était plus comme avoir un invité permanent dans la maison qu'un chien, sauf lorsque nous devions le suivre partout avec un "chiffon à crachat" pour essuyer la bave qu'il ne pouvait pas s'empêcher de déposer dans des endroits où il ne fallait pas de bave. Il fut notre magnifique ami pendant quelques années et il est venu avec nous à Guildford lorsque j'ai pris ma retraite ; il était le plus grand chien du district et le plus gentil. Il est mort alors que nous nous trouvions en Norvège pour des vacances ; lorsque nous avons appris la triste nouvelle, cela a gâché le reste de ces vacances pour nous deux. Il faisait la collecte pour les hôpitaux de Stamford, pour les fascistes à Trafalgar Square, et à d'autres occasions. Il avait cette façon de flâner au bas de notre colline vers la rue principale de Guildford et de s'asseoir à un coin de rue pour regarder passer le trafic ; mais la foule qu'il rassemblait était si grande à ces occasions que cette habitude est devenue une nuisance et nous l'avons découragée. Quand il voulait sortir tout seul, nous le conduisions dans la direction opposée vers les Downs où il pouvait s'asseoir et regarder le paysage sans nuire à personne.

Chapitre 11

Éveil politique

LA déflation de 1926, qui était la véritable cause de la grève générale, avait frappé toutes les affaires dans la ville de Stamford, y compris mon propre cabinet. Ma position professionnelle dans la ville était maintenant sécurisée, et j'ai commencé à avoir le temps de penser à d'autres choses. Étant vigoureusement individualiste, je connaissais peu la politique et les politiciens, mais détestais le socialisme sous quelque forme que ce soit, car cela me semblait être un système qui réduirait le corps politique à un état où le moins entreprenant et le moins méritant tirait profit des meilleurs éléments du peuple à leur dépend. Je considérais le socialisme comme une sorte de maladie politique qui touchait la plupart des gens quand ils étaient très jeunes, mais dont ils étaient obligés de sortir lorsqu'ils atteignaient un âge raisonnable. Donc, je suppose que j'étais vaguement conservateur, tout comme j'étais vaguement libéral avant de partir en Inde et je trouvais qu'un homme n'était pas à moitié aussi bon qu'un autre.

Une chose me tracassait depuis quelque temps. Je ne pouvais pas comprendre comment il se faisait que, bien que nous ayons gagné la guerre, on semblait perdre chaque coudée de paix qui s'en suivait. Quelque chose, je le ressentais, agissait comme un frein.

Ensuite, je suis allé écouter le feu M. Arthur Kitson parler lors d'une ou deux réunions politiques de différentes natures. Kitson avait travaillé environ 35 ans pour la réforme monétaire, un sujet dont je ne connaissais rien ; il possédait une usine à Stamford dans la fabrication des "Kitson's Lights" qui servaient à illuminer les phares et les grandes gares ferroviaires. Il n'était pas populaire dans la ville, mais je sentais qu'il savait quelque chose, dieu sait quoi, que d'autres ne savaient pas, dont moi, et je

lui ai demandé un jour de venir à l'occasion et de me dire de quoi il s'agissait. C'est là qu'a commencé notre amitié qui a duré jusqu'à sa mort. C'était un petit homme aux cheveux blancs et épais, et très mélomane ; il jouait des duos de piano avec ma femme. Il avait un mépris pour tous les politiciens et les partis politiques en raison de leur assentiment stupide et silencieux sur la question de la fraude du standard-or. Bien qu'à cette date ses efforts acharnés, qui comprenaient plusieurs livres, n'avaient pas fait de grands progrès pour influencer "l'opinion publique" sur la question vitale du contrôle de la question de l'argent, il est maintenant connu de tous les réformateurs monétaires comme le Pionnier de leur cause. Je n'étais pas un étudiant très rapide, comprendre ce sujet nécessitait un effort mental considérable pour le maîtriser, et je n'ai jamais été vraiment attiré par cela ; mais j'ai progressivement compris qu'il y avait quelque chose qui affectait la vie des hommes, des femmes et des enfants partout, et qui existait comme un mal méconnu manipulé en secret par quelques personnes avides de puissance. En fait, j'ai vu que le contrôle de la question de l'argent *était* le pouvoir.

Outre l'influence de Kitson, j'avais observé avec intérêt la révolution pacifique de Mussolini, qui, par une simple dissuasion, avait mis fin au chaos dans lequel le libéralisme (déguisé) avait amené son pays ; il me semblait qu'il s'agissait d'un mouvement qui pourrait mettre fin à la fumisterie politique, et sa déclaration "Mon objectif est la réalité" m'a fortement attiré. J'ai écrit un petit pamphlet *Fascism for Old England*, suggérant que seuls ceux qui étaient disposés à payer pour le privilège devraient avoir le droit de se prononcer ; chaque homme paierait une somme égale, disons, le revenu d'un jour, selon ses moyens, avant de recevoir le suffrage ; que ce qu'un homme doit payer soit évalué par lui-même et que les électeurs deviennent un groupe de personnes qui votent pour le pays plutôt que pour leurs propres intérêts égoïstes me semblait réaliste. J'ai également rejoint une organisation appelée les British Fascists, et je me suis spécialement rendu à la ville pour les implorer de changer de nom, car il me semblait que les initiales étaient une incitation à la chose. À ma grande surprise, j'ai fait chou blanc, c'était pourtant une réforme nécessaire évidente ! Après un certain temps, j'ai constaté qu'il n'était pas question dans l'organisation de Fascisme, dans le sens où je le comprenais, mais simplement d'un conservatisme tiède ; les tentatives des rouges de briser les réunions de la droite le démontraient, mais cette

organisation n'aurait pas dû être mal nommée. À défaut de modifier quelque chose, j'ai quitté le "B.F."

J'ai souvent entendu dire qu'on ne peut pas définir le fascisme ; j'ai toujours dit que je le pouvais : une révolte contre la démocratie et un retour à la sagesse politique. En 1924, il y a eu une élection générale quelques jours avant que les élections du conseil d'arrondissement locales n'aient lieu. Les conservateurs avaient annoncé leur intention de "lutter contre le socialisme". À l'approche des élections de l'arrondissement, nous avons constaté que, contrairement à cette déclaration, les conseillers socialistes allaient pouvoir revenir sans combattre ; alors mon ami, Harry Simpson, et moi avons déposé notre candidature en tant que fascistes. Les francs-maçons locaux ont tout fait pour nous en dissuader, et on nous a dit qu'aucun sang frais n'était jamais parvenu au conseil d'arrondissement de Stamford dès la première tentative ; mais nous n'avons pas ménagé nos efforts dans le porte-à-porte de notre circonscription et nous avons gagné, battant les deux principaux bolcheviques camouflés, piliers de leur parti, au grand étonnement de la ville. Je fus conseiller, bien sûr, pendant trois ans, mais j'ai trouvé cela ennuyeux. Simpson a servi ses trois années, il s'est représenté en tant que fasciste et a été réélu ; je ne me suis pas représenté car je savais que je quittais la ville. Nous étions les premiers fascistes constitutionnellement élus en Angleterre.

Lors de la prospection pour cette élection, j'ai été impressionné par l'absurdité du vote démocratique ; beaucoup de gens, je le savais, ont voté pour moi parce que j'avais guéri leurs cochons ou leurs animaux domestiques et sans la moindre idée de ce que je représentais, au-delà de cela. (En parlant de cochons, un jour, je suis allé voir le cochon d'un Irlandais qui avait développé d'horribles taches sur sa peau, j'ai constaté en examinant l'animal, qu'il s'agissait d'ecchymose, pas de maladie, et je remontais leur origine à la lapidation malicieuse opérée par de jeunes garçons. "Je n'aime pas la cruauté envers les animaux, *surtout les animaux stupides* !" me fit remarquer l'Irlandais. Qu'est-ce qui fait donc dire aux Irlandais ces choses bizarres ? Je n'ai jamais su la réponse à cette question.)

J'avais environ 80 soi-disant Fascistes organisés dans la ville, mais très peu d'entre eux étaient sérieux. Je me demande souvent quelle fut mon

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

action la plus courageuse ? Eh bien, c'était d'arriver dans les rues d'une ville (dans laquelle tout le monde me connaissait) dans l'uniforme à chemise noire. Je n'avais jamais parlé en public avant et j'étais si nerveux que je tremblais presque littéralement au début lorsque je montais sur l'estrade ; mais je me suis accroché jusqu'à ce que je n'éprouve plus du tout de stress.

Quand je me suis retiré de ma profession et que j'ai quitté la ville, j'ai commencé avec quatre autres personnes à fonder la Ligue Impériale Fasciste à Londres. Je vivais à Guildford ; et notre premier quartier général était une petite chambre étroite à Chandos House, près de la station de métro de St. James Park. Au bout de six mois, j'ai été nommé directeur général de l'organisation et je suis resté à ce poste jusqu'au premier jour de la Seconde Guerre mondiale lorsque nous avons fermé nos portes.

Arthur Kitson m'a fait découvrir la menace juive, dont je n'avais jusqu'alors aucune réelle connaissance. (J'avais 45 ans quand j'ai appris tout ce qui se passait derrière le paysage politique). Il était très nerveux à propos des juifs en raison des menaces et des blessures reçues, et ne parlait jamais d'eux lors de ses meetings, mais il savait tout sur eux. Il m'a présenté à une petite société appelée "The Britons" [Les Britanniques], dans la rue Great Ormond, W.C.1, fondée par le désormais célèbre pionnier anti-juif, feu H. H. Beamish. J'ai reçu d'eux une copie des *Protocoles des sages de Sion*, dans lesquels sont concentrées les grandes lignes du parcours juif pour la domination mondiale. Tout dans ce petit livre sonnait juste et vrai ; je n'ai tout simplement pas pu le fermer avant de l'avoir terminé. Lorsque j'eus enquêté davantage, j'ai compris combien peu d'informations étaient vraiment disponibles pour une étude approfondie du sujet ; le manque de connaissance parmi le public était le résultat d'une conspiration délibérée du silence juif ; j'étais déterminé à briser ce silence et à faire de la connaissance une propriété publique. Beamish n'a pas perdu de temps ; il est apparu sur le pas de ma porte à Stamford sur une moto side-car dans les deux jours suivant ma demande pour plus d'informations au "The Britons".

Depuis ce jour, j'ai fait des recherches sur la menace juive, et je souhaite souligner ici que je l'ai fait dans le même esprit scientifique que lorsque j'étais en train d'enquêter sur les maladies des chameaux dans les

déserts du monde. Je poursuivais la vérité, pas la propagande ; en fait, j'étudiais les maladies du corps politique !

J'étais débordé de travail ; la recherche exigeait du temps et de la concentration ; diriger une organisation nécessitait également du temps et était susceptible d'entraver la concentration. Le progrès fut péniblement lent, car même si je pouvais produire les moyens de prévenir l'effondrement, je ne pouvais obtenir aucun financement pour couvrir les frais publicitaires. Cependant, après environ un an, nous avons pu déménager dans des bureaux plus importants, d'abord au 16, Craven Street, Strand ; plus tard au numéro 30. Toute aide était purement bénévole et non rémunérée. Il n'y avait rien pour payer qui que ce soit. Au cours de la première année, beaucoup d'arnaqueurs politiques et la plupart des excentriques passaient par moi, mais comme ma politique était de ne confier quoi que ce soit d'important à aucun nouveau membre tant que nous n'avions eu l'occasion de le tester, ils n'ont jamais pu nous causer du tort et ils ont tous été fichus dehors en temps voulu. Nous publiions un journal mensuel *The Fascist*, et nous publiions nos brochures tant que les fonds le permettaient. C'était ma règle qu'aucune responsabilité ne devait être engagée jusqu'à ce que nous ayons les fonds nécessaires pour la couvrir. Cela a peut-être contribué à notre lente progression, mais notre nom était irréprochable et notre crédit n'a jamais été mis en doute auprès de ceux qui traitaient avec nous. Nous pouvions rarement payer les frais de réservation de salles pour les meetings, et je suis d'avis que les réunions de toute sorte, sauf au moment des élections, n'ont qu'une seule utilité, c'est-à-dire de donner l'illusion à vos propres membres qu'il se passe quelque chose. C'était un passe-temps trop coûteux pour moi. Parfois, lorsque financés, nous avions ces meetings nous avons commencé à constater que souvent, le pouvoir juif s'en mêlait et que la location de la salle était annulée quelques jours avant le moment annoncé du meeting. Nous avons constaté que nous pouvions utiliser à nos fins le syndicat de la Ligue des Nations, souvent sans que nous n'ayons nous-mêmes à déboursier quoi que ce soit ; cet organisme futile avait toujours besoin de réprimer le peu d'enthousiasme de ses propres membres, et nous les trouvions souvent disposés à avoir des débats publics avec nous, sur des motions telle que "On ne peut pas faire confiance à la Ligue des Nations, en tant que moyen de préserver la paix". Comme nous savions que la Ligue des Nations était entièrement

parrainée par les juifs pour assurer les guerres futures, nous utilisions leur plate-forme pour obtenir une large publicité afin d'exposer le pouvoir de l'argent juif organisé ou du Sanhédrin. Les réactions de nos adversaires hautement religieux me surprenaient souvent ; ils semblaient penser que parce que nous nous opposions à la Ligue des Nations, c'est que nous voulions des guerres ; leur charité chrétienne semblait insuffisante ! Nous nous y opposions parce que c'était une fraude totale, et pour aucune autre raison. Ce que nous disions aux gens c'est qui étaient derrière la fraude. Parfois, une branche locale du syndicat de la Ligue des Nations envoyait des orateurs à leur siège à Londres pour nous parler ; et nous avons commencé à connaître tous leurs arguments. M. Alec Wilson avait l'habitude de comparer la Ligue à la boîte de vitesses d'une automobile ; à laquelle nous avons répondu que nous détesterions conduire une automobile dotée de 56 vitesses, et que la seule partie d'une automobile à laquelle nous pensions pouvoir la comparer était le pot d'échappement !

Environ trois ans après la naissance de notre Ligue impériale fasciste, nous avons constaté que Sir Oswald Mosley s'immisçait dans le domaine de la politique fasciste.

Il avait l'argent et nous n'en avions pas, et comme il était une figure bien connue dans la politique démocratique et qu'il n'a pas essayé de faire face à la question juive (comment aurait-il pu avec sa première femme, petite fille de Levi Leiter, l'homme qui avait le monopole de la farine à Chicago ?) il nous a pris le peu de vent qu'il y avait dans nos voiles pendant un certain temps. Mais dans son cas, les arnaqueurs politiques et les excentriques susmentionnés n'étaient pas virés ; ils restaient ! À la fin, il restait les "fans" de Mosley et rien d'autre. L'avènement de Mosley fut un désastre pour le développement fasciste en Grande-Bretagne, car il a empêché les meilleurs éléments du pays de s'associer à un mouvement fasciste pendant quelques années ; le fascisme kascher de Mosley obtenait la publicité des journaux et le soutien spécial du *Daily Mail*, alors que la Ligue impériale fasciste était laissée dans une relative obscurité. Les partisans de Mosley apparaissaient en force pour s'opposer à nous chaque fois que nous tenions un meeting public ; le président de la Société juive de l'Université d'Oxford a bien résumé la situation par écrit au *Jewish Chronicle* (29 septembre 1933) : "Nos plus grands partisans dans la lutte contre les fascistes impériaux sont les fascistes Mosley eux-mêmes".

C'était un cas de quantité versus qualité. Une fois, en novembre 1933, un de nos meetings à Trinity Hall, Great Portland Street, a été attaqué sur un signal pré-convenu par une masse de Mosleyiens qui dépassait largement nos hommes et le général Blakeney et d'autres orateurs ont été gravement blessés ; dans mon cas, j'ai été attaqué par 26 hommes, jeté au sol, à moitié dépouillé de mes vêtements, frappé sur le visage avec une matraque de plomb et meurtri par de nombreux coups de pied. L'objectif de cette attaque était d'en finir avec la Ligue impériale fasciste et de la faire taire mais il eut l'effet inverse. Pourquoi les juifs et les Mosleyiens nous jugent-ils toujours par eux-mêmes ? La matraque, susmentionnée, était destinée à briser ma mâchoire, mais elle a atterri sur la partie molle entre l'os de la joue et la mâchoire supérieure, donc rien n'"a cédé". Les journaux, décrivant cette bataille, ont déclaré que c'était la plus grande bagarre jamais vue lors d'un meeting à Londres ; nos ennemis ont brisé délibérément autant de chaises que possible, sachant que nous, qui ne disposions pas de gros fonds, devrions payer les propriétaires de la salle pour eux.

Cette entreprise de Mosley était tout autant une nuisance majeure pour la Ligue impériale fasciste que pour la police de Londres, mais d'une manière différente. Chaque fois que nous tenions un meeting de la Ligue impériale fasciste, nous devions perdre du temps à expliquer au public la différence entre les "fascistes" de Mosley et nous-mêmes. Nous avions besoin de tout notre temps dans ces occasions pour couvrir notre programme constructif et les raisons qui rendaient ce programme nécessaire ; le temps était toujours notre pire ennemi ; il y avait tellement de choses à dire. Il est intéressant de noter que William Joyce, qui était à l'époque Mosleyite, a déclaré que le B.U.F. (l'organisation Mosley) n'était pas antisémite et exprimait "une grande sympathie pour les juifs du monde entier pour le malheur de leurs frères en Allemagne" (rapport de S. H. Herinsky, *Jewish Chronicle*, octobre 1933). Eh bien, nous avions toujours pratiquement 15 ans d'avance sur Mosley & Co ! À une autre occasion, je devais me préparer à me défendre pour diffamation après avoir souligné dans mon journal que le bras droit de Mosley de l'époque, un général bien connu, avait été l'un des plus grands admirateurs d'Aleister Crowley et qu'il pouvait difficilement être considéré comme un Gauleiter approprié pour la jeunesse de la Grande-Bretagne ! Cependant, le Mosleyite en question a constaté que j'avais tellement de flèches à mon

arc à son sujet que la menace de procédure ne s'est pas matérialisée. Maintenant laissons de côté ce Mosley et ses joyeux compagnons ; ils ont toujours été de pénibles enquiquineurs pour nous "Racialistes".

Nous avons l'habitude d'organiser une conférence sur certains aspects de la politique fasciste chaque mercredi soir à notre Q.G. général et comme nos bureaux étaient ouverts jusqu'à tard dans la soirée, je n'arrivais souvent pas chez moi avant une heure du matin. Le progrès, si mesuré par les chiffres de recrutement, était péniblement lent. J'avais imaginé, quand j'ai commencé, qu'il fallait seulement l'initiative de quelques pionniers pour obtenir le soutien de personnes influentes, mais j'avais sous-estimé le pouvoir de l'argent juif ; le fait est que les personnes influentes perdaient immédiatement leur influence aussitôt qu'on savait qu'elles étaient anti-juives. Nous avons constaté qu'il y avait un grand fossé entre l'acquisition de connaissances sur le juif, la Menace et la prise de toute action à ce sujet. Le "gouffre" signifiait la ruine pour les hommes d'affaires, le renvoi et le chômage pour les salariés. Notre meilleur soutien provenait des sections les plus indépendantes de la communauté, des hommes exerçant une profession libérale, des personnes non mariées et ceux sans famille. Ceux-ci n'auraient pas peur de la publicité et donneraient du temps et de l'argent à la cause.

Pendant des années, je suis sorti chaque vendredi soir, pendant 2 heures et demie, pour vendre *The Fascist* sur le trottoir de Coventry Street ; parfois seul, parfois avec jusqu'à cinq autres personnes ; plus il y avait de vendeurs et plus de journaux étaient vendus par vendeur. Nous avons parfois été attaqués, et une fois un coup sur l'œil a paralysé une de mes paupières pendant une semaine.

En 1936, le Procureur général fut persuadé de m'accuser d'écrit diffamatoire et de préjudice public en raison du numéro de juillet de *The Fascist*, qui était remarquable dans les informations qu'il donnait. En temps voulu, moi, avec mon imprimeur, M. Whitehead, qui était également membre de mon organisation, sommes apparus dans le box du Old Bailey. Nous avons assuré notre propre défense ; parce que l'expérience montre que peu d'avocats sont dignes de confiance pour faire face aux menaces ou refusent des pots-de-vin aux mains du pouvoir juif avant que l'affaire n'arrive au tribunal ; employer un avocat pour défendre un homme accusé d'infractions anti-juives c'est trop souvent

payer pour être trahi. J'ai consulté un bon avocat, mais je ne me permettais pas d'être représenté au tribunal. Le procès a reçu une excellente publicité dans les journaux et a abouti à notre acquittement en ce qui concerne l'accusation d'écrit diffamatoire ; ceci parce que j'ai pu montrer qu'aucune accusation de ce genre ne pouvait être confirmée là où l'objet du langage utilisé avait été de modifier une "question d'état établie", c'est-à-dire la naturalisation des juifs en tant que citoyens britanniques. Mais il n'y a pas de défense réelle pour une accusation de préjudice public et cela a été ajouté à l'accusation principale afin d'obtenir une condamnation. Nous avons été déclarés "coupables" de préjudice public, mais "non coupables" d'écrit diffamatoire ; et, en refusant, sur le principe, de payer quelque amende que ce soit, j'ai été brutalement condamné à six mois d'emprisonnement. Whitehead a été condamné à payer une amende de £20. Voici quelques-uns des éléments particuliers de ce procès.

Le juge était un franc-maçon du 31^{ème} degré du Rite écossais, feu Sir W. Greaves-Lord. Le réquisitoire comprenait six chefs d'accusation : quatre pour écrit diffamatoire, deux pour préjudice public. La première accusation pour écrit diffamatoire était l'intention de promouvoir la malveillance contre les juifs ; la seconde était l'intention d'attiser la haine contre eux ; la troisième était l'intention de provoquer la grogne entre juif et Gentil ; la quatrième était l'intention de provoquer la désaffection entre juif et Gentil. L'idée était de me confronter à quatre accusations au lieu d'une, même si les accusations étaient exactement les mêmes. Les deux accusations de méfait public concernaient des déclarations scandaleuses et diffamatoires sur les juifs, sur les blessures, les préjugés et les perturbations des rapports libres et coutumiers licites entre juifs et Gentils et la mise en péril de leurs relations pacifiques ; les mots : "rendant ainsi les sujets de Sa Majesté de confession juive passibles de suspicion, d'insultes et de boycott" avaient été ajoutés au second de ces chefs d'accusation. Mais quiconque écrit ses opinions politiques dans un journal est sûr d'"insulter" un lecteur ! Il est également sûr de rendre ses adversaires politiques "passibles de suspicion" de la part de ses lecteurs : si un écrivain promeut le syndicalisme, il rendra tout de suite les non-syndicalistes passibles de "boycott" ! Aucun écrivain politique ne pouvait se défendre adéquatement contre de telles accusations ; c'est pourquoi elles ont été portées contre moi. Pourtant, le procureur général n'utilise

jamais le méfait public pour traiter les syndicalistes qui se livrent à des grèves inutiles causant des dommages incalculables à d'autres citoyens. En ce qui concerne la pratique consistant à porter plainte contre un prévenu, Sir Phene Neal, conseiller municipal avait, quinze jours seulement avant mon affaire, sévèrement critiqué la police à la Mansion House Justice Room pour avoir porté deux chefs d'accusation contre un automobiliste (1) pour conduite dangereuse en public ; (2) pour conduite sans attention ni respect. Sir Phene a déclaré : "Vous ne pouvez pas poursuivre un homme deux fois pour la même infraction" et a averti la police que si, à l'avenir, il devait condamner un homme pour un cas semblable, sur un seul des chefs d'accusation, il ferait endosser à la police les frais de l'autre chef d'accusation. Tout cela montre comment la loi a été étirée presque jusqu'au point de rupture pour mettre fin à mes écrits dans *The Fascist*.

Je n'étais pas assez stupide pour faire appel ; cela aurait été une perte de temps car l'ordre avait évidemment été donné : "Arrêtez cet homme à tout prix".

Je fus emmené dans un Black Maria¹⁴ à Wormwood Scrubs, une prison de "réhabilitation" pour les premiers contrevenants principalement. Le processus de réhabilitation consistait alors à essayer d'affaiblir l'esprit d'un prisonnier pendant les deux premiers mois jusqu'à ce qu'il devienne un automate et, après cela, durant les repas, le mêler à toutes sortes de criminels. Je travaillais avec une machine à coudre à pédale dans l'atelier de couture, réparant les sous-vêtements de la prison qui venait de la buanderie. Là, j'ai rencontré M. H. W. Wicks, auteur de *The Prisoner Speaks*, dans lequel les conditions de la vie en prison à l'époque sont tellement bien décrites, qu'il serait peu intéressant de les décrire ici. Toutefois, un incident mérite d'être rapporté. Les prisonniers avaient un club de discussion, dans lequel on m'a demandé de mener un débat sur "La démocratie est un échec". J'ai consenti à cela, mais deux jours avant la date fixée, l'éducateur m'a rendu visite dans ma cellule et m'a dit que le gouverneur avait décrété que je ne devais pas mentionner la question juive dans mon discours ! Bien sûr, dans ces conditions, j'ai

¹⁴ Fourgon cellulaire.

refusé de parler. Le jour de Noël de 1936, des centaines de cartes sont arrivées pour moi, et je fus autorisé à les regarder dans le bureau du directeur principal. La plupart de ces cartes étaient distinctement anti-juives, et ont servi à éduquer certains des gardiens !

J'ai bénéficié d'une remise de peine pour bonne conduite, qui déduisait un mois et demi de ma peine, je fus donc libéré en février 1937. Mes amis avaient envoyé une voiture me chercher et j'ai fait une sortie "trionphale" à travers une foule de fascistes enthousiastes qui s'étaient levés très tôt pour être présents à la porte.

Lorsque j'ai pu retrouver mon rythme, j'ai écrit un livre sur le sujet du meurtre rituel juif, le sujet le plus fortement contesté par la poursuite lors de mon procès. J'ai vendu des milliers d'exemplaires de ce livre sans poursuites ultérieures. C'était une grande victoire morale sur un régime corrompu pro juif ; longtemps après (12 mars 1946) Lord Vansittart, à la Chambre des Lords, a déclaré que j'"aurais dû être poursuivi à nouveau et emprisonné beaucoup plus longtemps" ; il a refusé mon invitation à répéter cette déclaration diffamatoire dans un lieu moins favorable.

Commentant ma condamnation, le *New Statesman* a déclaré que "l'appel à l'aide juridique pour une accusation criminelle 'd'infraction de méfait public' dans le cadre de la lutte contre l'antisémitisme, a suscité peu d'enthousiasme chez les avocats car cela est bien trop vague. Les méfaits publics devant être sanctionnés par le droit pénal doivent être définis avec une précision appropriée si justice doit être faite".

Il est clair que cet hebdomadaire hostile savait que la justice n'avait pas été faite !

Comme l'a écrit le rabbin Léon Spitz dans *American Hebrew* du 1er mars 1946 :

Nous devons remplir nos prisons de gangsters anti sémites... nous devons harceler et poursuivre nos tourmenteurs de juifs aux extrêmes limites de la loi.

Tout ce qui est strictement conforme au Protocole n° 19 des Sages de Sion :

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

Afin d'enlever au crime politique son auréole de bravoure nous placerons ceux qui l'auront commis au rang des autres criminels ; ils iront de pair avec les voleurs, les assassins et autres malfaiteurs du même genre odieux. L'opinion publique ne fera plus alors de différence entre les crimes politiques et les crimes vulgaires et les chargera d'égal opprobre.

Mais, rien ne montre probablement mieux la mauvaise foi et la faiblesse de cette accusation que le fait que rien ne fut tenté pour interdire la vente de la livraison offensante de *The Fascist* ; c'est-à-dire le numéro de juillet 1936. J'en ai vendu des centaines d'exemplaires depuis, recevant apparemment six mois d'emprisonnement (ou plus ?) pour chaque exemplaire vendu ! La contrainte de devoir gérer la Ligue impériale fasciste avec peu de fonds et contre cette opposition sauvage était très grande ; je continuais de prendre deux ou trois semaines de vacances chaque année. Ma femme et moi avons déjà fait un voyage conventionnel en Norvège et à Spitzberg et, à une autre occasion, très peu conventionnelle, en Islande, où nous avons visité des villages très éloignés ; parfois, nous prenions nos vacances séparément, puis j'avais l'habitude de visiter les îles britanniques en utilisant ma voiture comme un hôtel, transportant avec moi ma literie et assez de nourriture et d'ustensiles de cuisine pour faire mes propres petits déjeuners et thés. En vivant cette vie indépendante, on pouvait voir toutes les régions du pays ; on se levait tôt, et c'était loin d'être confortable, mais étant donné le fait que je vivais confortablement tout le reste de l'année, qu'est-ce que cela importait si je n'étais pas à l'aise pendant les vacances ? Je suis allé au sommet de certaines de nos plus hautes montagnes à l'heure où d'autres prennent leur petit déjeuner ! Je ne me suis jamais rien fait voler dans ma voiture, bien que je l'aie souvent laissée pendant des heures et qu'il n'y ait pas de serrure. Mais je doute que ce risque eut judicieusement été pris à cette époque. J'avais l'habitude de porter un grand bidon à sirop que je remplissais avec de l'eau potable tard dans l'après-midi, de sorte que j'étais indépendant de l'approvisionnement en eau et je pouvais camper n'importe où. Un autre "conseil" que je puis donner à toutes les personnes qui veulent faire un voyage d'agrément de ce genre est qu'avant de décider de l'endroit où vous garer pour la nuit, inspectez-le avant qu'il ne fasse trop sombre ; assurez-vous qu'il y ait une approche assez bonne pour une voiture ; de nombreux endroits plaisants pour le camping sont inaccessibles en raison d'un fossé ou d'une autre

obstruction ; assurez-vous que le site ne sera pas rendu difficile avec une averse de pluie indésirable ; si vous êtes dans un pays où les moustiques ou les moucheron sont gênants, visez des altitudes élevées et testez l'endroit en restant assis pendant 10 minutes sur le parcours ; si les mouches ne vous trouvent pas en 10 minutes, c'est que vous êtes assez élevés et que vous bénéficierez d'une bonne nuit de repos ; ceci est particulièrement important en Écosse. Inutile de dire que le matin, j'ai toujours laissé mes sites de campement libres de tout déchet. Une fois que vous avez trouvé votre site de campement, éloignez-vous sur un demi-kilomètre ou moins jusqu'à ce qu'il fasse sombre, car cela, dans certaines régions du pays, est la seule façon d'éviter les automobilistes bruyants ou les idiots de village ! Éviter le sol sablonneux contenant les restes de feu de camp des vagabonds ; les vagabonds laissent des restes de bestioles derrière eux.

Lors d'un voyage de ce genre, j'ai eu une aventure avec un taureau qui méritait probablement d'être citée ; je reproduis ce récit avec la courtoisie de *Country Life*, qui l'a publié sous la légende *Toreador in Teesdale* dans leur numéro du 15 juin 1945.

Toreador in Teesdale

Par Arnold Leese.

Publié dans "*Country Life*", 15 juin 1945, et réimprimé avec leur aimable permission.

Il y a environ huit ans, je me dirigeais vers le Sud de l'Angleterre pour passer des vacances en Écosse. Ma voiture était une modeste Morris Cowley Tourer et, vers la fin d'une longue journée, elle avait couvert bien plus de quatre cents kilomètres depuis le début de la matinée, ce qui pour moi était un record ; j'ai estimé que c'était assez. En approchant de Middleton à Teesdale, la voiture m'a donné cette étrange sensation de puissance diminuée associée à la première étape d'une friction dans l'embrayage.

Ensuite, vint mon erreur ; j'aurais dû m'occuper du problème tout de suite ; ce n'était pas ma première expérience avec un embrayage patinant, mais je m'étais mis dans la tête de traverser la ligne continentale de

partage des eaux à Alston avant de camper pour la nuit, et j'ai continué à rouler. C'était stupide, mais ayant déjà accompli le plus gros de mon voyage en une journée, j'étais d'humeur peut-être un peu trop exaltée. Le glissement est passé par toutes les étapes habituelles de léger à mauvais et de mal en pis, jusqu'à ce que, plusieurs kilomètres avant la ligne continentale de partage des eaux, ma voiture n'a pu que surmonter une forte montée après une lutte désespérée, alors j'ai décidé qu'il était impossible de "faire" Alston et qu'il valait mieux camper tout de suite et régler mes ennuis au matin. Il était maintenant 22h30, mais il faisait encore assez clair. Je transportais toujours ma nourriture, mon eau et ma literie et j'étais tout à fait indépendant des hôtels, donc il n'y avait aucun souci du tout à ce sujet. À ce stade, la voiture ne pouvait plus avancer et devait être poussée sur le bas côté de la route ; je l'ai mise au point mort devant l'entrée d'un champ. J'ai commencé à m'organiser pour la nuit ; après quelques ajustements ma voiture était transformée en une chambre confortable.

Ensuite, les mugissements ont commencé, de plus en plus fort chaque seconde, alors qu'un taureau de Shorthorn s'approchait rapidement de la porte de la clôture pour voir qui et quoi osait envahir son intimité. C'était un splendide bonhomme, un rouan, et il se tenait là, mugissant et grattant le sol avec sa patte.

C'est une coïncidence assez étrange que ma voiture se retrouve immobilisée en face de la porte d'un champ avec un taureau libre à l'intérieur ; il ne devait pas y avoir beaucoup de champs adjacents à une route principale dans tout le Nord de l'Angleterre ! Le taureau avait à sa disposition deux ou trois champs et n'était donc pas en vue lorsque j'ai fait mon inspection. C'était l'intuition peut-être presque autant que la coïncidence que cet incident se soit produit avec moi, qui connaissais bien les taureaux, ce qui, bien sûr, signifiait que j'avais développé un certain respect pour eux sans être pétrifié par la peur de l'inconnu qu'auraient ressentie 999 automobilistes sur 1.000 sur la route ce soir-là, si cela leur était arrivé.

Mon respect pour les taureaux est dû non seulement à leur force et à leur activité, et à leur attitude incertaine vis-à-vis des étrangers, en raison de leur portée limitée pour les relations humaines, mais aussi du fait que

le taureau est conçu pour le troupeau, comme n'importe quel cow-boy des champs le confirmerait.

Le taureau et moi nous nous sommes regardés, et moi, pour ma part, j'ai réfléchi rapidement, ce qui a abouti à la seule conclusion satisfaisante qui était de vouloir être en sécurité à la maison. Le taureau prit une décision plus définie ; il fit un pas en avant, baissa la tête, passa ses cornes sous la deuxième barre de la porte, à partir du bas, et en un clin d'œil, la porte fut libérée de ses charnières, bien que toujours à travers l'entrée. Je m'accrochais désespérément à l'une de ses extrémités à côté des charnières et je réussis à la raccrocher à la charnière supérieure et je me précipitais vers l'autre extrémité, où l'effet de levier avait annulé la force considérablement supérieure du taureau. Tout ce que je pouvais faire contre une telle puissance était d'essayer de garder la porte sur l'entrée, quel que soit l'angle. Encore et encore, le taureau essayait de soulever la porte pour se frayer un chemin avec ses cornes, mais j'ai pu, en redoublant d'efforts, le contrecarrer. La peine était considérable et j'étais déjà épuisé par mon long trajet.

Il n'y avait qu'une seule maison en vue, car nous étions près de la pointe de la vallée de Tees, la route était déserte et nous étions dans un pays à moutons, austère, avec quelques champs bordant la rivière. La nuit tombait.

Si j'avais pu atteindre l'arrière de la voiture, j'aurais pu attraper une corde, pas trop rigide, avec laquelle glisser des nœuds de cabestan sur les extrémités de la porte ; si la corde ne se brisait pas, cela aurait pu déconcerter le taureau. Mais je ne pouvais pas quitter la porte une seule seconde ; les mouvements du taureau étaient rapides et il persistait. Si j'avais laissé tomber la porte, il l'aurait traversée en un rien de temps.

Dès le début de la lutte, pendant que nous nous étions là, essoufflés et nous observant l'un l'autre, je constatais qu'il ne s'opposait pas à ma présence, mais à celle de la voiture. Je pouvais même baisser sa lèvre pour voir son âge, qui était de trois ans ; je pouvais lui gratter la tête et la frotter derrière ses cornes, ce qu'il semblait apprécier. S'il avait simplement été nécessaire de sauver ma peau, j'aurais pu le faire assez facilement en passant dans un autre champ en sautant par-dessus un mur. Mais il était en colère, en colère contre la voiture qui se tenait là et s'il

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

passait par cette porte, mes vacances en Écosse seraient reportées à l'année suivante, car il aurait cassé la voiture, en particulier sa capote et son pare-brise, et, grâce à la force de son cou puissant, il aurait pu diriger cette porte en la soulevant pour retourner la voiture. Il fallait donc tenir, assourdi par son mugissement tout proche.

Nous luttions à chaque fois que la porte était accrochée à ses cornes, libérée aux deux extrémités, mais j'ai toujours été capable de la traîner à travers l'entrée avant qu'il ne puisse s'en libérer et passer à travers.

Réalisant soudain que c'était la première soirée d'un jour de congé qui n'avait que trop tardé, dans le but de me remettre du surmenage, je ris avec allégresse.

Il était maintenant 23 heures et il faisait sombre ; fatigué comme j'étais, la cadence était trop élevée pour durer. Le taureau tolérait assez bien ma présence, mais il était vivement impatient de liquider la voiture. Nous avons lutté jusqu'à environ minuit moins le quart.

Enfin, quelqu'un arriva à pas lents sur la colline - un ouvrier agricole qui rentrait chez lui après avoir visiter le bordel de Middleton ou quelque endroit de moindre importance. Il saisit rapidement la situation comme je lui expliquais, et il s'est empressé d'aller quérir de l'aide. Avant qu'il ne parte, je lui ai demandé de me passer les cordes qui étaient dans la voiture, avec lesquelles j'ai fixé les deux extrémités de la porte aux poteaux. Aussitôt qu'il fut parti, le taureau a éclaté une de ces cordes d'une puissante secousse, mais la perspective des premiers secours m'a encouragé à m'accrocher.

Une autre demi-heure plus tard, le propriétaire accompagné de quelques hommes avec des bâtons lourds et trois chiens sont arrivés et ont conduit le taureau dans un champ lointain où, durant la nuit, j'ai pu l'entendre mugir.

Quand ils sont partis, je me suis niché dans la voiture, claqué. Dans la matinée, j'ai envoyé un message grâce à un facteur qui passait à vélo, au garage à Middleton et, avant trois heures de l'après-midi, j'étais de nouveau sur la route vers le Nord. C'était mes premières vraies vacances en Écosse, et ça valait la peine d'y arriver.

Chapitre 12

La guerre juive.

N OUS, de la Ligue impériale fasciste, avons fait tout notre possible pour empêcher le déclenchement de la guerre entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Nous anticipions que quelque soit le vainqueur à l'issue de cette guerre, la Grande-Bretagne serait ruinée. Nous savions que les juifs, aidés par les francs-maçons, étaient résolus à détruire Hitler avant que lui ne les détruise ; tous les principaux véhicules de propagande étaient entre leurs mains, et tout l'argent, aussi. Nous avons assez progressé pour pouvoir employer deux hommes à temps complet pour une somme dérisoire, qui auraient pu gagner leur vie dans leurs propres commerces, mais préféraient faire notre travail pour un minimum vital. Le noyau solide des bons hommes et femmes que j'avais autour de moi ne pouvait être pénétré avec le moindre espoir de réussite par les espions de l'ennemi. J'étais trop surchargé de travail, tentant l'impossible en administrant une organisation et en faisant beaucoup de recherche et d'écriture pour notre journal, tout en même temps. Un soir, lors d'un discours dans un meeting, je me suis effondré ; c'était un épuisement nerveux et il n'y avait, alors, aucun problème biologique.

Puis, vint Munich, et un an après, la guerre elle-même. Il était regrettable que je sois sur la liste des malades en train de me remettre d'un ulcère gastrique lorsque la guerre a éclaté. Sachant que continuer dans le London office en temps de guerre ne serait pas possible, j'ai aussitôt fermé notre Q.G. général ; les branches qui ne pouvaient pas assumer leurs frais ont également fermé leurs portes. Deux mois de régime sans lait, suivis d'une autre période de restriction, ont guéri mon affection ; qui ne m'a jamais plus causé de problème ; cela a été provoqué

incontestablement par le stress et le travail habituellement effectué dans l'urgence, trop proche à la suite des repas.

En mai 1940, le gouvernement a mis en pratique son règlement infâme connu sous le nom de 18b, ce qui permettait au ministre de l'Intérieur d'arrêter toute personne pour des périodes de détention illimitées s'il avait un "motif raisonnable de croire" qu'elle avait récemment été impliquée dans des actes préjudiciables à la sécurité publique ou à la défense du royaume ou à la préparation ou à l'incitation à de tels actes et que, de ce fait, il faille exercer un contrôle sur elle. Comme le gouvernement et la guerre étaient tous deux juifs, ce règlement était interprété comme applicable à toute personne anti-juive. Il n'y avait pas de procès ; vous étiez simplement arrêté et emmené. Il existait un soi-disant "comité consultatif" auprès duquel les personnes détenues pouvaient faire appel, mais il était composé de personnes nommées par le secrétaire de l'Intérieur lui-même ; aucun témoignage sous serment n'était accepté et les décisions pouvaient être invalidées par le secrétaire de l'Intérieur si l'envie lui en prenait. C'était une déception pour moi que si peu de personnes détenues s'abstiennent d'utiliser ce comité ; si tout le monde avait refusé de le reconnaître, quelque chose de plus proche de la justice aurait pu être imposé au gouvernement.

Aux alentours du 24 mai 1940, un grand nombre d'arrestations eurent lieu en vertu de ce règlement, y compris celles du capitaine A. M. Ramsay, député, et Sir Oswald Mosley et son équipe. Je n'ai pas été inquiet à ce moment-là, mais je ne croyais pas à l'apparence des choses, et j'ai commencé à pique-niquer dans l'arrière-pays durant la journée, c'était l'été, je rentrais chez moi la nuit. Je me suis fatigué de cela, je suis allé au bord de la mer pour rester avec des amis pendant quinze jours, puis, comme rien ne s'était passé chez moi, je suis resté là-bas ouvertement et normalement. Mais j'ai pris certaines précautions et je me suis organisé des cachettes à utiliser, si nécessaire, chez les amis et prévu qu'un certain signal soit visible de la route, pour éviter lors d'un retour de promenade à pied de trouver des détectives qui m'attendraient dans ma propre maison. J'avais également écrit une lettre à l'intention de tout détective appelant pour m'arrêter lorsque j'étais sorti, dans laquelle j'expliquais que je résisterais à l'arrestation, sachant que le 18b était inconstitutionnel et illégal.

Révélation d'un Goy-averti

Je revenais d'une visite à la bibliothèque de Guildford quand je me suis rendu compte que le signal était pour moi. Je suis revenu sur mes pas, j'ai quitté la ville avec ce que j'avais sur le dos après m'être levé ce matin-là et je me suis retiré dans une cachette rurale. Le lendemain, j'ai demandé à ma femme de se joindre à moi, car j'avais peur qu'elle puisse être prise comme moyen pour me faire prendre. Elle m'a dit ce qui s'était passé.

Ma maison avait été encerclée par la police avant que le détective ne frappe ; ma femme est allée à la porte et on lui a dit que la maison devait être fouillée ; cela n'a pas empêché d'envoyer le signal ! Ma lettre a été donnée au détective et a semblé l'ennuyer, car je ne suis pas poli envers ceux qui touchent un salaire pour faire le sale travail des juifs. La police a passé une heure et demie dans ma maison et a emporté un paquet de papiers ; lorsqu'ils ont été mis au défi par ma femme de leur droit (?) de retirer ce qui était ma propriété, ils ont promis de renvoyer le tout dans une quinzaine ; cette promesse faite ils sont partis, et ont demandé à nouveau où j'étais, sans réponse. Je m'attends à ce que, après cela, la maison soit surveillée, et un mois plus tard, deux policiers à l'air stupide ont appelé un soir tard et demandèrent à ma femme qui, à ce moment-là, était rentrée chez moi, où j'étais ; ils sont partis pas plus éclairés.

Pendant ce temps-là, j'avais d'abord vécu discrètement dans la cachette n° 1, mais des détectives sont venus un jour visiter mon hôte, qui était un fasciste ; ils n'avaient aucune idée que j'étais là et j'ai écouté leur interrogatoire, bien que, question distance, j'étais à bout de bras de l'endroit où ils se tenaient, je suis resté introuvable et sain et sauf ! Après leur départ, je suis parti aussi, craignant d'impliquer mon aimable hôte s'il était découvert plus tard qu'il m'avait abrité. J'ai voyagé jusqu'à Londres et je me suis installé dans la cachette n° 2. Ici, j'étais de nouveau avec des amis, et j'avais l'habitude de m'absenter de 10 h jusqu'à 17 h visitant diverses parties de Londres, où je pouvais trouver des instructions ou de l'amusement. Je pouvais, de temps en temps, rencontrer ma femme et passer la journée avec elle.

À l'automne de 1940, l'effroi de l'invasion eut lieu ; j'ai senti qu'il valait mieux prendre quelques risques supplémentaires pour être à la maison pour offrir la protection que je pouvais à ma femme. Je suis arrivé à la maison en toute sécurité et y ai vécu trois semaines, au cours desquelles

l'un des rares bombardements de Guildford s'est produit ; je dormais et travaillais pendant la journée et je m'exerçais dans le jardin durant la nuit. L'effroi de l'invasion était maintenant terminé, alors je me suis à nouveau fait rare, retournant à ma cachette de Londres. Quatre semaines plus tard, j'ai fait un autre séjour à la maison, mais je crains ne pas avoir été assez prudent et d'avoir permis à quelqu'un de me voir à une fenêtre ou dans le jardin, parce que, le 9 novembre, je faisais quelques indexages dans ma chambre vers midi, quand ma femme est arrivée en courant et m'a dit que les détectives avaient fait irruption dans la maison et étaient à mi-chemin dans les escaliers ! J'ai saisi un bâton épais, que j'avais toujours près de moi pendant tout le temps où j'avais été "en cavale", et je me suis glissé sur le palier. Là, j'ai vu un détective en civil qui regardait dans l'armoire à linge ; je me suis glissé derrière lui et j'aurais pu l'assommer, mais j'ai simplement dit : "Que diable faites-vous dans ma maison ?" Il s'est retourné rapidement avec sa main dans sa poche et, juste là, un homme en uniforme est arrivé le long du passage derrière moi, alors j'ai reculé dans un coin et s'en est suivi une sorte de pourparler. Je leur ai raconté les faits et j'ai souligné le sale travail qu'ils faisaient pour gagner leur vie. Ils ont répondu qu'ils étaient des ignorants à qui on avait ordonné de faire cette arrestation et que, si quelque chose leur arrivait, d'autres viendraient pour le faire. Assez raisonnables, pour des imbéciles ! Finalement, ils se sont jetés sur moi et une longue lutte s'ensuivit ; j'ai fait ce que j'ai pu, mais ils étaient deux, chacun aussi fort que moi et vingt ans plus jeune. Ma femme a essayé de m'aider et a été, par la suite, condamnée à une amende de £20 pour ça ! Enfin, ils m'ont amené devant l'escalier, puis des hommes en uniforme se sont précipités dans l'escalier, le premier agitant un revolver. Cela a rendu la force contre moi insurmontable, ce que j'ai pris comme étant le seul prétexte pour arrêter de résister. Ensuite, j'ai été emmené au poste de police de Guildford, où, après avoir été fouillé, j'ai été placé dans une cellule dégoûtante, en sous-sol, avec pour couronner le tout, des W.C. puants ; je brisais tout ce qui pouvait l'être et j'ai déchiré en lanières les couvertures puantes et les ai fourrées dans le W.C. C'est ce que j'ai fait parce que je n'avais pas l'intention d'être expédié en détention sans qu'au moins les gens de Guildford ne le sachent. Le surintendant a fait inscrire les dommages au tribunal de police, pour lesquels j'ai été condamné à une amende, mais, bien sûr, je ne paierais pas ; et j'ai reçu une peine d'un mois de prison à la place. Menotté à un policier, je fus

emmené dans une camionnette de police à la prison de Wandsworth où j'ai servi le mois sans incident qui vaille la peine d'être mentionné ; après cela, j'ai été menotté à un objecteur de conscience et ensuite envoyé à la prison de Brixton en tant que détenu 18b.

Ici, bien sûr, j'ai rencontré de nombreux amis et des ennemis Mosleyites. Pendant la première quinzaine d'emprisonnement nous étions confinés à l'isolement, à l'exception d'environ quatre heures par jour, durant lesquelles nous nous mêlions. Les hommes qui n'avaient pris aucune précaution pour être "en cavale" étaient déjà détenus depuis six mois et, au début, ils ont dû subir un traitement des plus scandaleux, mais peu à peu, alors que le personnel de la prison commençait à se rendre compte que ses prisonniers n'étaient pas tout à fait ce que le ministre de l'Intérieur leur avait laissé entendre, c'est-à-dire des traîtres dans leur pays et des saboteurs potentiels, les conditions des détenus se sont améliorées. Dans la quinzaine suivant mon arrivée, nos portes de cellules restaient ouvertes toute la journée jusqu'à 20 h et nous pouvions passer environ cinq heures en hiver et plus pendant l'été dans la cour de la prison. Inutile de dire que nous portions nos propres vêtements et avons absolument refusé quand il nous a été suggéré de travailler. Nos amis pouvaient nous apporter des colis alimentaires une fois par semaine. Sinon, nous suivions le régime de la prison, encore que, ceux qui pouvaient se le permettre pouvaient se faire envoyer des repas d'un restaurant à l'extérieur.

J'étais déçu de voir combien le détenu moyen était peu combattif ; il n'y avait aucune chance de "commencer quoi que ce soit" ; ce n'étaient pas les misérables lèches bottes prêts à trahir toute personne qui organiserait une action pour s'échapper ou se révolter qui manquaient ; pire, j'ai constaté que presque tous étaient déjà passés devant le Comité consultatif, et même si je ne l'aurais jamais fait, mon exemple est arrivé trop tard pour avoir un quelconque effet.

Après environ un mois, je suis allé voir le gouverneur, un misérable et nerveux épave humain, que sa propre ombre effrayait et je me suis plaint de certaines conditions pénales auxquelles j'étais soumis, contrairement à la loi. Sa réponse a été : "Mon brave homme, ne savez-vous pas qu'il y a beaucoup de gens à l'extérieur qui voudraient vous avoir tous fusillés et que vous devriez vous considérer comme chanceux d'être

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

en vie ?" Cela donne une idée de ce que l'on avait pu raconter sur nous, les détenus, à ces pantins de la rue !

Ma femme est venue chaque semaine, chargée de colis alimentaires, et bien que la durée officielle des visites n'était censée être que de 15 minutes, c'était un scandale si évident qu'elles se sont transformées en pratique à environ 40 minutes. Je me suis efforcé de faire passer cette augmentation à une heure, mais on me disait toujours qu'il n'y avait ni personnel ni logement suffisant pour allonger cette période ; c'était une absurdité totale, mais nous ne pouvions rien y faire. Soit dit en passant, dans les camps de détention dirigés par l'armée, des visites de deux heures étaient autorisées.

Le 30 décembre 1940, j'ai appris que j'avais été gravement calomnié dans un article de *l'Empire News* du 27 octobre 1940. Sous la légende "Ribbentrop's Spy-Net" [Le nid d'espions de Ribbentrop], l'ex-sergent-détective East avait écrit que j'avais souvent assisté à des meetings d'allemands nazis à Westbourne Terrace et à Cleveland Terrace, à Bayswater et à Porchester Hall, et que j'avais été à Nuremberg où j'ai contacté le Fichte-Bund de Hambourg. Comme je n'avais jamais assisté à une réunion allemande où que ce soit et que je n'avais jamais mis les pieds en Allemagne, j'ai écrit à l'éditeur pour lui demander de retirer cette calomnie, mais le seul résultat est qu'il a publié mon déni de sa vérité, sans l'avoir retiré. Cet homme, East, était un détective qui visitait notre Q. G. général avant la guerre, nous l'avions toujours traité avec courtoisie en tant que policier vis-à-vis duquel il n'y avait rien à cacher. Il n'y avait aucun remède contre ce genre d'outrage diffamatoire ; c'était bien au-delà de la capacité du pantin de la rue de rendre un verdict objectif, et les jurys sont généralement composés de tels pantins. En passant, j'ai souvent été gravement diffamé, mais j'ai si peu de foi dans la loi sous le régime maçonnique juif que j'ai toujours laissé tomber plutôt que de saisir les tribunaux. Tout semblait mieux que de recourir aux tribunaux pour réparation. J'étais plutôt enclin à considérer qu'être diffamé par la presse juive était comme un honneur qui ne me faisait aucun mal et me faisait souvent du bien. Sans doute la limite fut atteinte lorsque le *Daily Worker* américain a déclaré que j'avais été reconnu coupable de viol et de sodomie ! C'est certainement un record dans la "diffamation" !

À ma demande, ma femme a envoyé mes médailles de guerre à H.M. the King, en disant qu'il ne semblait pas approprié de conserver des médailles commémoratives de services qui avaient évidemment été oubliés.

Le 24 janvier, trente d'entre nous furent transférés dans un camp d'Ascot, où nous avons été confinés avec beaucoup d'autres derrière des barbelés et gardés par des militaires ; six semaines plus tard, nous fûmes embarqués dans des trains et emmenés dans un camp similaire à Huyton, à Liverpool. J'ai ensuite commencé une grève de la faim, d'une part pour éviter d'être emmené sur l'île de Man, d'autre part pour essayer de briser tout cet abominable système. Je n'ai pas essayé d'obtenir la participation des autres, car je savais que la force d'une chaîne n'est que celle de son maillon le plus faible et que le premier homme qui viole une grève collective de la faim risquerait de briser la détermination des autres. En fait, un ou deux hommes ont commencé à faire la grève de la faim au même moment, mais ils ont rapidement renoncé. Je vivais avec de vieux camarades de la Ligue impériale fasciste et j'ai poursuivi ma grève de la faim pendant les dix premiers jours environ, car je pensais que si les autorités l'apprenaient trop tôt, elles pourraient rendre ma condition désagréable à d'autres égards. Le 13 mars, j'ai permis aux nouvelles de dériver "de l'autre côté" et on m'envoya un capitaine Petrie, un juif dont le vrai nom était Steinthal, qui m'a menacé de poursuites pour conduite préjudiciable à une bonne discipline ! Je lui ai ri en plein visage, qu'il enfouit dans ses mains. J'ai été soigneusement examiné par deux médecins dont le rapport a été envoyé au Home Office. "Au cours des quinze derniers jours, la seule nourriture que j'avais eue était une rare cuillère à café de sucre pour corriger l'acidité (cela fonctionne comme un charme) et deux petits pains de blé à une occasion auxquels je n'ai pu résister tant cette gâterie était rare ! Le 18 mars, je fus à nouveau escorté par deux soldats à la prison de Brixton. J'étais trop faible pour essayer de m'enfuir. Le premier après-midi, je fus autorisé à me mêler avec mes collègues détenus, mais par la suite, je fus enfermé en isolement à l'hôpital de la prison. Le médecin-chef m'a informé qu'il avait des instructions pour me nourrir lorsqu'il pensait que c'était nécessaire ; je l'ai bluffé (je ne savais pas exactement ce que disait la loi) lui disant que, s'il le faisait, je saisiserais la justice contre lui pour agression.

J'avais, entre temps, informé ma femme par code de ce qui se passait et lui ai demandé d'essayer de faire de la publicité pour ma grève de la faim, ce qu'elle a fait. J'ai demandé à un avocat de venir me voir, mais il m'a laissé tomber en disant devant un "maton" (gardien) qu'il ne pouvait rien faire. J'avais également demandé à ce qu'un médecin que je connaissais vienne m'examiner une fois par semaine pour éviter tout travail bâclé dans l'hôpital pénitentiaire. En raison d'interférence, la publicité dont j'avais besoin ne se développait pas assez rapidement ; j'avais compté sur un avocat qui me rendait visite, mais mes lettres ne lui arrivaient jamais. Je me suis rendu compte que, alors que je devenais faible, n'ayant eu aucune nourriture durant 25 jours, sauf une petite tranche de pain une fois par semaine pour éviter que mon mécanisme alimentaire ne cesse de fonctionner, je n'obtiendrais pas de publicité à temps avant que mon état ne devienne dangereux, et je savais que M. R. R. Stokes, député, allait poser une question me concernant à la Chambre des communes. Cela allait être long ; donc, durant les 10 prochains jours, j'ai pris une tranche de pain, parfois avec de la margarine, deux fois par jour, en faisant cela secrètement avec les rations de co-détenus amicaux ; sans aucun doute, comme j'étais pesé tous les jours, les autorités ont commencé à sentir qu'il y avait quelque chose de louche avant la fin de cette période. Le 8 avril, j'ai découvert la date où serait posée la question de M. Stokes, soit le 23 avril, alors j'ai repris une grève de la faim totale. J'ai reçu des menaces fréquentes d'alimentation forcée pendant cette période. Comme ils ne pouvaient pas me briser de cette façon, et étant parfaitement au courant de la question en suspens de M. Stokes, ils ont effectivement réussi à me nourrir de force deux fois, *la veille* ! C'était très désagréable, car cela a été fait avec une sonde enfoncée dans l'œsophage, mais en tant que chirurgien vétérinaire, je suis familier avec le processus et je n'ai subi aucun mal, mise à part une douleur dans la gorge. J'étais trop faible pour résister. Dès que j'ai su que la question ne pouvait plus être arrêtée, le soir du 22 avril, j'ai mis un terme à ma grève de la faim (50 jours, moins les 10 jours au milieu avec un minimum de nourriture).

M. Stokes, député, avait demandé si le secrétaire de l'Intérieur savait que j'étais en grève de la faim pour manifester contre ma détention illégale ; et s'il pouvait assurer que je n'étais pas détenu à cause de mes opinions anti-franc-maçonnerie et antisémites bien connues. À la dernière partie de la question, M. Peake, sous-secrétaire du ministère de l'Intérieur,

a déclaré qu'il ne serait pas approprié pour lui de préciser le motif de ma détention, sauf qu'il relevait du règlement 18b.

Ma grève n'a donc guère produit d'effet sur le public ; mais j'ai empêché mon exportation vers l'île de Man, et ma femme a pu me voir chaque semaine presque tout au long de ma détention. J'ai toutes les raisons de croire que, j'ai gagné énormément de cette expérience désagréable du point de vue de la santé ; je me suis remis des effets de la famine sans aucun problème ; et si jamais un lecteur se retrouvait dans la situation malheureuse de devoir subir une grève de la faim, je peux lui assurer que l'acidité des premiers jours disparaît immédiatement si une cuillerée à soupe de sucre est prise ; et qu'une petite tranche de pain une fois par semaine, qui a peu de valeur nutritive, empêche la paralysie du processus digestif faute de ne pas être utilisé. Tout au long de ma grève, je n'eus aucune inquiétude quant à mon propre état de santé mais cela en aura causé chez d'autres et, d'après ce que j'ai compris, aura contribué à envoyer le Gouverneur, en pleine dépression nerveuse, dans une maison de repos !

Je n'avais pas l'intention de me tuer, mais je savais, d'après l'expérience de la prison, combien le Home Office est nerveux lorsque des prisonniers qui ne devraient pas être en prison s'y trouvent et y tombent malades, et il y avait toujours la possibilité raisonnable qu'une telle publicité contre le règlement 18b puisse voir le jour et que tout s'effondre. Eh bien, ce ne fut pas le cas, mais si d'autres avaient essayé aussi fort que je l'ai fait afin de le briser, cela aurait pu fonctionner.

Le 30 mai 1941, j'ai écrit au Home Office pour connaître les raisons précises de ma détention, mais la réponse ne m'a pas fourni plus d'informations que je n'avais déjà. J'ai attendu un an (!) et j'ai écrit une nouvelle fois, le 12 juin 1942. Cette fois, aucune réponse ne me fut octroyée. Donc, le 28 août 1942, j'ai engagé un avocat pour réclamer l'information. (Ceci, près de deux ans après mon arrestation !) Cela aura permis d'obtenir l'information selon laquelle ledit A. S. Leese était directeur général de la Ligue impériale fasciste, "une organisation pro-allemande et fasciste, et à ce titre, était responsable de la propagande produite et diffusée par la Ligue contre la poursuite de la guerre et la cause alliée". J'ai demandé à mon avocat d'exiger ce qui était spécifiquement contesté dans la "propagande" mentionnée. Il a fallu six

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

semaines au Home Office pour répondre à cette question. Alors il est apparu que l'on prétendait que les points qui avaient causé ma détention étaient : (1) les publications faites depuis la guerre par Angles News Service vis-à-vis desquelles je n'avais aucune responsabilité (même si je suis tout à fait d'accord avec tout ce que le Service a fait) ; (2) une brochure que j'ai publiée intitulée *Leese for Peace* [Leese pour la paix], dans laquelle je prônais la paix et où je citais les déclarations de lord Halifax quant au *pourquoi* de la guerre, les critiquant au coup par coup et faisant remarquer que nous nous battions seulement pour les juifs. (Le libellé de cette notice est reproduit en annexe) ; (3) un poème imprimé, ONWARD CHRISTIAN SOLDIERS [En avant, soldats chrétiens], que je n'ai pas écrit et que je n'ai pas diffusé, et dont je ne sais toujours pas qui était l'auteur ! Quant à être pro-allemand, j'ai bien précisé que j'étais contre le retour des anciennes colonies allemandes capturées lors de la première guerre mondiale ; j'ai admis que j'étais anti-juif, et que je considérais que, dans l'ensemble, Hitler avait raison, comme je le fais maintenant.

Et le Home Office semblait interpréter cela comme de l'hostilité envers mon propre pays ! Je répète que la seule chose que j'ai sentie qui pouvait être utilement faite était de faire cesser la guerre, de sorte que ni la Grande-Bretagne ni l'Allemagne ne seraient réduites au niveau de pouvoirs mineurs, sur lesquels les juifs présideraient facilement, comme cela s'est produit.

En février 1943, il était clair que par ses réponses évasives aux lettres de mon avocat que le secrétaire d'État à l'Intérieur considérait que ce serait une perte de temps que d'approfondir la question.

Au milieu de décembre de cette année, une hypertrophie de la prostate, dont j'étais conscient depuis quelques années, est devenue obstructive et, quelques jours plus tard, le Home Office envoya un chirurgien pour m'examiner. Cela entraîna mon transfert de la prison de Brixton à l'Hôpital d'urgence de Horton, où j'ai été soigné avec succès, bien que toujours "en détention" ; enfin, lorsque je fus prêt à quitter l'hôpital, j'ai été libéré le 2 février 1944 après trois ans et quatre mois d'emprisonnement sans procès et pour n'avoir commis aucun crime ! J'étais alors dans un état extrêmement faible et c'est grâce à tous les efforts de ma femme pour fournir suffisamment de nourriture que j'ai pu retrouver la force et la santé.



Feu H. H. Beamish

Ce n'est pas un traité politique, mais avant de quitter le sujet du Règlement 18b, je voudrais citer un ou deux éléments d'information le concernant qui ont fait l'objet de peu de publicité. L'un est une déclaration dans le *Sunday Times*, du 22 juin 1947, selon laquelle, lorsque la guerre est arrivée, Lord Rothschild "a rejoint la Direction générale de la sécurité et fut actif dans la mise en œuvre de la politique d'internement du gouvernement". L'autre concerne le cas type apporté à la maison des Lords par un juif s'appelant lui-même Robert W. Liversidge, quant à la validité de la Détention sous le 18b. Le jugement fut rendu contre ce juif et en faveur du secrétaire de l'Intérieur, mais il y avait un juge dissident, Lord Atkin, qui a comparé la décision des autres juges à une conversation dans *Alice through the Looking Glass* [Alice à travers le miroir], car ils avaient

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

soutenu que les mots "Si un homme a" signifiaient "Si un homme pense qu'il a" ! Ainsi, en allait-il avec la "Justice" en temps de guerre !

Enfin, je cite dans mon livre *La guerre de survie juive*, chapitre II : "Dans nos guerres passées, lorsque nous n'étions pas sous le total contrôle juif comme nous le sommes désormais, les individus qui n'étaient pas d'accord avec la supposée droiture de la cause de leur pays étaient autorisés à le dire publiquement, pour autant qu'ils n'interféraient pas avec la guerre elle-même. L'histoire rapporte les cas suivants parmi tant d'autres." Là s'ensuivent les noms de Pitt, Charles James Fox, John Bright, Lloyd George, Ramsay Macdonald et Herbert Morrison.

Au chapitre 17 du même livre, les mots exacts de M. Herbert Morrison sont cités par le *Labour Leader*, le 3 septembre 1914, lorsqu'il a tenté d'empêcher les gens de rejoindre les forces de la Première Guerre mondiale.

Et Morrison était le secrétaire d'État à l'Intérieur à qui le travail sur le 18b fut confié à la Seconde Guerre mondiale !

Chapitre 13

Guerre froide après la chaude

JE me faisais vieux maintenant, certainement trop vieux pour entreprendre avec succès la gestion d'un mouvement anti-juif actif. Lorsque William Joyce fut ramené prisonnier en Angleterre, j'ai offert, s'il croyait vouloir se défendre en justifiant ses actes, de témoigner de la menace juive ; mais il a pris une ligne différente. Je ne l'avais rencontré qu'une seule fois ; il ne fait aucun doute qu'il a commis une erreur durant la guerre, mais il croyait en ce qu'il avait fait, et il est mort comme un héros. Sa conviction était certaine, mais une autre ligne de défense, qu'il aurait pu lui-même conduire parce qu'il était capable de le faire, aurait au moins pu lui sauver la vie.

Avec mon ancien ami, H. H. Beamish, j'ai offert de témoigner sur la question juive en défense des accusés de Nuremberg ; avec l'aide d'autres bons amis, j'avais réussi à publier mon livre *La guerre de survie juive* en dactylographie dont la production fut menée dans les plus grandes difficultés, car il était impossible de trouver un éditeur qui pourrait l'imprimer sans crainte de représailles, légales ou illégales. Au moins, il avait une couverture imprimée ! Une copie de ce livre a été offerte par l'entremise du Tribunal militaire international à l'avocat de Herman Goering et acceptée par lui. C'est probablement ce fait qui m'a sauvé de la "persécution" par le Procureur général, qui, à ce moment-là, en avait après moi. Je peux mentionner ici que, finalement, j'ai réussi, grâce à de bons amis en Afrique du Sud et aux États-Unis, à parvenir à ce que ce livre soit correctement imprimé dans deux éditions.

En 1944, j'ai commencé à publier, comme un rapport occasionnel à des intervalles irréguliers, un travail dactylographié, *Gothic Ripples*, qui visait à tenir informés les Goyim-avertis des développements récents.

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

Cela fut rapidement bien connu dans les milieux anti-juifs partout dans le monde. Je fus donc exposé à des abus fréquents de la presse contrôlée par les juifs et cela faisait souvent l'objet de questions auprès du ministre de l'Intérieur.

En 1946, le Lord Chancelier à la Chambre des Lords a révélé qu'il y avait cinq personnes dans ce pays qui ne recevraient pas de passeport s'ils le demandaient ; bien que je ne voulusse pas de passeport, j'en ai demandé un et il m'a été refusé ! Je suppose qu'on s'attendrait à ce que je gêne les juifs partout où j'irais ? J'espère bien !

Deux prisonniers de guerre néerlandais qui se sont battus dans l'Armée allemande et qui ont été capturés m'ont causé beaucoup de problèmes. Ils se sont échappés du camp-prison de Kempton Park en uniformes britanniques, et ayant vu mon adresse dans l'un des articles "diffamatoires", publiés de temps en temps dans les journaux, se sont dirigés directement chez moi à Guildford, où ils sont arrivés le 13 juin, 1946. Comme je m'étais toujours opposé à la pratique consistant à garder les prisonniers de guerre illégalement confinés longtemps après qu'une reprise de la guerre soit écartée, ce qui est contraire au Règlement sur la guerre de La Haye, je voulais les aider à éviter une nouvelle arrestation. Je les ai gardés dans ma maison pendant deux nuits et j'ai découvert pour eux que l'ambassade d'Argentine était aux mains d'un homme visiblement favorable aux prisonniers de guerre en fuite. Ensuite, je les ai remis à des amis dans l'East End de Londres. J'ai entendu par la suite qu'ils avaient interrogé le Premier conseiller à l'ambassade d'Argentine en vue d'obtenir des passages sur un navire pour l'Amérique du Sud, mais qu'il avait dit qu'il ne pouvait pas prendre ce risque, bien qu'il ne les ait pas dénoncés. Les deux Hollandais avaient convenu avec moi que s'ils échouaient à l'ambassade, ils se rendraient, mais malheureusement pour moi, ils ont changé d'avis et sont restés avec mes amis. Finalement, ils ont été arrêtés le 15 décembre 1946 à Worthing ; à la suite de quoi, ils semblent avoir immédiatement dénoncé tous leurs protecteurs, moi compris, vraisemblablement sous ce qu'on appelle couramment "la pression", car ils n'étaient pas le genre d'hommes à nous trahir, un crime qui me semble pire que le meurtre. Cependant, les sept d'entre nous qui les avons aidés furent dûment accusés de conspiration pour cet acte et nous avons tous reçu la même peine, soit douze mois d'emprisonnement. Comme j'avais

eu des condamnations antérieures, j'ai été traité comme un "vieux repris de justice" et confiné à Pentonville, la pire prison du pays. Cependant, j'ai survécu à cela et après avoir gagné, sans une certaine difficulté, toutes mes notes de rémission, je fus libéré après huit mois et je suis rentré chez moi le 17 novembre 1947, bien que dans un mauvais état.

Un élément à noter à propos de ce procès est que l'un des Hollandais a refusé de répondre à une question posée sur ce qui avait bien pu l'inciter, après son arrestation, à dénoncer de façon si déshonorante ses bienfaiteurs (il était possible de poser cette question sans admettre la culpabilité parce que quatre des défenseurs avaient plaidé coupable). Le juge a finalement autorisé le témoin, qui, bien sûr, a juré de dire "toute la vérité", de répondre à la question en écrivant quelque chose sur un morceau de papier qui a ensuite été remis au juge. Le juge n'a pas divulgué ce qui était écrit dessus, donc l'affaire a continué avec cette importante question restée sans réponse pour le jury, les défenseurs et le public. De cette façon, les défenseurs ont été empêchés de discréditer complètement les déclarations faites par écrit par les prisonniers de guerre aux autorités ; ces déclarations ont pu être faites sous la menace ou sous la torture.

Certaines personnes pensaient que toute l'affaire était une "machination" pour me piéger ; mais un examen de toutes les circonstances, qui ne sont pas, bien sûr, détaillées ici, ne résiste pas à la possibilité de ceci. J'avais allégrement brisé une loi pourrie, pris le risque, et je me conformais aux conséquences.

Peu de temps après ma libération, un chirurgien vétérinaire juif a essayé de faire retirer mon nom de la liste du Collège royal des chirurgiens vétérinaires à cause de ma condamnation. Je n'ai pas pris la peine d'assister à la réunion du Conseil, car il m'importait peu que mon nom soit sur la liste ou pas ; j'en avais fini avec cette partie de ma vie et, en effet, je me suis retrouvé caduc professionnellement, mais je me suis défendu par lettre. Pour couper court, la tentative de me retirer du registre n'a reçu aucun soutien.

Une chose qui nécessite une réforme semble avoir échappé complètement à l'avis des Autorités pénitentiaires. Cette chose est la suivante : il est de coutume de traiter plus sévèrement les prisonniers

ayant déjà fait de la prison. Ils sont soumis à un régime beaucoup plus lourd que les premiers délinquants, avec lesquels ils ne se mélangent pas. Mais les délinquants qui ont été reconnus coupables d'infractions et ont payé des amendes, et qui échappent ainsi à la prison et qui sont plus tard envoyés en prison pour d'autres infractions, sont traités comme premiers délinquants ! Cela n'est pas juste de faire souffrir certains hommes et de permettre aux autres d'échapper aux conséquences de condamnations antérieures, simplement parce que les premiers sont allés en prison plutôt que de payer des amendes, comme je l'ai fait moi-même en 1936.

Les prisonniers avec qui je me trouvais à Pentonville étaient souvent des hommes avec de nombreuses condamnations antérieures, généralement les plus durs des criminels. Je trouvais que c'était presque impossible de converser avec eux ; ils sont généralement entièrement auto-centrés ; ils ne pouvaient pas comprendre pourquoi j'avais aidé des prisonniers de guerre évadés à échapper à une nouvelle arrestation ; leur attitude était : - Cela vous a apporté quoi ? Qu'est-ce que vous en avez tiré ? Je crois que la plupart de ces criminels habituels ont eu de mauvaises mères ou n'ont pas été maternés du tout, et que certains pourraient être réformés en changeant leur attitude purement auto-centrée à une considération pour les autres, avec des arguments exempts de dogmes religieux. Les prisonniers de ce genre détestent être enfermés dans leurs cellules pendant de longues heures livrés à eux-mêmes : ils n'ont aucun intérêt à se replier sur eux-mêmes, et leurs pensées doivent toutes être malheureuses ; ils préféreraient davantage travailler dans l'atelier avec d'autres hommes autour d'eux. L'inverse existe lorsque des hommes cultivés se retrouvent en prison ; ils sont trop heureux de s'éloigner de leurs camarades et de se retrouver seuls en privés.

Mon ancien ami et collègue, le pionnier anti-juif, Henry Hamilton Beamish, est mort subitement en Rhodésie, le 27 mars 1948. Environ deux ans avant cela, il m'avait informé de son intention de me laisser l'argent qu'il pouvait, s'il lui arrivait quelque chose. Finalement, je l'ai reçu et je l'ai versé dans mes fonds anti-juifs, car il était nécessaire de l'utiliser comme je l'entendais dans la lutte contre la menace juive. Cela a renforcé ma position en ce qui concerne l'aide aux hommes plus jeunes et les mouvements prometteurs, et de bien d'autres façons. On ne doit pas faire tout payer pour que cela soit rentable, comme autrefois !

J'aurais aimé que Beamish ait su pour ma victoire légale de 1951 ! Eh bien, peut-être qu'il l'a su ! Dans cette affaire, Rex contre Leese, je fus accusé d'un écrit diffamatoire contre le chef de la police métropolitaine, Sir Harold Scott ; j'ai mené ma propre défense, le procureur étant un bouddhiste à moitié étranger, M. Christmas Humphreys ; bien que je n'ai jamais pensé que la Couronne en faisait une affaire, j'avais toutes les raisons d'être préoccupé par le résultat, car à cette époque, j'avais eu l'expérience de la façon dont les tribunaux britanniques pouvaient tordre la loi contre les "contrevenants". Quoi qu'il en soit, j'ai gagné, et l'importance de la victoire peut être mesurée par l'intensité du silence dans la presse à ce sujet. Dès que le résultat fut connu, le rideau de fer juif s'est écroulé, et c'est avec une certaine difficulté que beaucoup de personnes profondément intéressées par l'affaire ont pu découvrir ce qui s'est réellement passé. Certains enthousiastes pensent que cela a provoqué un précédent. J'espère qu'ils ne se seront pas montrés trop optimistes !

Le prétendu "écrit diffamatoire" était dans un article dans *Gothic Ripples*, daté du 14 août 1950, à savoir : "La police de l'East End de Londres semble avoir reçu pour instruction de la part de son chef juif d'éliminer tout orateur du coin de rue qui ose mentionner le mot juif dans un sens dénigrant. Je n'ai guère de considération pour les officiers de police qui, pour gagner un salaire, exécutent de si infâmes instructions". Ma défense était qu'aucun des deux ingrédients nécessaires à un acte d'accusation d'écrit diffamatoire n'était présent dans cette affaire, à savoir : une cause raisonnable de croire qu'une violation de la paix pourrait être causée par les mots utilisés, et tout ce qui constituait une diffamation. J'ai précisé que j'ai accusé Sir Harold Scott de préjugés juifs et de parti pris juifs, mais j'ai soutenu qu'étant donné que les préjugés et les partis pris n'étaient pas tenus consciemment, il n'y avait aucune attaque contre le caractère du juif. Si un juif occupe un poste, il aura les préjugés et les partis-pris d'un juif, et tout journaliste a le droit (et le devoir, dans mon cas) de le souligner dans l'intérêt public.

Le juge était M. Justice Dodson, Recorder of London, qui m'avait condamné à douze mois d'emprisonnement dans la même cour en 1947 ! Il n'aura fallu au jury que neuf minutes pour considérer le verdict, qui fut, non coupable. Ainsi, une tentative délibérée de la part des juifs d'utiliser le Procureur public pour faire taire ma voix anti-juive, fut une terrible

Hors des sentiers battus
Les deux vies d'un vétérinaire anti-juif – Arnold S. Leese

défaite, et j'ai reçu des messages de félicitations d'amis anti-juifs de partout dans le monde.

Cette victoire m'aura stimulé à compléter cette autobiographie qui a commencé il y a de nombreuses années ! Je suis âgé de 72 ans maintenant, et mes aventures politiques ne sont peut-être pas encore terminées !

Toutefois, permettez-moi de clore ce compte-rendu sur une note sur les animaux. Après la perte de mon Saint-Bernard, et après ma première condamnation anti-juive en 1936, j'ai décidé de ne pas acquérir un autre chien. Je prévoyais que les juifs essaieraient de me remettre en prison, auquel cas je pensais qu'avoir un chien à la maison, ajouterait à ma détresse en prison et ne serait pas juste vis-à-vis du chien. Mais, en 1935, nous avons adopté un chaton mâle gingembre, et Nandy II a été pour nous une source constante de divertissements depuis plus de 15 ans ; c'est par son intermédiaire que j'ai pris conscience d'un sentiment que possèdent certains animaux (d'espèces pas trop éloignées des sauvages) qui leur donnent une sorte de signal radar d'avertissement, vraisemblablement vague, de catastrophe future. Il se peut que certains humains de type primitif puissent partager ce sens avec eux. Comme je l'ai raconté, j'ai été arrêté en 1940 en vertu du règlement 18b et je fus enfermé pendant plus de trois ans ; et en 1947, j'ai été emprisonné pendant huit mois. Durant les deux jours qui ont précédé ces événements, Nandy ne m'a guère quitté ; il m'a suivi dans toute la maison et dans le jardin, et c'était si flagrant que, lors de la deuxième de ces occasions, ma femme était convaincue que j'avais été condamné à une sévère peine d'emprisonnement. Nandy a vu juste les deux fois ! Il est d'autant plus intéressant de constater qu'en 1950, lorsque le gouvernement a tenté de me faire taire par une accusation de diffamation criminelle, Nandy n'a guère fait attention à moi quand je suis parti pour l'Old Bailey ; et cela nous a encouragés ! Et il avait raison, parce que je fus acquitté ; il était pratiquement le seul qui s'attendait à ce résultat !

Alors que j'écris, il dort profondément à côté de moi ; dans sa 16ème année, pas seulement un chat, mais l'un des nôtres !

ARNOLD SPENCER LEESE

[1878-1956]

Publié en 1946, ce travail autobiographique d'Arnold Leese est en deux parties : la première traite de ses expériences jusqu'à ce qu'il se retire de la profession de vétérinaire en 1928 ; la seconde traite des événements survenus dans sa carrière de pionnier en politique menée après cette année-là où il s'est opposé au pouvoir secret juif. En lisant l'un des nombreux articles "diffamatoires" à son sujet dans les colonnes politiques des journaux, il trouve que sa carrière, "dans son intégralité, pourrait se lire comme un thriller d'Oppenheim".

Je pense qu'il y aura beaucoup d'amoureux des animaux, de chirurgiens vétérinaires parmi les lecteurs, qui trouveront quelque chose de nouveau dans cet ouvrage, en particulier dans les dix premiers chapitres ; tandis que toute personne concernée par le réalisme politique pourra tirer quelque leçon des expériences relatées dans la deuxième partie du livre, car ces expériences sont plutôt uniques.

ISBN 978-0-244-34232-6



9 780244 342326

90000

